



10096-81
—
B-1
2418



*Société de
Généalogie de
Drummondville*

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6



PREFACE

Le Comité d'Accueil International des Bois-Francis fête ses 20 ans d'existence cette année. Quelle belle façon de les souligner que de publier ce petit livre sans prétention qui relate les débuts du CAI et ses réalisations ultérieures, mais surtout l'histoire personnelle de très nombreux immigrants qui se sont installés dans la région des Bois-Francis.

Qu'ils sont attachants ces immigrants! S'y succèdent moments de douleur, de joie, de tristesse, de bonheur, entrecoupés d'anecdotes souvent savoureuses. Lecture d'autant plus facile et agréable que le style est alerte et vivant. On sent la sympathie des auteurs pour les personnes interviewées. Les lecteurs qui habitent la région se sentiront, bien sûr, en pays de connaissance. Malgré tout, je peux les assurer qu'ils feront des découvertes surprises. Comme moi...

Emigrer, quelle aventure! Quelles qualités de courage, de ténacité, quelle foi en la vie, en soi, dans la société d'accueil cela suppose. Changer de pays, de milieu culturel, d'habitudes. Souvent repartir à zéro. Je suis sorti de la lecture de ce livre plein d'admiration pour tous ces gens qui ne se sont pas contentés de survivre mais qui, en général, à force de travail et d'intelligence, ont fait un succès de leur nouvelle vie en sol canadien. Je dis BRAVO! Il faut le faire...

Je veux ici rendre hommage aux auteurs qui n'ont pas ménagé leurs efforts depuis des mois, entre autres en contactant de très nombreux immigrants. Wilfrid Grimard est diplômé en histoire de l'UQAM et membre du présent Conseil de direction du CAI. Quant à Michel Petculescu, peu savent qu'il était médecin vétérinaire dans son pays d'origine, la Roumanie, et qu'il enseignait même cette science au niveau universitaire. Grâce à Michel qui dirige les destinées du CAI depuis octobre 1990, notre Association poursuit son idéal d'accueil aux immigrants. Plein d'autres projets se profilent déjà à l'horizon. Ce livre n'est qu'une de ses idées à laquelle s'est immédiatement identifié Wilfrid. Enfin, nos remerciements vont aussi au Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles du Québec qui, en partie, a aidé financièrement le CAI à concrétiser cet ouvrage. Compte tenu de sa forme, nous croyons que celui-ci innove. A notre connaissance, jamais une telle recherche ne s'est faite au Québec en laissant la parole principalement aux immigrants d'une région donnée. Nous croyons cette formule des plus heureuses à maints égards.

En terminant, j'ai le goût de dire à tous nos frères et soeurs immigrants de la région: MERCI D'ETRE LA!

Guy Chaussé
Vice-président
CAI des Bois-Francis

PROLOGUE

Nous soulignons que ce livre est un livre parlé, issu spontanément de l'intérieur des gens. Il ne s'agit pas d'une oeuvre littéraire et nous pensons que le lecteur saura pardonner les lacunes que comporte sans doute un livre parlé.

Etre immigrant, avoir un accent, est une invitation à répondre aux mêmes questions durant toute une vie. On n'y échappe pas. L'immigrant est une énigme, comme nous l'a si bien dit l'un d'eux.

Nous avons eu le plaisir, la chance inouïe de rencontrer près de cent personnes dans la préparation de ce travail. Comment oser l'appeler un "travail"? Ces rencontres en furent tout autre. Quel véritable agrément que de faire connaissance avec ces gens venus de partout, chacun avec son histoire unique.

Le plus étonnant est le fait que ces mêmes gens ne considèrent pas avoir une histoire. Laissons juger les gens qui liront ces pages. Si nous pouvions formuler un souhait, ce serait de pouvoir rencontrer tous les immigrants dans notre région. Le fait d'être obligés de rentrer au travail tous les matins a limité quelque peu notre disponibilité envers ce projet de livre! Les soirs et les fins de semaines devaient nous suffir. Nous espérons que le livre ne s'en trouve pas appauvri pour autant.

En terminant, nous tenons à remercier en premier lieu, les immigrants eux-mêmes. Tous, sans exception, ont accepté de bonne grâce de nous rencontrer et de se raconter, une fois de plus. Ils nous ont reçus comme des invités et, sans s'en rendre compte, nous ont grandement facilité la tâche. Que d'heures mémorables avons-nous passées ensemble!

Merci à nos personnes-ressources et plus particulièrement Fabi Jutras, les soeurs Pellerin et Isabelle Ferland pour leurs renseignements judicieux. Au risque d'en oublier, disons simplement merci à tous les gens qui trouvent leur nom dans ce livre car nous n'oublions pas les témoignages des gens d'ici, témoignages évidemment essentiels.

A nos patients correcteurs, Guy Chaussé et Gilberte Sarthou, profonds remerciements pour vos précieux conseils et pour les leçons de français. Ces "cours de rattrapage" ont été salutaires!

Enfin, un grand merci à monsieur René Desmarais, président de Sanofi Santé Animale, à La Société Saint-Jean-Baptiste du Centre du Québec, et à tous les autres généreux commanditaires dont vous trouverez la publicité dans ce volume. Il est à souligner que ces mêmes commanditaires, tous d'origine étrangère, démontrent l'importance de la contribution de l'immigrant chez nous. Ils ont, avec le MCCI, rendu possible la publication de cet ouvrage LES BOIS-FRANCS TERRE D'ACCEUIL.

LA REGION DES BOIS-FRANCS

Les premiers habitants l'appelaient déjà les Bois-Francis. Il ne serait pas étonnant que les chasseurs, indigènes ou blancs, désignaient déjà la région par ce même vocable. Ses nombreux et magnifiques hêtres, érables, merisiers, ormes et noyers seront plus tard à la base d'une industrie du meuble qui pourra rivaliser avec les plus grands au pays. Son sol riche fournirait contribuera à une industrie laitière encore florissante de nos jours.

En 1792, le régime en place crée le Bureau des Terres, dans le but d'arpenter et de peupler cette zone tampon située entre les seigneuries du long du fleuve Saint-Laurent et des Etats-Unis.

Le régime abandonne le système seigneurial pour favoriser celui de "townships" ou cantons. On désignait alors de "Eastern Townships" ou Cantons de l'Est toute la région située entre le fleuve et les Etats-Unis, de la rivière Richelieu à la Chaudière. La partie des Cantons de l'Est appelée les Bois-Francis correspond aujourd'hui à peu près aux MRC L'Erable et Arthabaska.

Qui a peuplé les Bois-Francis?

Pour qui ne connaît pas l'histoire de notre région, le nombre de désignations à consonance anglaise, tel Blandford, Warwick, Tingwick, Stanfold, peut porter à croire à un peuplement anglais. Pourtant, sauf exception, ce n'est pas le cas.

Ces noms de cantons ont leur origine chez les spéculateurs britanniques et loyalistes américains qui ont obtenu des chartes pour ces terres qu'ils espéraient initialement revendre à leurs concitoyens anglophones. L'idée primaire du gouvernement en place était de faire d'une pierre, deux coups. On espérait noyer le pays d'anglophones protestants pour, avec le temps, assimiler les francophones catholiques et, du même coup, peupler cette région exposée d'américains nouvellement affranchis de la mère patrie.

Or, relativement peu d'anglophones se sont établis dans les Bois-Francis. Ils ont préféré les cantons plus au sud, le Haut-Canada (l'Ontario) et les provinces maritimes. Les propriétaires des cantons ont compris qu'il valait mieux vendre à qui voulait acheter, dans l'occurrence, les Canadiens-français des vieilles seigneuries surpeuplées du long du fleuve, qui cherchaient de nouvelles terres.

En même temps que ces colons francophones sont arrivés des Irlandais, des Anglais et des Loyalistes américains établis à Tingwick, Ste-Elizabeth et Kingsey. Quelques familles Ecossaises se sont établies dans la région d'Inverness. Ces anglophones sont nos premiers immigrants dans la région des Bois-Francis.

Le but de ce travail n'est pas celui d'une étude exhaustive de l'immigration mais plutôt d'un "portrait" vivant et réel de l'immigrant et de sa contribution à notre société, tel que vécu chez nous. Pour cette raison, on ne trouvera pas de nomenclature ou

¹Nom désignant ces américains préférant demeurer "loyaux" envers la couronne britannique plutôt que d'accepter l'indépendance de la colonie américaine en 1776.

de liste de noms de ces pionniers qui, exception faite des Irlandais, ont très peu de descendants parmi nous.

Il est cependant important de signaler quelques pionniers qui ont laissé leur empreinte. Kingsey Falls est colonisé par des loyalistes de la Nouvelle-Angleterre. Les **Wadleigh** en sont vraisemblablement les premiers colons. Rufus, né vers 1802, sera le deuxième protonotaire du district judiciaire d'Arthabaska. Sa maison deviendra le premier collège des Frères du Sacré-Coeur à Arthabaska.

Vers 1835, **James Goodhue** tient hôtel sur le long du chemin Craig, dans Chester Ouest. En 1848, on retrouve son fils, James, le seul protestant au Mont Christo (Arthabaska), où il a ouvert un magasin général. Aujourd'hui, le site est occupé par le garage Pierre Dufour. En 1881, Goodhue allait s'installer dans l'Ouest.

Adolphus Stein est originaire de Leipzig (Allemagne). Arrivé au pays en 1824, à l'âge de 20 ans, il s'installe à Québec et par la suite à Gentilly. De cet endroit, il se laisse tenté par l'aventure des Bois-Francis. En 1851, il ouvre un magasin à Arthabaska, y ajoute une perlasserie (fabrique de savon) et devient très prospère. Stein se fait construire une maison dans la côte qui prendra son nom. Un homme très actif, il est le premier maître de poste en 1854, le premier maire de St-Christophe en 1851 et lorsque la paroisse se détache du village, il devient le premier maire d'Arthabaskaville² en 1858.

Adolphus Stein a aussi le mérite d'avoir importé et planté des pommiers et d'avoir fondé en 1858 la Société d'agriculture d'Arthabaska. Il était nommé sous-agent de l'immigration à Québec en 1870 et devait quitter la région pour Québec en 1874. C'est à cet endroit qu'il décédait trois ans plus tard.

Les Irlandais

Au courant de tout le XIXe siècle, des Irlandais ont continué à arriver dans la région. Ils sont, à vrai dire, le seul peuple immigrant de l'époque ayant encore une descendance connue. Étaient-ils plus susceptibles à l'intégration parmi les francophones? Possiblement. Le lien commun de la religion catholique y était sans doute pour quelque chose.

La famine des années 1840 ainsi que les conditions de vie difficiles en Irlande ont eu pour résultat d'attirer ces gens chez nous, du fait que le Canada comme l'Irlande étaient dans le giron de l'empire britannique. Dans les Bois-Francis, la paroisse de Tingwick a des origines irlandaises très nombreuses. Plusieurs de ces familles ont par la suite pris racine dans les environs, notamment à Warwick. Nous pouvons nommer les familles Gleason, Ling, Williams, McNeil et Purcell, entre autres.

²Arthabaskaville deviendra la ville d'Arthabaska lors de son incorporation en 1903.

Or, il était inévitable qu'avec le temps, une grande partie de ces immigrants s'assimile aux francophones. Aujourd'hui, nous comptons les très francophones McCarthy, Ling, Leahey, etc. parmi nous.

Les orphelins Britanniques

Monsieur Alcide Fleury, notre "mémoire d'Arthabaska", nous a souligné la présence, au début du siècle présent, d'orphelins envoyés ici par une association de charité pour fins d'adoption. Son oncle, Jos Laroche, d'Arthabaska, avait ainsi adopté le jeune John Menzie, originaire de Manchester, en Angleterre. Monsieur Fleury se souvient que la famille Pierre Denault avait aussi adopté un jeune Britannique à la même époque.

Menzie a épousé dans la paroisse St-Christophe en 1909, Florida Desharnais et ils ont eu au moins une fille. Par la suite, cette famille serait partie pour Trois-Rivières, semble-t-il.

L'industrie a-t-elle attiré l'immigration?

Dans les débuts de nos recherches, nous pensions découvrir bon nombre d'immigrants(es) dans les industries du meuble et du textile, vu l'importance de ces deux secteurs dans notre région.

Pourtant, nous avons dû nous rendre compte que ce ne fut pas le cas. La main-d'oeuvre locale semble avoir toujours suffi à combler les besoins de l'industrie. Bien sûr, les arrivants trouvaient de l'emploi dans celle-ci mais on ne peut pas conclure que l'industrie avait recours à l'immigration.

Dans le vêtement, l'installation de la Rubin Brothers à Victoriaville en 1924 et de la Utex en 1942 a amené quelques contremaîtres montréalais, notamment d'origine juive et italienne. La "Rubin", comme on dit localement, a compté plus de 1000 employés. Les soeurs Pellerin, Bernadette, Marie-Paule et Réjeanne ont travaillé de nombreuses années à cet endroit. Elles se souviennent de contremaîtres et de patrons d'origine étrangères mais, parmi les employées, il semble qu'il y en ait eu très peu.

Madame Gertrude Beudet était enfant dans les années '30. Elle se souvient que ses parents, qui avaient une grande maison à la campagne, prenaient en pension pour l'été la famille de monsieur Wingrad, contremaître d'origine juive à la Rubin.

Ces enfants anglophones, en plus d'apporter à Gertrude de la compagnie durant les vacances, fournissaient une occasion à celle-ci d'apprendre l'anglais et aux petits montréalais d'apprendre le français. Madame Beudet a aussi eu la chance d'avoir, quelques années plus tard, de bonnes amies hongroises, les soeurs Elisabeth et Claire Lovasz. Le père de ces dernières était un ébéniste de grand talent embauché par Victoriaville Furniture lorsque cette industrie s'est lancée dans la fabrication de cabinets de radios dans les années 1940. On lui a demandé de former une main-d'oeuvre spécialisée. La famille est retournée à Montréal par la suite mais a toujours restée en contact avec ses amies.

Conclusion

Durant la période de défrichement des Bois-Francs, les habitants francophones ont connu relativement peu d'immigrants dans la plupart des localités. Le XIXe siècle ne connaîtra pas d'immigration intensive. De plus, les quelques Britanniques et Américains qui demeurent perdront bon nombre de leurs enfants, émigrés vers l'ouest et vers le sud. Ce phénomène se poursuivra jusqu'à nos jours, ce qui explique leur nombre restreint dans les Bois-Francs.

Pourquoi choisir les Bois-Francs?

Au début, les nouvelles terres attiraient. Par la suite, les agglomérations invitaient les marchands, les commerçants, suivis des banquiers et des industriels, des hommes de loi. C'est là le cour normal du développement d'une communauté.

Au tout début, certains fabriquent de la potasse avec les cendres d'arbres brûlés. On passait de l'eau à travers la cendre; on laissait figer cette eau pour ensuite faire chauffer le mélange, qui se transformait en potasse. Le produit pouvait servir de blanchisseur de linge et aussi d'engrais.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, on trouve un peu partout dans la région, des fabricants de cuir, de beurre et fromage, de meubles, etc. L'industrialisation prend un essor avec l'arrivée du chemin de fer en 1854. Les premières grandes manufactures connaissent leurs débuts avant la fin du siècle.

Ces manufactures, malgré leurs noms anglais, sont établis par des francophones, sauf exception. La raison sociale anglaise est typique de l'époque et facilite peut-être les ventes à l'extérieur.

Maintenant, si on faisait connaissance avec ces gens venus d'ailleurs...

D'OU VIENNENT-ILS?

Nous avons identifié 291 familles d'immigrants qui demeurent et travaillent dans les Bois-Francs. Les difficultés objectives et subjectives rencontrées durant notre enquête n'ont pas permis de faire un recensement complet de tous les immigrants établis ici.

Il s'agit d'environ 25 familles que nous n'avons pas pu rejoindre et de citoyens canadiens d'origine américaine.

Dans 20% des couples, un des époux est québécois d'origine.

L'origine de la population immigrante (familles)

Algérie	2	Egypte	5	Pays-Bas	3
Allemagne	9	Espagne	3	Pérou	4
Argentine	1	Finlande	1	Pologne	4
Arménie	2	France	74	Portugal	1
Autriche	2	Grèce	6	Roumanie	3
Belgique	31	Haïti	9	Russie	1
Brésil	4	Hongrie	9	Salvador	2
Chine	8	Inde	1	Suisse	71
Colombie	3	Iraq	2	Syrie	2
Cuba	1	Italie	8	Tunisie	2
Rép. Dominicaine	1	Japon	1	Viêt-Nam	9
Ecosse	1	Liban	4	Yougoslavie	1

Pour une population de quelques 100 000 habitants qu'on retrouve dans les Bois-Francs, la population immigrante représente 0,7% si on considère en moyenne trois enfants par famille.

Occupation

Agriculture	40%
Enseignement	10%
Professionnels	10%
Commerce	6,5%
Chefs d'entreprises et affaires	4,5%
Restauration	3%
Divers (industrie, services, commerces, retraité(e)s)	26%

Total	100%



Société de
Généalogie de
Drummondville

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

UN ECOSSAIS PARMIS NOUS AU SIECLE DERNIER

Selon sa petite-fille, Emérina Ross Hamel, aujourd'hui âgée de 90 ans, **Philip Ross**, son grand-père, serait arrivé à Québec avec ses trois soeurs et son frère dans les années 1850. Ces Ross seraient apparentés à l'inventeur de la carabine Ross. La famille aurait quitté l'Ecosse pour fuir les guerres européennes dans lesquelles les régiments écossais étaient sans cesse entraînés.

Les Ross s'installent à Québec où il y a une minorité anglophone assez importante mais Philip poursuit sa route vers une ferme dans les Bois-Francs, possiblement en suivant un compagnon d'armes. Il reçoit une concession de 6 arpents par 1 mille, dans le rang 7, entre Victoriaville et St-Albert.

Il s'acharne sur son travail sans pouvoir éloigner la solitude, qui, soir après soir, reste la seule compagne de notre jeune homme. Un beau jour, Philip, qui a déjà environ 30 ans, retrouve le "régiment" ou plutôt une "famille instantanée" en décidant d'épouser une veuve avec 13 enfants.

Le mariage a lieu à Arthabaska le 13 août 1860 et on le dit fils de Francis Ross et de Josette Case. L'heureuse épouse, Esther Pépin, pour sa part, est veuve de Louis Provencher dit Béland.

Le couple ajoutera deux petits Ross à la maisonnée: **Elzéar** et **Alphonsine**. Plus tard, ces deux enfants quitteront le nid la même année pour se marier - Alphonsine, le 16 février, avec Joseph Marcotte et Elzéar, le 3 août 1885, avec Céline Tourigny. Elzéar et Céline auront neuf enfants dont Emérina (Arthur Hamel).

Dans le recensement de Ste-Victoire de 1887, on retrouve dans le rang des Pointes Métiviers Nord - Elzéar Ross, 25 ans, Céline Tourigny, 28 ans, Aldéa, 7 mois, Philippe Ross, 59 ans et Esther Pépin, 68 ans. (3)

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer son audace. Et quelle audace! En choisissant un coin de pays nouveau où tout était à faire, en apprenant une langue difficile à l'âge adulte et en prenant à charge une grande famille, Philip Ross, le courageux soldat écossais, représente un phénomène unique parmi les défricheurs du futur Ste-Victoire au milieu du siècle dernier.

Le brave homme est décédé le 15 septembre 1910 à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska âgé de 79 ans. Son fils, Elzéar, a assuré la descendance avec ses neuf enfants. Il est décédé le 31 août 1932 à l'âge de 71 ans. Le nom de Ross est encore bien présent dans la région de nos jours.

³Si Ste-Victoire d'Arthabaska m'était contée, Claude Raymond, Imprimerie d'Arthabaska, 1990.



La famille d'Elzéar et Céline Ross (à gauche, en avant, Emérina, à l'âge de quatre ans).

LES PERIPETIES D'UN FLAMAND

Dans notre région où l'immigration est relativement récente, il y a eu quelques phénomènes uniques, c'est-à-dire, des gens qui étaient, à leur époque, les seuls de leur pays d'origine établis dans leur village d'adoption.

Un cas des plus intéressants a été celui de la famille d'**Hubert Timmermans** et de son épouse, **Maria Lucia Reamakers**. Voici les détails que nous avons recueillis de leur petite-fille, Irène Timmermans Brochu. Hubert, un tailleur de vêtements pour hommes, et son épouse étaient des Belges flamands venus de Bruxelles en 1885. Ils avaient au moins cinq enfants: Victor (16 ans), Marie (14 ans), Antoine (11 ans), Jean (9 ans) et Victorine (5 ans).

L'Immigration canadienne les envoya aussitôt à Lac Mégantic. Pourquoi envoyer un tailleur et sa famille sur une terre de colonisation, cela, personne ne le sait! Il nous semble que ce père de famille aurait été beaucoup plus utile à la ville qu'à la campagne pour y exercer son métier. A l'époque, l'importation du prêt-à-porter n'était pas encore chose courante.

Hubert Timmermans ne sera ni le premier ni le dernier à être envoyé à un endroit mal choisi. Nous avons rencontré plusieurs immigrants qui ont subi le même sort. Il est curieux de constater ce phénomène dès 1885 et encore un siècle plus tard!

Revenons à notre sujet car ici se produit le premier détail particulier dans cette histoire. Gardons en vue que les Timmermans sont Flamands, donc leur langue est le flamand, ils ne parlent pas français. Or, à Mégantic à l'époque de leur arrivée, il y a beaucoup d'anglophones, des Ecossais surtout. Les enfants Timmermans, bien qu'installés au Québec, apprendront l'anglais puisqu'entourés de ces Ecossais!

Deuxième détail: les parents décident de quitter Mégantic et d'aller vers Québec. Ils sont envoyés à St-David-de-Lévis. Les enfants sont maintenant bilingues, ils parlent le flamand et l'anglais... mais toujours pas le français, détail important si l'on choisit de demeurer à St-David-de-Lévis, il va sans dire.

L'école, pour bien des garçons, (si l'auteur se fie à ses propres souvenirs!), n'est pas toujours très captivante même en comprenant la langue qui y est parlée. Imaginons maintenant l'école pour des grands garçons, des adolescents, qui ne comprennent absolument rien du langage parlé autour d'eux. Est-il surprenant qu'avant longtemps, Antoine et Jean "changent d'école", qu'ils préfèrent l'école buissonnière et y passent parfois leurs journées à la pêche ou dans les bois plutôt que sur les bancs d'école?

Mais ces journées bucoliques ne seront malheureusement pas éternelles. Les fils Timmermans devront gagner leur croûte et remettre à plus tard la quête des diplômes. Avant longtemps, ils trouvent du travail et ils apprennent le français tout naturellement au travail.

Et pourquoi les Timmermans étaient-ils partis d'Europe?



Théo Busch, violoniste.



Simonne Hamel, l'inspiratrice du Comité d'accueil international.



Maison construite par Philip Ross, dans le 7e rang.



Jean Timmermans, père d'Irène T. Brochu.



Elzéar Ross et Céllna Tourigny.



Victorine Timmermans.



Marie Timmermans.

"Tannés des guerres, et puis ici c'était l'Eldorado", dit madame Brochu.

Ont-ils eu de mauvaises expériences en arrivant ici?

"Ils ont eu des problèmes d'argent. Ce n'est pas qu'ils n'en avaient pas assez apporté mais je crois qu'ils avaient peut-être des difficultés dans la conversion de cet argent et ils ont trouvé que l'argent disparaissait vite."

Nous avons aussi demandé à Irène si ses grand-parents avaient regretté leur décision d'émigrer.

"Oui, même qu'un jour ils avaient pris la décision de prendre le bateau à Québec pour retourner à Bruxelles. C'était tard l'automne et en arrivant au quai ils ont appris que le dernier bateau de l'année était parti...le jour avant! Ils sont retournés chez eux bien déçus mais dans les mois suivants, ils ont décidé de rester."

"Plus tard, en 1900, mes grand-parents sont retournés en Belgique avec Victorine, la plus jeune, qui avait 20 ans. Les autres étaient mariés. Ils sont restés un an, juste assez pour se rendre compte qu'ils préféraient leur pays d'adoption, finalement! Je suppose aussi qu'ils s'ennuyaient de la famille installée ici."

Ont-ils fini leurs jours à St-David?

"Oui, je crois qu'ils sont inhumés là-bas mais les enfants se sont éparpillés. Je sais que Victor est décédé à Mégantic. Victorine est allée à Montréal et les autres sont restés à Lauzon."

Et son père, Jean, qui s'est un jour retrouvé ici?

"Mon père était mesureur de bois. Il avait son diplôme et en était très fier vu qu'il n'avait pas beaucoup d'instruction. Il était appelé à travailler à différents endroits. Il passait l'hiver au chantier, comme bien des hommes de son temps. Il a travaillé à Villeroy et à Fortierville où il a connu ma mère. Il travaillait pour la Wayagamack à Trois-Rivières et s'est installé à Victoriaville au début du siècle. Ma mère s'occupait du magasin et de la boulangerie pendant qu'il était au chantier."

Y avait-il d'autres Belges à Victoriaville dans le temps?

"Je n'ai jamais rencontré d'autres Flamands ici, mais il y a eu une famille de Wallons avant la guerre, les Christianssens, Quand ils sont arrivés ici, ils ont regardé dans l'annuaire pour voir s'ils n'y trouveraient pas d'autres noms belges et ils sont venu nous voir. Nous sommes devenus de bons amis. Mais ils ne sont restés qu'un an ici; il y avait un garçon de mon âge, Gaston, que j'ai revu par hasard, longtemps après, à Magog."

Quelle langue parlait-on à la maison chez vos parents?

"Mon père parlait l'anglais et ma mère le français. Ma mère comprenait parfaitement le flamand mais elle ne voulait pas le parler. C'est une langue dure, une langue gutturale et elle était Canadienne-française alors ce n'était pas sa langue. Ma grand-mère, qui demeurait avec nous, n'a jamais appris le français ni l'anglais alors il fallait connaître le flamand pour parler avec elle. Je le comprenais dans ma jeunesse."

Victoriaville devra attendre à 1973 avant l'arrivée d'un autre flamand, Léon DePauw, notre "Roger Bontemps".

DE LA MESOPOTAMIE

Nous avons dérangé Michel Haroon en Floride, d'où il s'est fait un plaisir de nous entretenir un peu sur l'histoire de sa famille. A Victoriaville et dans la région, le nom de Haroon est très connu puisqu'ici et à Lac Mégantic il y a eu une mercerie Haroon depuis le temps de la Première Guerre Mondiale.

"Mes parents venaient tous les deux de la Mésopotamie⁴. Mon père est arrivé en 1912. Ils sont partis à cause de persécutions religieuses - ma famille est chrétienne - mes grand-parents ont été tués par les musulmans. Pourquoi sont-ils venus ici? J'avais un oncle qui était ici depuis longtemps, environ 1880, à Lac Mégantic. Il était commerçant. C'est pour ça que mes parents se sont installés à Lac Mégantic.

"Ils ont tout perdu durant la crise. Ils ont été obligés de tout recommencer en neuf. C'est là que mes parents ont décidé de repartir à Victoriaville. J'avais un cousin qui était gérant au magasin Régence. Mon père a ouvert un magasin au coin de Notre-Dame et St-Henri. C'était en 1937. Deux ans après, il ouvrait au coin de St-Augustin et Notre-Dame. Il a été là de '39 à '44. De '45 à '59, le magasin était au 37 Notre-Dame Ouest. En '56, moi j'ai ouvert où je suis présentement.

"J'avais 10 ans quand je suis arrivé à Victo de Lac Mégantic."

Y avait-il des gens d'autres pays à Victo dans ce temps-là?

"Oui, il y avait Kasbarah, Zakaïb, Charles David - tous des commerçants."

D'où venaient-ils ces gens?

"Ils étaient Libanais."

Comment étaient vu ces étrangers par la population locale?

"Les gens de ma génération étaient bien acceptés. Nous autres, on a fréquenté les mêmes écoles, on a grandi ensemble. La génération d'avant en ont arraché un peu plus parce qu'ils parlaient moins la langue. Les gens qui parlaient avec un accent étaient mal vu, des fois, mais, on n'a pas eu de problèmes. Les gens étaient formidables, honnêtes. On faisait parti de la communauté. Aujourd'hui, c'est encore mieux. Il y a eu une évolution. Les idées se font dans les écoles."

Vous avez des frères et soeurs?

"On était trois garçons. Un est décédé maintenant. Les trois ont vécu à Victoriaville mais là, mon frère est rendu à Montréal."

Vous avez l'air à aimer Victoriaville...

"Victoriaville, c'est la ville qui a la population la plus attachante. Même en Floride, des gens de chez nous sont contents de se voir et de jaser ensemble. Les gens nous respectent."

Y a t-il de la place pour les immigrants chez nous?

"Oui, bien sûr qu'il y a de la place. Il faut des immigrants pour qu'une ville grandisse. Une nouvelle culture, c'est ça qui

⁴ aujourd'hui partie de l'Iraq, de la Syrie et de la Turquie

fait grandir...la preuve - les Etats-Unis. C'est l'évolution de différentes cultures qui fait la progression des affaires, la création."

Et chez les Haroon, ça va continuer à progresser?

"Ça fait trois générations de Haroon au magasin. Je ne sais pas s'il va en avoir une 4ième. J'aimerais bien ça. Mais, mes gars sont pas "marieux!"

Souhaitons que ces "pas marieux" découvrent bientôt les joies de la petite famille!

FABRICE CHARMEAUX, prop.



Bergerie ROCAMBOLE
Agneaux de boucherie

RANG 9, ST-REMI DE TINGWICK, QUE.

Tél: (819) 382-2242

Manufacturier de Meubles



1595 DE GUISE - (819) 362-2286 - PLESSISVILLE, QUE.

CLAUDE VERAQUIN, Président

Fondé: 1953

Emplois: 15



**La Pisciculture
du Lac William inc.**

2421 Route 265
St-Ferdinand
P. Québec, Canada
G0N 1N0

Bureau: (418) 428-9200
J.P. Reville: (418) 428-9372
Yves Bouffard: (418) 428-9260
Téléfax: (418) 428-9686
Telex: 05-833580

Fondé: 1980

Emplois: 6



2600 rue Vallée
C.P. 127
Plessisville
Québec, Canada
G6L 2Y6
Tél.: 1 (819) 362-9337
Fax: 1 (819) 362-9336

Daniel Vigneau

PRÉ-DÉBITS, EXCLUSIVEMENT EN CHÊNE BLANC NORD-AMÉRICAIN

Fondé: 1988

Emplois: 12

(819) 362-3101



**Les Ateliers
GILRO Enr.**

Jouets de bois
Jeux
Rénovation de meubles

1840 Painchaud,
Plessisville, Qc G6L 2Z3



**LE PARADIS DE L'ARTISANAT
LATINO-AMÉRICAIN**

LATIN & ASIAN HANDCRAFTS

799, rue Notre-Dame O. VICTORIAVILLE, Qc G6P 1T9
PRESCILIANO DEXTRE (819) 758-8240

L'étincelle-de-Vie
RHUMART

Nom: MARCEL DERENNE

Tél.: (819) 362-6981

Le système Auto-Santé Rhumart diminue le stress.
Faire du conditionnement physique cellulaire,
c'est vouloir améliorer sa qualité de vie.

LES GRECS ET LA RESTAURATION

Dans les Bois-Francs, la plupart des villes ont "leur" restaurant grec. Victoriaville en avait cinq à elle seule en 1991. L'engouement pour les brochettes, les pikilia et les baklava ne cesse de grandir dans notre région.

On estime à 75 000 la population d'origine grecque au Québec, et plus de 90% sont à Montréal. Il s'agit d'une immigration récente, surtout des années 1955 à 1975. Environ 25% sont dans la restauration, pour notre grand bonheur, pourrait-on ajouter!

A.D. Sangaragos, le premier Grec à Victoriaville

Sur la rue Notre-Dame Ouest, tout près du rond-point, est un restaurant grec connu de tous. Ce n'est pas d'hier qu'un Grec nous fait bien manger à ce même endroit. Mais, bien avant chez Maxime, vers 1925, selon Paul-Gérard Poitras, monsieur Henri Brunelle louait le local à **A.D. Sangaragos** et sa dame (une très grande femme d'une beauté exceptionnelle, selon monsieur Poitras). Ce couple grec a opéré le restaurant pendant une vingtaine d'années. Il faisait aussi de la crème glacée très en demande, différente de la nôtre et à laquelle il ajoutait des fraises fraîches fournies par le père de Paul-Gérard!

À l'époque, monsieur Poitras était adolescent. De bon client qu'il était, il est devenu avant longtemps, un grand ami du couple grec. Il en aurait long à raconter à ce sujet et, en fait, nous espérons que ce monsieur à la mémoire prodigieuse publiera un jour ses souvenirs.

Les Sangaragos ont quitté Victoriaville pour la Grèce. La malchance a fait que la guerre les surprennent dans ce pays pendant leur séjour. Ils ont été arrêtés et internés dans un camp de concentration pendant plusieurs années, comme ils ont raconté à Paul-Gérard longtemps après, à leur retour à Montréal. Il les a perdus de vue par la suite.

Chez Maxime, une "institution" à Victoriaville

Par la suite, le restaurant a changé de mains plus d'une fois. Il y a une trentaine d'années, il est devenu le premier restaurant chinois de la ville, le Won Loo.

Le propriétaire chinois l'a vendu en 1970 à George Karkaselis, un grec de Montréal, qui l'a rebaptisé le Maxime. Le 15 août 1973, **John Angelopoulos** l'a acheté de ce dernier. Il y est toujours.

John est né en Grèce d'où il est parti dans les années '60, comme tant de jeunes de son pays, à l'époque. Il est allé voir à New York et à Toronto avant de se fixer à Montréal. Sa grand'mère avait émigré à cet endroit après la Guerre. De là, il est venu s'installer pour de bon à Victoriaville en achetant le Maxime, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Pourquoi a-t-il choisi notre région?

"Je viens d'une petite ville en Grèce et je voulais retrouver quelque chose de semblable. J'aime les petites villes. Les gens ont le temps de se parler."

Comment a-t-il été reçu par les gens d'ici?

"J'ai été bien reçu. Les gens étaient polis. Tout le monde me saluait. Je ne parlais pas un mot de français en arrivant. Je l'ai appris avec le monde. Ici, c'est la meilleure région pour les immigrants."

Est-il en contact avec les communautés grecques d'autres villes?

"On se connaît ici. Je connais aussi ceux de Trois-Rivières et de Québec."

Ses enfants ont-ils appris le grec?

"Ils n'avaient pas le choix, je parlais juste ça!"

Les immigrants se font souvent accusés de "voler des jobs". Nous avons demandé à John ce qu'il en pensait.

"Moi, je n'ai pas volé de job, j'en ai créé 50!" Au moment où nous nous sommes parlés, John avait deux restaurants.

A-t-il des projets d'expansion?

"Non, plus à mon âge. J'ai acheté un deuxième restaurant et c'est assez. Je n'ai plus besoin de travailler si fort. Il est temps que je me repose un peu."

Et c'est ce que nous te souhaitons, John, mais en espérant pouvoir continuer encore longtemps à déguster ces assiettes gargantuesques que "le Maxime" nous a habitués à apprécier.

LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE ET SES CONSEQUENCES

Durant la deuxième guerre mondiale, on assiste à un des plus grands déplacements de populations de tous les temps; 30 millions de personnes sont arrachées à leur foyer. Il s'agit d'un transfert forcé d'une partie des populations des pays vaincus par l'Allemagne et ensuite par l'URSS.

A la fin de la guerre, il existe en Europe 11,078,000 de personnes déplacées d'origine non-allemande: 5,922,000 en Allemagne, le reste en zone soviétique. Les personnes déplacées étaient les prisonniers de guerre, les déportés ou travailleurs forcés et les réfugiés. Tout ce monde se trouve dans des camps ou sur des lieux de travail.

Pour nourrir et soigner toutes ces victimes de la guerre et du nazisme, pour faciliter leur rapatriement ou pour retrouver dans un autre pays une existence d'homme libre, les Nations Unies mettent en fonction une agence spécialisée, l'Organisation internationale pour les réfugiés (O.I.R.), qui sera active entre 1948 et 1952.

Le rapatriement semble la solution la plus logique mais les transformations politiques survenues en Europe de l'Est limitent à 5% les personnes retournées dans leur patrie d'origine. 60% choisissent l'émigration dans un pays d'accueil et 35% demeurent sur place, c'est-à-dire en Allemagne, en Autriche et en Italie.

Ainsi, entre juillet 1947 et décembre 1951, le Canada reçoit 123,479 réfugiés qui se dirigent essentiellement vers l'Ontario et le Québec. La plupart détiennent un contrat de travail d'un an, surtout dans l'industrie et l'agriculture.⁵

Dans les Bois-Francs, nous retrouvons des Polonais, des Roumains, des Russes, des Ukrainiens, des Lithuaniens et des Estoniens travaillant dans l'industrie du meuble ou à la ferme. Parfois les femmes s'engageaient comme aide-ménagères. Après un an, la plupart quittent la région pour Montréal et Toronto. Pour donner une idée du pourcentage qui optaient pour l'Ontario, sur le bateau de l'un d'eux en 1949, seulement 150 sur 750 d'entre eux sont restés à Montréal, selon Pintilii Pocora.

Seule une poignée de ces braves gens de l'Europe de l'est se sont installés ici pour de bon et y ont refait leur vie. Les usines de meubles ont fourni de l'emploi à ces gens qui avaient pour la plupart une connaissance de métiers connexes. Ils ont marié des francophones et se sont intégrés malgré les énormes difficultés initiales de langue et d'adaptation.

⁵Chiffres tirés de: Les réfugiés, Que Sais-je?, #1092, 1963

AU GOULAG

A la suite d'un pacte entre Hitler et Staline en 1939, les deux tyrants se divisaient la Pologne entre eux sans ingérence de l'un sur l'autre. **Théo Nahorny** était un étudiant de 15 ans dans l'est de la Pologne lorsque l'armée soviétique s'appropriâ la région. Comme la plupart des gens de son village, il fut placé dans un train à marchandises avec toute sa famille - ses parents, deux frères et une soeur - et déporté en Sibérie dans un camp de travail. Malgré la promesse que les familles ne seraient pas séparées, la sienne le fut, aussitôt arrivée à destination. Il n'a jamais revu aucun membre de sa famille, malgré des recherches après la guerre.

Comme tout le monde le sait, la vie dans ces camps de travail forcé était extrêmement pénible. Les prisonniers étaient maltraités, assujettis à un régime de travail inhumain, peu et mal nourris. Certains jours, ils ne recevaient qu'une miche de pain pour toute la journée. Des milliers d'entre eux sont morts.

Inutile de dire qu'à sa sortie de la Russie, Théo était maigre comme un squelette et de plus, il était complètement aveugle. Les médecins ont attribué cette condition à sa diète. Hélas, le remède fut presque pire que la maladie: on lui prescrivit du foie de veau cru et du fiel de poisson!

"Il a retrouvé la vue", dit madame Rita Nahorny, "mais vous savez, il n'a jamais pu manger du foie par après. La simple mention du mot le faisait grimacer!"

Après avoir passé deux ans dans les camps sibériens, le jeune homme eut la chance de s'échapper et de se joindre à la résistance. Il a passé le reste de la guerre comme partisan actif avec ses concitoyens polonais basés en Angleterre. Malgré son jeune âge, il a pu apporter sa contribution à l'effort de libération de son pays.

Après la guerre, son village dévasté est demeuré sous la férule soviétique et le pays entier est passé sous le contrôle du Parti communiste. L'Angleterre a pris en charge les déportés et prisonniers de guerre. Pour ceux et celles qui ne pouvaient ou ne voulaient retourner dans leur pays, elle leur offrit l'émigration dans n'importe quel pays du Commonwealth.

Théo et un copain de la Résistance choisirent le Canada. *"Ils se souvenaient d'avoir vu ce pays dans des films et il leur semblait si vaste et beau, avec un climat semblable à celui de Pologne, en somme un pays d'abondance", rapporte madame Nahorny.*

C'est ainsi que les deux se retrouvèrent à Halifax où un cultivateur leur offrit du travail. Ils y restèrent assez longtemps pour approfondir leur connaissance de l'anglais.

En 1947, ils ont poursuivi leur route jusqu'à Montréal et là, des gens qui cherchaient de la main d'oeuvre les attendaient. Les deux se sont alors retrouvés sur la ferme Alain, à Victoriaville. Après deux ans sur la ferme, monsieur Alain leur offrit d'entrer à son usine de meubles, la Victoriaville Furniture. La plupart des polonais allaient s'installer à Toronto et à Hamilton et les deux

pensaient faire de même. Mais lorsque monsieur Alain leur offrit cet emploi, les deux ont dû prendre une décision. Alors que son copain décidait de partir, Théo choisit de rester. Il devait finir ses jours à cette usine.

"Et comment l'avez-vous connu, votre futur mari?"

"Mon frère travaillait avec lui à l'usine et il me l'a présenté."

"Et quand c'est devenu sérieux, vos fréquentations, qu'elle a été la réaction de votre famille?"

"Ma mère avait juste deux inquiétudes - quelle religion pratique-t-il et est-ce qu'il va te laisser plus tard et retourner dans son pays, car cela s'était déjà vu."

"Et ces inquiétudes, elle les a perdues?"

"Très vite! D'abord, pour ce qui est de sa religion, il avait la même que nous autres et pour l'autre, il était tellement fin, la famille s'est très vite attachée à lui."

Dans notre entretien avec madame Nahorny, nous lui avons demandé d'essayer de nous aider à comprendre ce que peut être la vie d'un immigrant réfugié qui a connu les atrocités de la guerre, son adaptation ici dans la région, au travail dans une usine, dans la vie sociale et dans sa famille.

"Dans les premiers temps, il a souffert de la solitude. Ne connaissant pas la langue, c'est le plus gros handicap. La solitude est plus pesante ailleurs. Quand on est chez nous et qu'on s'ennuie, on peut aller prendre une marche, jaser avec quelqu'un; mais un étranger qui ne parle pas la langue, il est seul."

"Il a appris le français au travail, en grande partie. Il ne se donnait pas de cours dans ce temps-là pour les nouveaux arrivés. Il a trouvé ça difficile, c'est sûr, mais c'était un homme qui se faisait des amis facilement. Il avait beaucoup d'amis. Il ne voulait jamais déranger, alors il s'arrangeait pour ne jamais rien faire pour se faire remarquer. Il y a toujours des gens pour rappeler aux immigrants qu'ils ne sont pas chez eux. Je crois qu'un immigrant se sent souvent perçu comme un intrus, même des années après son arrivée. Et pourtant, ils ont tellement à nous offrir, un vécu difficile, une expérience de vie riche qui peut tant nous apprendre. On a tous quelque chose à apprendre d'eux."

Après plus de 16 ans de mariage, Rita et Théo Nahorny ont eu leur unique enfant, une fille, qui est aujourd'hui étudiante en éducation spécialisée.

Vous avez dû la gâter un peu...

"Qu'il en était fier! Je crois qu'elle remplaçait un peu la famille qu'il avait perdue."

Monsieur Nahorny est décédé à l'âge de 52 ans. Les années de mauvais traitements en Sibérie y furent sans doute pour quelque chose.

UN ROUMAIN A VICTORIAVILLE

Pintilii Pocora avait appris la menuiserie au lycée en Roumanie. Par la suite, il avait choisi une carrière dans la Marine Royale et lorsque la guerre s'est déclarée, il était capitaine. Il a passé la majeure partie de la guerre interné dans des camps et, après la guerre, il a été parmi ceux qui ont choisi l'émigration.

Il faut savoir que le gouvernement canadien, entre autres, envoyait des gens pour "recruter" les prisonniers de guerre qui désiraient émigrer au Canada. Ils les renseignaient un tant soit peu sur les conditions de vie ici, les possibilités d'emploi, etc. et plusieurs milliers de ces gens ont pu trouver refuge ici. Dans la confusion qui régnait, couplée au problème de langue, certains de ces émigrés ont eu des surprises de taille. Par exemple, Pintilii avait choisi l'Australie. Pourtant, à sa grande surprise, il s'est retrouvé en route pour le Canada, sur le même bateau qu'un autre futur Victoriavillois, le polonais Simon Stojc!

Plus spécifiquement, il s'est retrouvé à Victoriaville, dans le cœur des Bois-Francs, à cause de ses connaissances en menuiserie. Ne parlant pas un mot de français, les premières semaines à l'usine ne furent pas faciles. Comme il dit dans son langage bien à lui, "*C't'affaire-là, la langue, est importante, c't'affaire-là.*"

Une petite anecdote qu'il raconte en riant aujourd'hui explique bien les difficultés de compréhension lorsqu'on ne parle pas la même langue que ses collègues de travail. Un jour, on lui demande une "*patte de chaise*". N'ayant vraiment aucune idée de ce que pouvait être cet objet, mais vu qu'en roumain cela s'entendait comme "*un vieux lit*", il s'est mis à chercher ce lit, évidemment sans succès. Et c'est ce jour-là qu'il a appris ce qu'était une patte de chaise!

À son arrivée en 1949, les salaires n'étaient pas ceux d'aujourd'hui - il gagnait 65 cents/hre. Un jour, il entend dire qu'une usine à Ste-Thérèse paie ses employés beaucoup plus. Sans faire ni un ni deux, il quitte son emploi à 4 hres du matin et part pour Ste-Thérèse, rencontre le contremaître, un allemand, lui parle dans sa langue (les camps de travail lui ont apporté au moins cela de positif - il en est sorti polyglotte!), fait le tour de l'usine, se montre intéressé et demande combien les employés sont payés.

Quelle ne fut pas son étonnement de recevoir pour réponse - "*45 cents l'heure!*" "*Parfait*", de lui répondre notre ami, "*je vais y repenser*" et sur ce, il fila à vive allure vers Victo!

Avec ces difficultés et bien d'autres, a-t-il regretté son choix d'émigrer ou encore de rester ici? "*Qui travaille réussit, qui veut pas travailler, réussit pas*", dit-il. Il nous assure que la vie n'aurait pas été plus facile en Roumanie, après la guerre. Il se souvient, par exemple, que chez lui il n'y avait pas de chauffage dans les usines en hiver.

Aujourd'hui, Pintilii profite d'une retraite bien méritée. Après une carrière dans l'usine de meubles, il avait tâté du



Marriage de Théo Nahorny et Rita Marcotte, béni par le père Rondeau; à gauche, Pintilii Pocora et son épouse, Noëlla.



La famille de Peter et Ellsabeth Heeremans.

commerce de la chaussure de 1970 à 1978 en achetant le magasin de Chaussures Beauchesne. Après cette deuxième carrière ici, il était rendu à l'âge de la retraite et heureux de l'être! Un de ses grands plaisirs est de faire de la cuisine.

Il a maintes fois régalé les membres du Comité d'Accueil avec ses plats roumains. Dernièrement, nous lui avons demandé s'il voulait faire quelque chose, par exemple, son fameux boeuf en gelée pour la soirée d'ouverture. Il n'a pas hésité entre un oui ou un non mais a répondu tout simplement, "un grand ou un petit?" Il ne lui venait même pas à l'idée de refuser.

A PRINCEVILLE, UNE SEULE FAMILLE DE LA HOLLANDE

Ils cultivaient une petite terre à Velsen, près d'Amsterdam et les possibilités d'achat de terres étaient très limitées, même en 1952. Il faut se rappeler que dans les Pays-Bas (que nous appelons erronément la Hollande car la Hollande n'est en fait que le nom de deux des cinq provinces des Pays-Bas), une grande partie de la terre au centre du pays a été soustraite à la mer.

Pour la plupart d'entre nous, cette pratique de récupérer de la mer de nouveaux espaces est plus ou moins inconnue. Il serait peut-être de mise de donner au moins une explication sommaire du procédé employé par ces hollandais débrouillards.

D'abord, on a drainé l'eau de mer et ensuite on a enrichi cette terre salée en y semant du jonc. Pourquoi du jonc? Parce que le jonc pousse rapidement, fait beaucoup de racines et de grandes tiges. On brûle une partie de cette récolte et on enfouit le tout, ce qui engraisse à la terre. En répétant ces opérations au besoin, on peut bientôt semer n'importe quelle récolte.

Ces terres, qu'on appelle "polders", appartiennent en perpétuité au gouvernement tout en étant travaillées et habitées par des particuliers. Elles demeurent dans les mêmes familles au même titre que les autres terres, donc elles sont rarement disponibles. C'est pourquoi Peter et Elisabeth Heeremans ont songé, il y a déjà 40 ans, à émigrer dans un pays où ils pourraient avoir une belle grande ferme bien à eux et être en mesure d'offrir le même avenir à leurs cinq enfants.

En février 1952, dans le pire de l'hiver, nos courageux Hollandais avec leurs trois garçons et deux filles: Jan, Peter, Mia, Corrie, et Jacques, (ils auront un autre fils, Arthy, deux ans plus tard) arrivent au Québec. Le ministère de l'Immigration soumet leur cas au Dr Jean-Louis Saint-Hilaire de Princeville. Ce dernier demeurera un ami dévoué durant toute sa vie et les Heeremans en parlent encore avec beaucoup de reconnaissance.

En Hollande, les Heeremans avaient pris des leçons d'anglais, mais du français, qui serait beaucoup plus utile au Québec, rien. "La langue, c'est le pire problème pour un immigrant," selon Peter. Heureusement, la famille fut placée sur une ferme à Gentilly pour les premières semaines et là, la chance a voulu que ce soit dans une famille des plus gentilles, les Lebleu.

Peter voulait travailler comme aide-fermier le temps qu'il faudrait pour pouvoir acheter une ferme, ce qui a nécessité quatre ans de labeur et une couple de déplacements avant de se retrouver sur la ferme qu'il devait acheter à Princeville. Le travail sur les fermes était déjà à l'époque, tout comme aujourd'hui, en grande demande. La main d'oeuvre fiable et qualifiée est rare.

Avant de parler des pérégrinations de la famille, mentionnons ici un incident cocasse qui s'est produit dans les tout premiers temps au pays, à Gentilly. Les Heeremans furent présentés au curé et à une autre famille hollandaise installée à cet endroit. Dans la conversation, Peter mentionne que dans sa paroisse d'origine, il

chantait dans le chœur à la messe. Ces paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Le curé enchanté l'invita tout de suite à faire de même ici, le dimanche suivant.

Notre rossignol n'y voyait pas d'obstacles; chanter dans un chœur, ce n'est pas si gênant. Il y serait. Le dimanche arrivé, la famille se dirige à l'église et Peter monte au jubé pour prendre sa place dans le chœur.

Rendu en haut, il regarda partout autour de lui. A son grand désespoir, la seule autre personne là était l'organiste! Il comprit donc que le chœur, ce serait lui et lui seul! Le cœur battant, la gorge sèche, Peter prit dans ses mains tremblantes le cahier de chants et se demanda bien comment il ferait pour chanter en solo dans une langue étrangère!

Mais cela se passait en 1952, donc encore à l'époque des messes en latin, où qu'on fut dans le monde catholique. A son grand soulagement, Peter reconnut cette langue universelle devant lui et, après une couple de faux départs de la part de l'organiste qui lui faisait des signes désespérés pour qu'il entonne, tout rentra dans l'ordre et les fidèles reconnaissants eurent le plaisir d'entendre une voix nouvelle à la grand-messe de Gentilly.

On doit partir

Une famille accueillante, les Lebleu, se rappellent avec nostalgie Peter et Elisabeth. A leur arrivée sur cette ferme, l'hôtesse leur avait servi un bon repas avec sa propre famille. *"Si vous aviez vu la table"*, raconte madame Heeremans, *"ça avait l'air d'une table préparée pour une noce!"*

Mais, malheureusement, le travail manquait ou plutôt l'aide d'un engagé n'était plus nécessaire après quelques semaines. L'Immigration envoya donc la famille sur une autre ferme, cette fois-ci presque dans un autre monde, à La Croche, petit village dans la région de La Tuque, dans le haut de la Mauricie, une expérience inoubliable pour tous.

Après des heures interminables de route à travers la forêt, ils arrivèrent enfin, tard un soir de fin d'hiver. Ici, hélas, pas de comité de réception et encore moins de "table de noce" n'attendaient les voyageurs épuisés. Oh, que non!

Une vieille cabane perdue dans les bois, glaciale et dépourvue des plus simples accessoires serait leur nouveau chez-soi. Même pas un lit pour y passer la nuit. Elisabeth retient ses larmes pendant que la marmaille affamée et épuisée exprime tout haut, dans la candeur enfantine, le mécontentement que les parents ressentent mais gardent en-dedans.

Le temps passé à cet endroit a été une expérience difficile dans la vie de ces nouveaux arrivants - conditions de vie pénibles, travail dur, isolement quasi total, salaires de crève-faim. Il fallait s'en sortir et Peter fit une demande à l'Immigration de lui trouver mieux.

Le directeur de l'Immigration à Québec est touché par la situation des Hollandais et, non seulement leur trouve-t-il une

nouvelle ferme dans une région beaucoup plus habitée mais *il les y conduit lui-même dans sa voiture, de Québec à Princeville.*

Ici enfin, les Heeremans trouveront la sérénité et le bonheur avec la famille Levasseur et, sans le savoir, travailleront sur la ferme qui deviendra la leur, quatre ans plus tard. Mais, il faudra d'abord déménager encore une fois avant que cette ferme soit disponible car elle n'était pas à vendre.

Peter loue une ferme à St-Léonard dans l'espoir d'être enfin chez lui. Six mois plus tard, monsieur Levasseur, qui avait apprécié le travail de Peter et s'était attaché à la famille, vient lui faire une proposition qu'il ne peut refuser. Il lui annonce que sa ferme est maintenant à vendre et qu'il souhaite que ce soit lui qui l'achète. Il lui fait des conditions alléchantes et la famille Heeremans se retrouve encore une fois, mais cette fois-ci pour de bon, sur la ferme qui sera bientôt la ferme Heeremans.

Sur cette belle ferme bien située tout près de la ville, les enfants ont grandi. Comme tous les enfants, les petits Heeremans ont vite appris le français et ont pu ainsi servir de professeurs à leurs parents. Les deux plus vieux avaient 12 et 10 ans à leur arrivée au pays. A cette âge, l'apprentissage d'une langue est un problème mineur, contrairement à l'âge adulte.

Jusqu'à l'année fatidique de 1970, la vie de cette famille s'est passée relativement sans événement. L'adaptation s'est bien faite, il n'a jamais été question de faire demi-tour. Tous se sentaient vraiment ici chez eux et tous étaient très impliqués, chacun à sa façon, à la vie sociale de leur terre d'adoption.

En 1970, la foudre vient raser la grange-étable avec la récolte et l'équipement, un dur coup à prendre. Mais, rien ne sert de s'apitoyer sur ses malheurs, on se retrouse les manches et on recommence. Avec l'aide des voisins, on reconstruit de grands bâtiments modernes et fonctionnels.

S'il y a un aspect précieux de la campagne québécoise qui n'a jamais changé, c'est l'esprit d'entraide. Dans nos nombreuses visites sur les fermes de la région, ce sujet est revenu maintes et maintes fois sur le tapis.

Lorsqu'un malheur frappe ou même lorsqu'il y a tout simplement une construction à entreprendre, les voisins y sont et c'est tous ensemble que l'on monte une bâtisse en quelques semaines, au seul coût du matériel. Nombreux sont les immigrés qui nous ont affirmé qu'ils n'avaient jamais vu cela dans leur pays d'origine. Dans le cas présent, Peter nous a raconté qu'il avait eu *"beaucoup d'aide, il y avait même deux prêtres!"*

L'heure de la retraite

En 1976, Peter et Elisabeth sont au pays depuis déjà 24 ans. Les enfants sont élevés, la relève est présente sur la ferme et ils se sentent prêts pour commencer à *"se la couler douce"* un peu, après tant d'années de labeur.

Jan et Peter, les deux plus vieux des enfants, prennent la relève d'une façon officielle cette année-là et ils y sont toujours. Ils ont bien de quoi à s'occuper avec quelque 120 bêtes, dont plus

de 50 vaches laitières. Tous deux mariés avec des filles de la région, ils ont à leur tour contribué à la relève probable d'une troisième génération vivant sur cette ferme.

Les parents, pour leur part, ont toujours bien apprécié le doux repos de la retraite. Ils n'ont pas tout lâché, loin de là. Après avoir oeuvré dans diverses organisations telles les Producteurs de Lait, la Chambre de Commerce et Centraide, ils ont par la suite offert leurs connaissances à l'Age d'Or et à l'Institut du 3e âge. Ils ont repris des cours de bridge, jeu qu'ils avaient appris en Hollande, dans le temps. La retraite leur a aussi permis, comme à tant de québécois, de fuir nos hivers rigoureux au profit du soleil chaud de la Floride, et cela neuf hivers de suite.

Et comment résumant-ils cette vie, ce choix de quitter la Hollande pour le Québec, l'adaptation, l'intégration et tout?

"Le pire problème, c'est la langue. Un exemple: un jour, mon employeur me demande quelque chose en pointant devant la maison", raconte Peter. "Je n'ai pas compris ce qu'il voulait mais puisqu'il pointait vers le parterre et l'arbre, j'ai cru qu'il voulait que je nettoie ce parterre. Il part pour le village et moi, je passe le bateau partout autour de l'arbre et sur tout le parterre, je nettoie ça comme il faut. C'était bien propre."

"Il revient du village, regarde l'arbre et me demande "qu'est-ce que t'as fait?" Il était de très mauvaise humeur - ce qu'il m'avait demandé était de couper l'arbre!"

Pour le reste, les Heeremans affirment qu'ils ont été bien acceptés ici et que plusieurs familles les ont aidés dans leur intégration. En s'intéressant aux organismes locaux, ils ont aussi montré leur bonne volonté de s'intégrer et sont conscients que ceci est important pour tout immigrant.

Sur la ferme, ils ont dû modifier certaines méthodes qu'ils pratiquaient chez eux, surtout en raison du climat mais tout cela s'est fait sans difficulté. A savoir si quelque chose les avait surpris en arrivant ici, Peter se souvient surtout que les fermes étaient toutes noires, c'est-à-dire qu'il y a 40 ans, la plupart des bâtiments de ferme étaient en bardeaux sans peinture tandis qu'en Hollande il y avait beaucoup de couleur. Aujourd'hui, évidemment, tout cela a bien changé...et pour le mieux.

La population locale les a-t-elles acceptés? Ils sont d'avis que oui. D'ailleurs, parmi les nombreuses découpages de journaux qu'ils ont accumulés à travers les ans, nous en trouvons mentionnant que "La famille Heeremans est honorée par le CSC" et "A Princeville M. Peter Heeremans, l'homme de l'année".

Le premier article se réfère au Cercle social et culturel de Princeville en 1973 qui a voulu souligner le courage et la persévérance de cette famille depuis son arrivée en 1952. Le second honneur, de la part de la Chambre de commerce de Princeville, dont Peter est l'un des vice-présidents en 1977, met en évidence ses talents de recruteur, son travail dans le comité des activités sociales, son assiduité aux réunions ainsi que son étroite collaboration à tout ce qui contribue à la vie de la Chambre de commerce.

Aujourd'hui, les Heeremans sont à la retraite. La ferme est entre bonnes mains: leurs deux aînés et leurs épouses continuent de pratiquer ce beau métier. Ces enfants, à leur tour, sont aussi actifs dans les organisations locales: école, gouvernement municipal, producteurs, etc. Déjà, une troisième génération est d'âge à prendre la relève.

Les parents ont passé neuf beaux hivers au chaud en Floride alors que la santé le permettait. Aujourd'hui, la prudence (et le médecin!) demande qu'ils ne s'éloignent pas trop du patelin. Ceci n'est pas une corvée; avec leur grande famille presque toute au Québec (leur fille aînée est aux Etats-Unis). La chaleur que leur apportent les enfants, les petits-enfants et les ami(e)s fait presque oublier la Floride.

RESTAURANT
Tél.: 758-1516



37 Notre-Dame Ouest
Victoriaville

Fondé: 1970 Emplois: 25

TÉL.: (819) 752-3288

RESTAURANT
LA MAISON WONG ENR.
BUFFET CHINOIS

650 BOUL. JUTRAS, LOCAL 30, VICTORIAVILLE, P.Q. G6P 6S2

Fondé: 1991 Emplois: 50



Marc Bieler
Président

Les Canneberges ATOKA Inc.

25, route 218
St-Louis de Blandford,
Québec, Canada,
G0Z 1B0

Tél.: Bureau (819) 364-7094
Fax: (819) 364-7088

Fondé: 1984 Emplois: 5 à 20

restaurant
VILLAGE
MYKONOS

6, TOURIGNY - VICTORIAVILLE
TÉL.: 752-5863



Fondé: 1985

Emplois: 6

Victoria
restaurant

157, Notre-Dame Ouest
VICTORIAVILLE

Tél.: 752-5550

Fondé: 1967

Emplois: 22

RESTAURANT



L'ORIENT

136 Notre-Dame Est, Victoriaville
(819) 758-8289 - (819) 758-8280

Fondé: 1976

Emplois: 16

Camping
St-Valère

170, CHEMIN LUNEAU
ST-VALÈRE, P.Q. — G0P 1M0

TÉL.: (819) 353-1216

FASQUELLE, Michel

Tél.: (819) 353-1216
Répondeur

DE LA MERE PATRIE

Le Québec, par ses liens de sang avec la "douce France", la mère patrie, a été depuis les premiers temps de la colonie une terre de prédilection pour les français. Depuis les premiers établissements terreneuviens par des pêcheurs basques et bretons au XVIIe siècle jusqu'à la conquête par les anglais en 1760, le Canada a continuellement reçu des colons français. Après la conquête, le gouvernement anglais a rendu plus difficile l'immigration de ce pays mais, après quelques décennies, tout est rentré dans l'ordre et le flot a repris.

Dans notre coin de pays, ce sont les descendants des premiers colons français qui, en quête de terres, ont quitté leurs fermes le long du fleuve St-Laurent pour s'aventurer à l'intérieur du pays. Les Bois-Francs ont été colonisés et défrichés par ces canadiens. Au milieu du siècle dernier, ils sont venus des régions de Nicolet et Bécancour, St-Pierre-les-Becquets, Bellechasse.

Plus près de notre époque, des français sont arrivés, un à un, poussés par le goût de l'aventure, le goût du défi, de l'Amérique. Après la guerre, l'Europe a vu sa jeunesse partir vers le Nouveau Monde. Quoi de plus naturel, dira-t-on, pour un Français de jeter le regard vers l'autre terre française, le Québec, et de venir parmi les "Français du Canada", comme nous appelait de Gaulle.

LE BEARNAIS

Pourtant, le jeune Béarnais, **Jean Sarthou**, de sa belle vieille ville de Pau, dans le sud-ouest de la France, rêvait en premier lieu de la lointaine Australie. Dans les années d'après-guerre, il avait bien visité l'Italie et l'Espagne mais n'y avait pas trouvé là son Shangri-la.

Hélas, le billet pour le continent de l'autre hémisphère coûtait la somme incroyable de 300,000 francs. Le Canada étant beaucoup plus accessible à 100,000, la décision fut prise d'aller voir de ce côté-là!

C'est un 11 décembre 1951, après un interminable vol de 12 heures ponctué de nombreux atterrissages (nous sommes à l'époque des "forteresses volantes") que Jean put enfin dégourdir ses pauvres jambes à l'aéroport de Dorval.

Avec tout son avoir dans deux petites valises, il se transporta au bureau d'emploi de la rue Bleury, à Montréal. Jean était employé dans le service social dans son pays, mais il ne se faisait pas d'illusion sur sa situation dans un nouveau pays et il était prêt à accepter le premier emploi disponible.

Il se considéra donc chanceux de décrocher immédiatement un emploi sur une ferme à Ormstown, dans le sud-ouest de la province. Il y resta six mois tout en cherchant autre chose qui serait plus à son goût.

"Tu connais pas ta religion?"

En mai 1952, Sarthou, qui a toujours aimé bricoler dans le meuble, voit une demande d'emploi dans ce domaine à Victoriaville. Il s'y rend et entre chez Victoriaville Spécialités où il restera jusqu'en 1960. Il travaillera avec 90 employés au salaire de 50\$/semaine.

A l'époque, il y a très peu de Français à Victoriaville. Jean se souvient d'y avoir connu Jacques Canin et André Brière, qui y sont toujours.

Quelle est l'atmosphère dans les usines de meubles dans les années '50?

"C'était l'époque où même un chef de centrale syndicale disait publiquement: "les immigrants volent vos jobs". Cela a beaucoup changé." Monsieur Sarthou, comme tous ceux qui le connaissent comprendront, n'est pas le genre à s'apitoyer sur son sort ou même de vouloir critiquer les attitudes passées, même lorsqu'il est très évident qu'il aurait parfaitement raison de le faire.

En éternel optimiste qu'il est, il a tendance à rire de ces faiblesses humaines. Parmi les anecdotes qu'il nous a contées, en voici une qui en dit long sur les attitudes de l'époque. Un contremaître prenait plaisir à invectiver les immigrants. Un jour qu'il n'en finissait plus de descendre tous les saints du ciel, Jean lui demanda tout bonnement, *"Qu'est-ce que vous voulez dire par câl..., tab... et tout ça?"*

Le contremaître, dont nous tairons le nom, l'accrocha par la chemise et lui répondit, "Hos... d'frança d'tab..., tu connais pas ta religion?"

Un autre employé de la même usine nous a affirmé que plusieurs français n'ont pas pu supporter cette atmosphère et sont partis "Jean est le seul qui est resté", nous a-t-il raconté, visiblement impressionné. Mais, parce qu'il fut capable d'en rire, il eut la détermination de passer au travers et d'attendre la chance de trouver enfin un emploi dans son domaine, ce qui eut lieu en 1960.

Nous lui avons demandé de nous parler de la cérémonie de l'assermentation telle qu'il l'a vécue en 1956.

"La demande de citoyenneté était affichée au Palais de Justice pendant trois mois. Au jour convenu, la personne se rendait devant le protonotaire où il lisait une longue formule qui disait entre autres qu'il renonçait à son pays et était prêt à le combattre s'il le fallait. C'était une formule violente."

Aujourd'hui, les Sarthou se la coulent douce à la retraite. Gilberte a consacré sa vie à l'enseignement. Son appui inconditionnel à "son français" provient de l'amour et de la loyauté envers un être cher, bien sûr, mais aussi d'une compréhension réelle de ce que l'immigrant peut ressentir.

Comment, direz-vous, une québécoise de si vieille souche, une Tremblay(!) peut-elle vraiment comprendre ce phénomène? Eh bien, qu'on ne se le cache pas, au début des années '50, la mentalité de clocher était, malheureusement, plus souvent la norme que l'exception, à peu près partout au Québec. Il n'est donc pas surprenant qu'une petite Tremblay du Saguenay fut considérée comme "immigrante" par une partie de la population locale, à son arrivée ici. Certaines personnes ne se gênaient pas pour lui reprocher de ne pas être "de la place". Elle dérangeait. Comme une immigrante.

Mais tout cela est du passé, heureusement. Les communications ont révolutionné les mentalités. Les Sarthou sont plus actifs que jamais et la retraite n'est, hélas, pas encore cette période de repos qu'ils envisageaient. Pas qu'ils s'en plaignent, puisqu'ils sont actifs par choix. Gilberte se dévoue dans l'AQAA, un organisme ayant pour but la préservation et la conservation de bâtiments historiques et à l'Institut du 3e Age où elle donne des cours d'histoire et de français. Jean est depuis toujours un passionné du jardinage. Son grand jardin est sûrement un des plus beaux du coin. En tous cas, les oiseaux semblent le croire. La gent ailée adore ses groseilles et ses pommes!

L'ASSERMENTATION

Dans une petite salle du Palais de Justice d'Arthabaska, un homme et son épouse sont debout devant un juge habillé comme eux, en civil. Autour d'eux, il y a un va-et-vient incroyable, des secrétaires entrent, fouillent dans les classeurs, ouvrent des tiroirs, les ferment, en ouvrent d'autres, partent et reviennent; on entre dans la salle comme on entre dans un moulin.

C'est dans ce capharnaüm qu'ils tentent péniblement de lire un texte interminable dans une langue qu'ils connaissent mal. La formule pousse l'indiscrétion jusqu'à s'enquérir des bonnes moeurs des immigrants. Aux mots "**je renonce à mon pays**", c'en est trop. La dame craque, s'effondre en larmes. "Est-ce vraiment nécessaire, monsieur le juge?", plaide-t-elle dans une langue que seul son mari comprend, "n'ai-je pas déjà juré fidélité à la reine?"

Denise Côté et Lise Rousseau ont été invitées à assister avec Jim Aubut à une assermentation au Palais de Justice d'Arthabaska il y a 20 ans. Ils en sont revenus bouleversés. Ce document, qui était l'aboutissement d'une décision pénible et longuement réfléchie et qui faisait que des êtres humains devaient renier leur pays d'origine pour devenir des citoyens canadiens, était signé dans une atmosphère totalement démunie de décorum. Comme le décrit madame Côté, "c'était comme si ce papier à signer n'avait pas plus d'importance qu'une licence d'automobile!"

Il fallait que cela change et le Comité d'Accueil s'en chargerait. On se penche alors sur les correctifs que l'on désire apporter, on rencontre le juge Claude Pinard (qui fait les assermentations à l'époque et qui, d'ailleurs, les fait toujours) et on lui fait part d'observations sur la formule existante: les lacunes, le décorum et tout. Il est pleinement d'accord et il encourage le Comité à poursuivre la lutte jusqu'au bout. Par contre, si l'on veut vraiment faire changer le processus d'assermentation, suggère-t-il, vaut mieux écrire directement à son Honneur la Juge Françoise Laporte, de la Cour de Citoyenneté canadienne.

Au grand bonheur du jeune groupe d'accueil, madame Laporte répond non seulement favorablement mais d'une façon très enthousiaste à leurs propositions. Cependant, pour démontrer une volonté générale et populaire, elle propose que le Comité demande l'appui du plus grand nombre possible de groupements semblables. Aussitôt dit, aussitôt fait: le 16 février 1973, le comité des Bois-Francs envoie son mémoire aux comités de Trois-Rivières, de Sherbrooke et d'autres groupements en leur faisant le message de la juge Laporte.

Ce simple et sincère petit mémoire parti de Victoriaville sera à l'origine de changements importants dans la formule d'assermentation. Ses onze points humaniseront désormais le rituel de l'assermentation. Madame la juge Laporte avait été à ce point touchée par le mémoire qu'elle en avait fait publier les points saillants dans *La Presse*.

En résumé:

- les gens seront maintenant regroupés pour prononcer le serment;
- ils ne seront plus seuls comme des accusés devant le juge...et ce juge portera la toge, question de décorum;
- ils pourront inviter des parents et amis à la cérémonie;
- ils seront présentés au juge par un membre du Comité (ils seront des individus et non pas que des noms sur une feuille);
- ils recevront une copie du texte du serment avant la cérémonie.

Enfin, tout le monde sera invité à une petite réception avec parents et ami(e)s ainsi que le juge.

Ici, à l'initiative du Comité et grâce à la générosité de la Société canadienne de la bible, on a pris l'habitude de donner en cadeau la bible sur laquelle on a prêté serment. Le juge se fait un plaisir de dédicacer ce souvenir de l'événement.

Le rôle du Comité d'Accueil a été si important dans tout cela qu'il n'était pas rare de voir de ses membres agir comme parrain ou marraine pour présenter les candidats au juge. Dans certains cas, ces mêmes gens du Comité étaient les premières personnes à s'intéresser au sort de ces immigrants. "Les visites à domicile ont été une expérience agréable qui nous a donné le goût d'avoir des contacts. Ils n'étaient plus des étrangers, ils sont devenus nos amis", résume Lise Rousseau.

Il n'y a pas d'étrangers, seulement des ami(e)s que nous ne connaissons pas encore. - proverbe irlandais.

Evolution du serment

Ici comme ailleurs, la croyance populaire veut qu'il soit plus facile de tasser un éléphant que de faire bouger le gouvernement. Or, heureusement, il y a des exceptions. La preuve, cette simple requête, partie des Bois-Francs en février et visant à faire changer la formule d'assermentation, a fait son chemin rapidement.

La Nouvelle du 12 juin 1973 rapporte que les changements suggérés sont intégrés au processus. L'article décrit le parrainage de M. et Mme Antoine Morcos, la présentation au juge et l'explication des formalités. Le journaliste écrit que "par ailleurs, nous avons remarqué avec plaisir que dans le texte du serment - texte qui a été et est toujours l'objet de contestations - le paragraphe relatif à la renonciation au pays d'origine a été supprimé."

Abolie officiellement le 8 janvier 1974, cette déclaration de renonciation se lisait comme suit: "*Je, X, renonce par les présentes à toute allégeance et civilité à quelque souverain ou état étranger dont je puisse être actuellement sujet ou citoyen.*"

La formule avait jadis été encore plus agressive, semble-t-il, exigeant un serment engageant le nouvel immigrant à combattre, au besoin, son propre pays - ce qui fit dire à Jean Sarthou, notre concitoyen d'origine française, à sa femme - "*Il fallait que je t'aime beaucoup pour dire ce qu'ils m'ont fait dire aujourd' hui.*"

Par ailleurs, les autorités du Secrétariat d'Etat, en consultation avec un grand nombre de groupes ethno-culturels, devaient "pondre" une nouvelle Loi sur la citoyenneté canadienne (C-20) qui entrerait en vigueur en 1977. La nouvelle Loi éliminait bon nombre des injustices et obstacles de la loi antérieure.

Selon un communiqué du Secrétariat d'Etat du 27 juillet 1976, les buts de cette nouvelle Loi étaient de rendre les formalités d'acquisition de la citoyenneté plus logiques, plus justes et plus uniformes et devaient ainsi encourager l'immigration. La Loi devait assurer un même traitement à tous les candidats à la naturalisation, quel que fut leur sexe ou leur pays d'origine.

C'est cette loi qui réduisait la période de résidence réglementaire de cinq à trois ans et qui enlevait les clauses sexistes, donnant dorénavant les mêmes droits aux mères qu'aux pères.



LE CAI EN PHOTOS.



LE MÔDELEUR DE PLESSISVILLE

"Mon père avait une petite entreprise de modelage à Rouen. Nous faisons des modèles de bois pour des articles en fonte. Après mon régiment, en 1952, mon père m'a dit, "Va voir aux Etats-Unis ce qu'ils font dans ce domaine, afin de connaître le marché."

Je n'ai pas pu avoir de visa pour les Etats alors je suis venu au Canada. J'y ai travaillé un an comme modeleur à Toronto et Montréal et puis, j'ai décidé de rester. Un ami à Québec m'a trouvé du travail ici, à Plessisville, à la Forano.

Après un an, je souhaitais partir quelque chose, être à mon compte. Dans le temps, il n'y avait pas d'ébénistes. Il y avait plusieurs grosses manufactures de meubles dans la région où on faisait du travail à la chaîne, mais des ébénistes qui faisaient tout le travail, je crois qu'il n'y en avait pas.

Il y avait un petit atelier avec 2-3 machines à vendre. C'est ça que j'ai acheté et que j'ai agrandi petit à petit depuis ce temps-là. J'ai construit des p'tits bouts, selon mes moyens!

J'avais une publicité dans La Feuille d'Erable et les contrats sont arrivés. Au début, c'était pas riche - je faisais surtout de la réparation de meubles et des trucs comme ça mais par après j'ai eu de bons contrats de restaurants, par exemple. Une décoratrice de Québec nous a aussi refilé plusieurs demandes pendant les premières années. Dans ce temps-là, j'avais 8 employés.

J'aime la petite entreprise. Je n'aime pas la pression, alors je ne voudrais pas avoir 50 personnes. J'aime tout voir, toutes les opérations. Aujourd'hui, c'est plutôt mon fils qui doit s'occuper des contrats et de la plupart des opérations. Moi, je fais encore un peu d'administration mais je lui ai vendu la compagnie et je passe de moins en moins de temps aux affaires."

Claude Véraquin a beaucoup travaillé. Il n'a jamais compté ses heures à l'usine. Il vante sa compagne de vie extraordinaire qui a été un soutien indéfectible, tant durant les années de vaches maigres que durant celles des vaches grasses.

Les banques n'ont pas été d'un tel soutien, malheureusement, et ceci lui a fait perdre inutilement des contrats intéressants, surtout avant les années '70. Il voit un lien direct entre cette attitude des banques, ce manque d'appui à la petite industrie et le retard du Québec dans ce domaine.

Vers la retraite

Les Véraquin ont trois fils. L'ainé est prêtre en Italie; le second aime le bois autant que son père et est celui qui prend sa relève à l'usine. Le troisième est musicien et réparateur d'instruments de musique à Montréal.

Ont-ils des petits-enfants? Hélas, pas encore. Claude est un peu désolé de voir le manque d'empressement de ses deux fils éligibles à lui procurer cette joie d'être grand-père, mais il est confiant qu'ils se décideront bien un jour.

Claude tente de garder une bonne habitude - celle de se réserver le samedi pour lui-même. S'il entre à l'usine, ce n'est pas pour travailler sur un contrat. C'est pour se fabriquer des choses pour lui ou pour la famille. Il a toujours autant de plaisir à corroyer aujourd'hui qu'il y a 40 ans!

En plus, il a repris un autre passe-temps auquel il avait déjà tâté il y a longtemps: la peinture. Et tout cela entre deux voyages de pêche par année aux Escoumins.

"C'est tellement beau", s'exclame-t-il, visiblement impressionné par "l'immensité du paysage".

A ce propos, nous l'avons questionné sur les différences qui l'avaient frappé entre la France et le Québec.

"J'ai adoré ça. Les gens étaient très honnêtes et sans complications. Si c'est blanc, c'est blanc et si c'est noir, c'est noir. La parole ici était importante. Les gens venaient, commandaient et on s'entendait sur le prix. On pouvait se fier. Et tout ça sans papiers, dans ce temps-là. La parole était suffisante. Ils venaient chercher la commande comme prévue."

Venir de la vieille Europe à la nouvelle Amérique entraîne un réajustement dans ses cadres de références.

"J'ai trouvé difficile de ne pas pouvoir faire référence à la civilisation. En Europe, on regarde à droite, il y a une vieille église, à gauche un vieux château, des ruines qui datent de plusieurs siècles. Parfois, les européens ont l'air instruits parce qu'ils connaissent l'histoire mais ils ne le sont pas plus dans le fond, c'est qu'ils grandissent parmi ces vieux monuments. Ils en apprennent l'histoire, forcément."

Et la mentalité du Québec des années '50?

"Ce qui m'avait surpris, c'était l'autorité de l'Eglise à l'époque. Elle était partout. Aussi, il existait une certaine naïveté, et je ne dis pas cela dans un sens péjoratif. Les gens ici avaient, et ont toujours, cette joie de vivre, cette spontanéité. Je n'ai jamais eu l'impression d'être à l'étranger...j'avais plutôt l'impression d'être chez moi, quelque part en province." Les réactions de la famille à son idée d'émigrer...

"Si ma famille était déçue? Ma soeur, oui, je crois. Mon frère a pris en charge l'entreprise familiale et qui aurait été trop petite pour nous deux. Mes parents ont cru que je faisais pour le mieux."

Sur l'importance de la belle-famille...

"Ma femme est d'ici, cela a aidé beaucoup. J'avais tout de suite une vie sociale, une vie de famille. Un émigrant, ça laisse tout ce qu'il a. Parfois, il faut avoir quelqu'un sur qui se décharger le coeur. Si la banque vous refuse un emprunt ou que tout va mal à l'usine, vous ne pouvez pas toujours arriver à la maison et jeter tout ça sur votre femme. Elle aussi, elle a eu sa journée et les enfants et tout. Alors là, c'est important d'avoir un beau-frère ou quelqu'un à qui on peut parler. Ça ouvre la soupape!"

Un dernier mot sur les liens avec la mère-patrie...

"Bien sûr que j'aime toujours retourner en France. On retrouve les choses de l'enfance, ses racines. Et puis, on mange bien! J'ai envoyé les enfants chacun à leur tour, tout seul, quand ils étaient jeunes. Je voulais qu'ils connaissent mes racines à moi. Heureusement, ils ont tous aimé leur séjour et ont développé un attachement à la famille et à la France."

Après 40 ans, veut-il toujours rester avec nous?

"Bien sûr, je serai ici pour l'éternité! Avec les hivers qu'on a, on se "conserve" bien ici, même quand tout est fini!"

LE MONSIEUR AUX GROSSES MALLES

Le 13 septembre 1966. Avant cette date, ils étaient à Moulins-sur-Allier; après, à Victoriaville. Ils y sont toujours, un quart de siècle après. Et nous en sommes fort reconnaissants! Colette est auvergnate et Jacques est berrichon mais dans l'annuaire du Bell, ils se confondent aux Gagnon et Tremblay avec leur nom québécois de Thibault.

Il était menuisier-ébéniste et elle, sténo-dactylo. Ils avaient deux jeunes enfants (deux autres allaient compléter la famille ici). Jacques avait de l'ambition; il voulait avoir son usine à lui et lorsque celle qu'il avait à l'oeil est devenue inaccessible, la décision s'est prise de partir au loin et de venir voir si le Canada était assez grand pour ses ambitions!

"Dans les années '60, il y avait beaucoup de publicité pour attirer les immigrants au Canada. On avait besoin d'ouvriers spécialisés. On s'est présenté au consulat et là, le gars a tout fait pour nous décourager - le Canada, c'est froid, c'est loin, c'est ci, c'est ça. Mais comme nous étions déterminés et que j'avais réponse à tout, il a fini par nous dire, «Allez-y, dans trois ans vous aurez votre chalet sur le bord du lac!» Ce n'est pas cela que nous voulions, mais enfin...

"Nous avons pris le bateau pour un trajet de six jours. C'était une compagnie anglaise mais au petit déjeuner, nous avions un garçon italien qui ne comprenait pas un mot de français. Je demandais, en pointant du doigt des choses sur le menu - «Qu'est-ce que c'est qu'ça? Qu'est-ce que c'est qu'ça?» T'aurais dû voir ça arriver! Il avait apporté tout ce que j'avais pointé! Et le pire, c'est qu'on a tout mangé!

"A Québec, la dame d'Immigration-Québec - une dame Castonguay, je me souviendrai toujours - a été vraiment extraordinaire. Elle a fait des téléphones pour nous trouver de l'emploi, une place pour rester et tout. Finalement, on nous a envoyé à Victoriaville où je trouvais du travail et un logement la même journée!"

Ce jour-là, Jacques est entré chez Vic Mobilier de Magasin et il y est toujours en 1992. Il vaut la peine de s'arrêter ici pour dire un mot sur cette entreprise puisqu'elle a été fondée en 1959 par un compatriote des Thibault, monsieur Jacques Canin, arrivé au pays en 1951. Comme nous savons, la décennie d'après-guerre a connu une vague d'immigration européenne. Les Canin faisaient parti de ces gens de caractère et d'ambition prêts à tenter leur chance en Amérique. Ils s'en estiment comblés.

La compagnie fabriquait, à ses débuts, du mobilier de restaurant. En 1966, elle a pris un tournant important dans son développement en se spécialisant dans le mobilier commercial pour magasins. Son défi des années '90 est de développer le marché américain. La firme compte 90 employés(es).

Nous avons demandé à Colette et Jacques s'ils avaient regretté leur décision d'immigrer.

"Jamais!", répond aussitôt le mari. Mais, son épouse a connu des débuts difficiles. "Moi, si. Je m'suis bien ennuyée, les premiers temps. En France, je travaillais alors que rendu ici, j'étais à la maison, alors que Jacques, lui, il était avec des gens toute la journée mais moi, je me sentais bien seule. Et je ne comprenais rien quand les gens parlaient. Je ne voulais pas toujours les faire répéter et passer pour une «maudite française!»

Ploc! Une autre grosse!

"Colette, Jacques, je sais que vous avez de délicieuses anecdotes de cette époque. Vous voulez en partager quelques-unes?"

Jacques: "Un samedi, je regarde dehors et je vois mon voisin, monsieur L. en train de laver sa voiture. J'étais nouvellement arrivé alors je ne connaissais pas grand monde. J'm'en vais le voir et on jase pendant qu'il achève son boulot et là, qu'il me dit, «Bon, embarque, on va aller la faire sécher.» Moi, je pensais qu'il allait faire un tour sur la route, je m'suis dit, parfait, on va voir la campagne.

"Mais non, il se dirige vers le centre-ville et s'arrête au Grand Union! Là, il dit pas un mot mais il fait quelques signes des doigts. Quelques minutes après, ploc! - j'ai deux grosses bouteilles de bière devant moi et il en a deux devant lui.

"Moi, je bois très peu de bière, un verre de temps à autre, et voilà que j'ai ces deux grosses bouteilles à boire. Enfin, on jase et sans que je m'en aperçoive, lui, il boit les siennes assez vite et le v'là encore qui fait des signes en l'air et ploc! - j'ai deux autres grosses bouteilles devant moi! J'avais beau protester, rien à faire, hein?"

"Un moment donné il entre deux gars qu'il connaissait. Ils viennent s'asseoir à notre table. Encore les signes dans les airs et ploc! - deux autres grosses devant tout le monde! Ah là, je dis, j'en veux plus, j'en ai assez. La table était pleine, j'te dis, on n'aurait pas pu en ajouter une autre. Là, je l'ai surveillé, L., et quand il s'est encore mis à faire des signes, j'ai dit, là, c'est moi qui paie, mais je n'en prend plus!"

"Ce jour-là, j'étais vraiment inquiet. Il fallait bien que je retourne chez moi avec lui. J'me d'mandais bien comment il allait faire pour conduire après toute cette bière mais, il était habitué et on s'est bien rendu. Pas besoin d'te dire que je n'suis jamais retourné avec lui pour faire sécher la voiture!"

Les français et le joul

Tous les deux, vous aviez de la difficulté avec le joul?

"Jacques l'a saisi plus vite que moi", dit Colette, "c'est peut-être parce qu'il était entouré de gens toute la journée. Moi, ça m'a pris du temps. Aujourd'hui, c'est drôle quand je vais quelque part avec Annick (Rondeau, arrivée ici l'automne dernier). Parfois, elle écoute les gens qui nous parlent et elle me regarde. Je sais qu'elle veut que je lui traduise un mot qu'elle n'a pas saisi et je me revois lorsque je suis arrivée ici.

"Vous voulez une anecdote. Un jour, je devais aller chercher la voiture au garage. Cela ne faisait pas longtemps que nous étions ici. Le garagiste me donne les clés et me dit, «Vous direz à votre mari que j'l'ai fait ronner pis tout est correct!» Je n'avais aucune idée de ce qu'il disait mais je me répétais cette phrase pour la dire à Jacques exactement comme il m'avait dit, en espérant que lui la comprendrait! Heureusement, il l'a comprise."

Jacques Thibault dans "Les aventures du siffleux"

Dans ses premières années à Vic Mobilier, Jacques devait souvent aller installer des comptoirs et autres meubles un peu partout dans la province et en Ontario. Ces voyages ont été pour lui une source intarissable d'anecdotes savoureuses dont voici deux exemples pour votre plaisir.

"Un jour, je me suis rendu à St-Romuald installer des comptoirs de pharmacie. Je suis descendu avec "le siffleux" - les gars l'appelaient ainsi parce qu'il sifflait tout le temps - et nous avions dû prendre la vieille camionnette qu'on appelait la minoune. Elle aurait dû entrer au garage mais nous n'avions pas le temps de le faire.

"Il était déjà tard en partant et, en plus, on pouvait pas aller très vite avec la minoune, alors on est arrivés à une heure du matin. Je descends de la camionnette et je dis au siffleux de reculer le plus près possible pour descendre le matériel. Je me dirige vers la porte et j'entends un bruit de vitre qui casse et j'me retourne. Il avait reculé dans la vitrine!

"Bon, nous ne connaissons personne à St-Romuald. Il fallait bien trouver des panneaux pour boucher la vitrine. On n'avait pas le choix; il fallait réveiller le pharmacien. Il se lève et vient nous rejoindre, contacte quelqu'un qui peut nous apporter des panneaux et enfin, nous avons pu terminer notre boulot et partir.

"Là, nous sommes en pleine nuit. Il fait un brouillard à couper au couteau et la minoune n'a pas la moitié de ses lumières! On fait un bout de route et puis, dans le rétroviseur, on aperçoit une voiture de police. Par chance, il y a un garage sur le bord de la route, alors je dis au siffleux d'entrer là. Nous descendons de la voiture et, avec le garagiste, nous faisons le tour en regardant les lumières. Du coin de l'oeil, nous voyons la police ralentir, regarder vers nous et repartir lentement.

"Je dis au garagiste, «ça va aller, il faut partir!» Nous prenons des petites routes pour éviter la police et rendus à Lyster, en arrivant à une fin de route, je m'aperçois qu'on n'a plus de freins! Rien à faire, il faut poursuivre notre route, tout en faisant bien attention et en roulant vraiment lentement.

"Après une éternité, nous rentrons à Victo et là, comble de malheur, un policier nous arrête. Les lumières! Par chance, je le connaissais un peu, alors je lui explique notre nuit incroyable, le voyage à St-Romuald, la vitrine cassée et tout et lui promet que le matin même, la minoune va entrer au garage pour les lumières. Il

me répond, «C'est bien parce que c'est toi, je vais te laisser une chance, mais...»

"Le lendemain, je croise ce même policier. Je lui dis, «Tu sais, hier, quand tu nous a arrêtés, le siffleur et moi, parce que nous n'avions pas de lumières?» «Oui.» «Eh bien, nous n'avions pas de freins, non plus!!» «Ah ben, toi, mon...(censuré)» On a bien ri!"

Mon meuble, il fait!

"Quand ils construisaient la Place Alexis-Nihon, à Montréal, nous avions eu le contrat d'une des compagnies. Ils nous avaient fourni les plans de leur espace et nous devions faire un meuble sur mesure. Le meuble fini, je m'en vais l'installer. Rendu sur place, le meuble n'arrivait pas avec les fils déjà installés. Je regarde les plans. Pourtant, le meuble devait faire exactement à cet endroit et les fils devaient entrer dans un trou prévu.

Or, les fils étaient placés ailleurs où ils empêchaient l'installation du meuble. Je regarde les fils et je constate qu'il ne s'agit pas de fils électriques et qu'ils n'ont pas d'affaire là.

Je les coupe et j'installe mon meuble. Maintenant, il faisait comme un gant. Ça n'a pas été long que je vois arrivé des gens pour m'engueuler quand ils ont vu ce que j'avais fait. Personne ne parlait un mot de français mais j'ai senti qu'ils me menaçaient de poursuites. Je leur montre les plans et ils voient bien que mon meuble est fait exactement selon le plan. Mais eux, ils avaient changé leurs plans sans nous le dire. Et qu'est-ce que j'avais fait de si terrible? Plus un téléphone ne fonctionnait dans la bâtisse!

Jacques, en France, tu voulais ta propre usine. Ce rêve ne s'est pas réalisé. Ici, tes priorités ont-elles changées?

"En '68, Bruno Boezio, avec qui je travaillais, est parti à son compte. J'ai appliqué pour le poste de contremaître et j'y tenais. J'avais passé toutes mes cartes de compétence dans la construction, alors j'étais décidé que si je n'avais pas cet emploi de contremaître, je partais. J'avais dit à monsieur Canin de m'essayer et si je ne faisais pas l'affaire, il n'aurait même pas à me congédier, je partirais de moi-même. Il m'a essayé et voilà, j'y suis toujours!"

Les maudits français!

A-t-il rencontré des gens désagréables dans son travail?

"Une fois, lorsque je suis allé installé un comptoir à Dolbeau, le gars m'a dit: «Moi, j'm'entend avec les Italiens, les Grecs, les Juifs, etc. - il m'a dressé une liste. Il n'y a qu'une race au monde avec qui je ne m'entends pas - les Français!» Ça commençait bien! Mais, après que tout a été fini, il m'a dit, «Toi, t'es pas comme les autres.» Heureusement pour moi!"

Colette et Jacques commencent déjà à songer à la retraite. Les enfants sont partis de la maison. Les hivers sont longs. Resteront-ils ici à la retraite? Sinon, la France? La Floride? Bien sûr que les enfants, eux, ne se posent même pas la question.

Ils n'ont pas cette même attache que leurs parents, qui ont grandi Français. Eux, ils ont grandi Québécois.

Pour les parents, c'est toujours un grand plaisir que de retourner en France. Les attaches y sont encore fortes. Mais, la France de 1992 n'est pas la France de 1966. Oh, que non! Bien de l'eau a coulé sous le pont depuis ce jour lointain de leur départ.

La plus triste constatation pour les Thibault est cette violence qui a envahi jusqu'aux plus petits villages de leur pays natal. Il n'y a pas longtemps, des parents français étaient en visite ici. Il était 10 heures du soir et une des filles Thibault a annoncé tout bonnement qu'elle allait chercher du lait au dépanneur. Les visiteurs inquiets se sont tout de suite exclamés que ce n'était pas chez eux qu'une fille sortirait seule à 10 heures du soir. Et pourtant, ce couple ne demeure pas dans la grande ville. Ils ont même ajouté que d'autres connaissances ne peuvent plus laisser leur linge sur la corde la nuit et ce, dans un village de...500 personnes! Ça fait réfléchir.

Donc, la France ne serait plus un endroit rêvé pour la retraite. Pour ce qui est de la Floride, les Thibault n'y voient pas là le paradis, non plus. Cependant, Colette laisse entendre qu'elle aimerait peut-être couper l'hiver un peu en le passant dans le Midi, près de ses racines. Mais y vivre à l'année, pas nécessairement. Leur mentalité s'est modifiée avec toutes ces années passées ici et parfois, elle ne concorde pas tout à fait avec la mentalité française. Le retour à Victoriaville est toujours agréable.

L'an passé, les Thibault ont eu l'occasion de se rappeler leur arrivée à Victoriaville, une nuit, à la gare. Les très jeunes enfants étaient épuisés (mais pas autant que les parents!) et le taxi n'aurait jamais pu prendre ces énormes malles.

Le guichetier de la gare a été très compatissant et leur a offert d'appeler quelqu'un qui avait une camionnette. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un très gentil monsieur était venu les cueillir, avait chargé les malles et la famille et les avait conduit à domicile. Pour cet effort, il avait demandé un seul dollar. Ils ne l'ont jamais oublié, mais ils n'avaient jamais reconnu le monsieur en question.

Après 25 ans à Victoriaville et après avoir connu des centaines de personnes, ce n'est que l'an passé que monsieur Marcel Côté, qui est, comme les Thibault, membre du Comité d'accueil international depuis si longtemps, leur a dit tout bonnement:

"Vous vous souvenez ce que vous faisiez à cette date il y a 25 ans?"

"Mais si, nous arrivions de Québec en train, tard le soir, fatigués, les enfants qui pleuraient!"

"Jacques, c'était vous le monsieur aux grosses malles? Je suis celui qui vous a cueillis à la gare ce soir-là!"

"Et dire qu'on se connaît depuis des années et c'est là que tu le dis!"

TÉL (819) 752-4790

Confection Harson, Inc.



44 NOTRE DAME E.
VICTORIAVILLE QUÉ. G6P3Z5

MERCERIE POUR HOMME
ET JEUNE HOMME

Fondé: 1937

Emplois: 4

Pâtisserie
BOULEVARD ST MICHEL
INC.

CARREFOUR DES BOIS-FRANCS

Michel Éléonore

475, boul. JUTRAS Est, Victoriaville (Québec) G6P 7H4
Tél. (819) 751-0733 Fax (819) 751-0732

Fondé: 1991

Emplois: 6

Reflet

québec mohair

1161, RANG 9, ST-ADRIEN DE HAM
JOA 1C0



**LE GROUPE
Co-Ordinateur**

Léon De Païw
Consultant et concepteur
en automatisation

32, Place Desjardins
C.P. 247
Victoriaville (Québec)
G6P 6S9
Tél: (819) 758-3818
Fax: (819) 752-2020



**Erika
Bischof**

BAUERNMALEREI
PEINTURE PAYSANNE
EUROPEAN - FOLKLORE

8, rue Landry
Norbertville, QC G0P 1B0

Tél.: (819) 369-9511

CAPPELLA
AMÉRIQUE ENR.

THEO BUSCH

106, Chemin de la Montagne
Beauac, QC G0Y 1B0

Tél. (819) 344-5187



PRO-NATURE SPORTS ENR.

(819) 362-8383

150 A, Rte 116 ouest · Plessisville, Qué. G6L 2Y2

• Des professionnels à votre service •



JEAN-PIERRE & RUTH CONNEHLS-KASPER

Rte. 265
St-Ferdinand d'Halifax
Québec, G0N 1N0

(418) 428-9188

LA SOCIÉTÉ D'AIDE AUX NEO-CANADIENS

Le Comité d'Accueil a eu un précurseur et un modèle dans la Société d'Aide aux Néo-Canadiens. Cet organisme rattaché au diocèse de Nicolet avait pour directeur depuis 1955, l'abbé Jean-Paul Rondeau. Bien qu'il avait tout le grand diocèse à couvrir, ce bon père s'est dévoué d'une façon légendaire vers les années 1952 à 1965. Plusieurs personnes nous ont référé à lui pour cet ouvrage.

Il nous a rappelé ses activités principales au sein de la Société. Le diocèse de Nicolet couvre un immense territoire englobant plus que la région des "Bois-Francis". Si nous dépassons les cadres de notre étude, on comprendra qu'il n'est pas toujours possible de dissocier les activités de cette Société à Nicolet ou à Drummondville de ses oeuvres dans les Bois-Francis.

Dans un autre chapitre, nous expliquons les circonstances du déplacement d'immigrants des pays derrière "le rideau de fer", exode qui a eu un certain impact dans les Bois-Francis. Ces personnes, il va sans dire, sont arrivées ici sans connaître un mot de français, se sont retrouvées sur des fermes ou dans des usines et laissées à leur sort.

C'est ici que la Société d'Aide aux Néo-Canadiens a joué son rôle humanitaire, celui d'entrer en contact avec ces gens afin de voir à leurs divers besoins, qu'ils fussent d'ordre matériel ou social. Le père Rondeau les visitait, organisait des soirées qui leur permettait d'entrer en contact avec des gens, de se faire des ami(e)s, de connaître des personnes-ressources ou simplement la possibilité d'avoir des rapports sociaux normaux comme tout être humain en a besoin.

LES PORTUGAIS A NICOLET

Au début des années '50, des travailleurs portugais, venant surtout des îles Açores, ont été attirés par des offres d'emploi au Canada. Ces offres d'emploi étaient très invitantes pour ces fermiers ou artisans qui travaillaient à cette époque dans des conditions difficiles et peu rémunératrices.

"Comment se faisait le recrutement", avons-nous demandé au père Rondeau, "et dans quelles conditions venaient-ils ici?"

"Le gouvernement canadien avançait le prix du billet pour les hommes et ils devaient remettre ce montant en travaillant. Mais le gouvernement payait seulement pour l'engagé lui-même et pas pour sa famille, ce qui avait pour effet que l'immigrant, n'ayant pas les moyens de faire venir sa famille, était obligé de venir seul. Evidemment qu'il s'ennuyait à mourir sans sa femme et ses enfants et c'est ainsi que nous avons pris sur nous la responsabilité de faire venir les familles de ces gens. Dans certains cas, la Société d'Etablissement Rurale a consenti à des emprunts. Une dizaine de familles ont pu être réunies dans la région de Nicolet grâce aux démarches de la Société."

Si une photo vaut mille mots, il suffit de regarder celle de la famille Jean Farias, de Nicolet, dans ce livre. Les mines réjouies lors de la réunion tant attendue nous permettent d'apprécier pleinement tous les efforts du père Rondeau et de la Société.

"En est-il venu plusieurs portugais dans la région?"

"Je dirais qu'environ 350 à 400 personnes sont venues. Nous avons pu en placer un bon nombre à Nicolet, chez Vallière et Veilleux et chez H.N. Biron, d'autres à Drummondville. Malheureusement, la plupart partaient pour l'Ontario ou Montréal après un an."

"Pourquoi partaient-ils?"

"Ils étaient fortement attirés par des parents ou des connaissances déjà installés là-bas depuis un certain temps, qui venaient les voir ici et qui leur disaient comment eux étaient biens là-bas. Il poussait des vignes comme chez eux et l'hiver était plus doux, etc., et les possibilités d'emploi étant aussi bonnes qu'ici, alors ils succombaient à la tentation de se regrouper ensemble."

"Et comment étaient perçus ces travailleurs portugais ici?"

"Les patrons aimaient ces gens. Ils étaient travailleurs, respectaient les patrons, ne refusaient jamais de travailler le soir." L'immigrant a besoin d'argent. Il n'a rien et doit tout acheter: maison, voiture, meubles, etc. Ses besoins sont donc beaucoup plus grands que ceux des travailleurs en place qui peuvent, eux, se contenter d'une paie de subsistance. C'est ici que nous rencontrons des conflits d'idéologie entre travailleurs.

LES HONGROIS

Avant la venue des réfugiés de 1956, il y a eu très peu de Hongrois dans la région. Une famille Lovasz vivait à Victoriaville dans les années '30 avec leurs filles, Claire et Elisabeth. Après quelques années, ils sont déménagés à Montréal.

La famille Komlosy est arrivée à Plessisville après un séjour en France au début des années '50.

Lors de la venue des hongrois après la révolte de '56, un bon nombre d'entre eux a été envoyé à Victoriaville, Plessisville, Pierreville et Drummondville. La raison de ce choix était basé sur les métiers en demande dans les industries de ces villes. En effet, il se trouvait des charpentiers, des tourneurs, etc., qui avaient travaillé dans le meuble ou dans la fabrication de locomotives - une main d'oeuvre en demande ici chez la Forano à Plessisville, Thibault à Pierreville (camions d'incendie) et dans les nombreuses usines de meubles des Bois-Francs.

Ici encore, la Société les a pris sous son aile. Même 35 ans après leur arrivée, ces gens n'ont pas oublié les visites et les encouragements du père Rondeau ou de Dolorès Bergeron durant ces débuts difficiles. Ils s'ajoutent à la longue liste de gens reconnaissants parmi lesquels nous avons trouvé Polonais, Roumains, Russes, Portugais, Hollandais et même un Yougoslave!

Ailleurs dans ce livre, on voit une photo du groupe de Hongrois arrivé à Victoriaville en janvier 1957. Bien que nous comptons 22 personnes sur cette photo, seule une poignée de ce groupe, malheureusement, s'est installée en permanence chez nous.

LA REVOLUTION HONGROISE ET L'EMIGRATION

Le 20 octobre 1956, après dix ans d'esclavage et d'humiliation, une étincelle de liberté éclaire la nuit de Budapest... leur d'espoir vite étouffée avec l'intervention brutale de l'armée soviétique - intervention qui sera reconnue comme injustifiable, 35 ans plus tard, à l'effondrement du système communiste en URSS.

Pourtant, à l'époque, pour la presse soviétique, ils ne sont que des "bandits fascistes", ceux qui ont versé leur sang dans la bataille pour la liberté, en Hongrie et ailleurs. En Hongrie, neuf millions de ces "contre-révolutionnaires fascistes" sont cachés dans le pays! Heureusement, il reste encore de vrais hongrois qui, pour sauver le pays, ont constitué le gouvernement.

Suite à la révolte de Budapest, le gouvernement canadien a accepté 35,000 ressortissants hongrois. Nous raconterons l'histoire d'un couple représentatif de ce groupe qui, à notre grand bonheur, a choisi en 1958 de se faire une nouvelle vie parmi nous malgré tous les sacrifices que cette adaptation leur demandait.

Nous croyons que leur histoire, avec ses misères et ses joies, est celle non seulement de réfugiés politiques reliés à la révolte de Budapest mais qu'elle illustre aussi celle de tant d'autres qui ont tout sacrifié pour offrir un avenir à leurs enfants. Nous

croions que bien d'autres réfugiés se retrouveront dans cette histoire simplement en changeant les noms et les dates.

"La révolte est commencée!"

Ce soir fatidique, quelqu'un frappe nerveusement à la porte de Lajos (Louis) Takacs qui s'empresse de répondre. "Viens-t-en, la révolte est commencée, on a besoin de toi!", dit-il en lui lançant un fusil, sachant que Louis avait fait quatre ans dans l'armée et savait s'en servir. La révolte était enfin une réalité et on aurait besoin de tous les patriotes disponibles.

Mais l'effort héroïque pour se débarrasser du joug moscovite est insuffisant. Les fusils ne sont pas de taille contre les chars d'assaut aussitôt lancés dans les rues de Budapest. Les jours de terreur qui suivent font 65,000 morts. On se rend vite compte qu'il ne reste qu'une chose à faire - sauver sa peau, ou faire face au peloton d'exécution.

Ce qui est pour l'un un acte ultime de courage n'est pour l'autre qu'un acte de haute trahison et la raison du plus fort est toujours la meilleure. Un nombre incalculable de gens, souvent dans la fleur de l'âge, seront déportés en Sibérie et en Asie centrale et quelque 200,000 autres se réfugieront en Amérique.

Louis et Elisabeth Takacs ont deux jeunes enfants. Il faut les mettre en sûreté et fuir. Plus tard, ils pourront les faire suivre. Les enfants sont placés chez les grand-parents et on file vers l'Autriche - une longue marche, souvent de nuit, parfois à travers des champs de mines, et enfin c'est la liberté dans un village autrichien. Les autorités du village prêtent une école aux réfugiés où ils pourront passer la nuit.

Le lendemain, le trajet se poursuit jusqu'à Eisenstadt où la Croix-Rouge vient leur donner des provisions, du savon, etc. Après un repos, le groupe est placé sur un train et dirigé vers la France. A ce stade, un très grand nombre de réfugiés ont atteint l'Autriche et le groupe que la France accueillera se chiffrera à quelque 500 personnes.

Lorsque le train traverse l'Allemagne, les réfugiés reçoivent de la nourriture à travers les vitres du train - ils ne pourront pas descendre. Enfin, la France, où ils pourront se reposer comme il faut et choisir leur destination finale. Les hongrois reçoivent ici un accueil inattendu. Une foule les attend et au stade où on leur offre le gîte temporaire, on leur donne à manger et pas n'importe quoi - du steak! Des Français viennent chercher les gens pour les accueillir chez eux, à la maison, le temps qu'il faudra. Les Takacs n'ont jamais oublié cet accueil et c'est avec beaucoup d'émotion qu'ils en parlent aujourd'hui, même tant d'années après.

Les bons samaritains qui les ont pris en pension ont été pour eux une seconde famille - ils voulaient qu'ils restent en France - et c'est avec eux qu'ils ont appris leurs premiers mots de français. De plus, le couple avait une fille qui était couturière. Elle a fait quatre ou cinq robes pour Elisabeth, dont une qu'elle garde encore précieusement.

Mais, il fallait poursuivre la route. Dans le groupe se trouvaient deux filles seules et, pour faciliter le départ de celles-ci, les Takacs les ont adoptées. Ainsi, elles ont pu suivre le groupe partant pour le Canada. La prochaine étape était maintenant de faire le choix d'un pays. Les Hongrois ont bénéficié de la Convention de Genève de 1951 en tant que réfugiés politiques et, en conséquence, plusieurs pays leur ont offert l'asile. Les Takacs ont choisi le Canada. Pourquoi?

Ils avaient acheté un livre sur le Canada qui parlait d'or et de manteaux de fourrures, d'Indiens; tout cela leur semblait bien exotique et attirant. En plus, Louis était dessinateur de meubles; alors, dans ce pays de bois, il y aurait sûrement de l'emploi. Dans ce livre, on disait aussi qu'au Canada on parlait l'anglais. Le couple achète donc un livre pour apprendre cette langue. Quelle surprise ils auront en débarquant au Québec!

Le jour vient où les 480 qui ont choisi le Canada montent à bord du "Columbia", un vieux bateau grec de 30 ans qui a sûrement connu des jours meilleurs. Durant neuf jours et dix nuits, le vieux rafioteur, sur lequel il n'y a même pas de chaises pour s'asseoir, fend les vagues et arrive malgré tout à bon port à Halifax.

Ici, la Croix-Rouge donne à chacun 5\$, un pain, un chapelet et...un Coke! Là, les Takacs savent qu'ils sont en Amérique! Le port de Québec étant gelé en janvier, il fallait alors prendre le train pour arriver à leur destination finale à, tenez-vous bien, St-Paul l'Ermite!

Pourquoi St-Paul? Parce que l'Armée canadienne a ici des bâtiments où l'on peut coucher la moitié des réfugiés; les autres iront...à la prison! A leur grande surprise, ils découvrent que les prisons canadiennes sont des hôtels de luxe comparés à ce qu'ils savent des prisons hongroises. Ils y trouvent un endroit propre où il y a des matelas, de beaux draps blancs, des douches.

Seule ombre au tableau: avant d'entrer à St-Paul, le train subit un accident et le wagon des Takacs se fend en deux. Elisabeth est projetée violemment à travers le wagon contre le mur à l'autre bout. Elle a la peau éraflée de la tête au pied, elle saigne de partout. On trouve un médecin d'origine hongroise qui est au pays depuis quelques années. Il lui prodigue les premiers soins et lui fait des pansements; mais là se limite son aide.

Lorsqu'on lui demande conseil sur leur installation au pays, où aller? qui voir? quoi faire? "Va à l'Immigration", répond-il. "Mais on ne parle pas français". "C'est pas mon problème", répond le bon docteur! Est-il nécessaire de dire que les nouveaux arrivants ont trouvé ce compatriote plutôt insignifiant, pour ne pas dire ici des mots qui ne passeraient pas la censure.

En relatant cet événement, Louis s'est rappelé l'examen médical que ces réfugiés ont dû subir en arrivant ici - "Le docteur nous regardait devant lui, faisait ouvrir la bouche, il examinait les patients comme des chevaux!"

Après les rencontres avec l'Immigration, un groupe est parti pour Victoriaville où Louis et son compatriote, Jules Orosz, trouvèrent rapidement un emploi chez Victoriaville Spécialités.

Dès le 23 janvier, ils travaillaient. Ils y sont restés jusqu'à la fermeture de cette usine, plus de trente ans plus tard.

On les logea dans le chalet de monsieur Rosaire Laliberté, près d'où sont aujourd'hui les Serres Cantin, à Arthabaska. En 1958, cet endroit était très boisé et plein de pommiers. Il n'était pas rare de voir des loups rôder autour du chalet. Elisabeth en tremble encore en y pensant! Elle n'avait jamais vu de ces bêtes avant ce jour.

Elle se rappelle aussi la visite importune, un soir, d'un gars avec une caisse de bière. Il était clair, à sa façon de parler, qu'il avait déjà entamé la caisse! Il frappait à la porte et parlait de plus en plus fort. Louis était au travail. Que faire? Elle ne parle pas français, comment avoir de l'aide? Elle prend son courage à deux mains et téléphone à la police. Tout ce dont elle se souvient comme mots pour une telle circonstance sont quand même les bons - "au secours", qu'elle a entendus en France. Elle se terre ensuite et attend la police. Heureusement, elle n'a pas à attendre longtemps. Un policier arrive et amène le trouble-fête.

Mais comment la police savait-elle où aller et de qui il s'agissait? Aujourd'hui, ce serait plus compliqué mais à l'époque, il y a si peu d'immigrants, que tout le monde sait où demeure ces nouveaux arrivants - la police aussi.

Il suffit d'ajouter qu'Elisabeth était bien soulagée de voir arriver le représentant de la loi. Elle l'était aussi, pas longtemps après, lorsqu'elle dénicha un emploi à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska. Elle y fera carrière et aujourd'hui, elle est active dans l'exécutif des Retraité(e)s de ce même établissement comme elle l'a été pendant 13 ans dans le Comité d'Accueil International où elle a gâté les membres 12 fois dans des soupers gastronomiques. Elle nous a fait connaître la délicieuse cuisine hongroise.

Les enfants en otage

Les Takacs avait laissé une fille et un garçon à Budapest. Aussitôt arrivés ici, ils entreprirent des démarches pour qu'ils puissent venir les rejoindre. Qui aurait cru que la réunion prendrait six longues années à se réaliser? Le gouvernement hongrois faisait tout pour garder les enfants, surtout le fils pour en faire un soldat pour l'Etat, selon Louis. Toutes les portes se refermaient l'une après l'autre devant les parents lorsqu'un jour ils exposèrent leur cas au maire P-A Poirier, de Victoriaville.

Ce dernier pris sur lui de faire toutes les pressions possibles, jusqu'à téléphoner au maire de Budapest! Il les aurait par l'usure! A l'été 1963, tout cela devait porter fruit et les deux enfants, alors âgés de 13 et 11 ans, venaient faire la connaissance de leur frère et de leur soeur nés ici.



Le Père Rondeau s'occupant d'un Immigrant portugais.



Janvier 1957, les réfugiés hongrois accueillis à Victoriaville.

LES PERES CLARETAINS

C'est à Barcelone, en 1849, que le catalan Antoine Marie Claret fondait, avec six compagnons, l'ordre des Pères Clarétains. Il avait pour but la formation de missionnaires pour les pays étrangers. Cent ans plus tard, on les retrouve dans plusieurs pays, dont la France, où ils desservent le grand nombre d'Espagnols qui y vivent.

C'est chez ces Clarétains oeuvrant en France que l'on viendra chercher trois Pères, en 1953, pour venir s'établir dans les Bois-Francis. La "petite histoire" de toute cette entreprise tient d'un hasard extraordinaire...ou serait-ce la Providence? Voici les faits selon le père Michel Correa.

"Un jour, monseigneur Albertus Martin, évêque de Nicolet, est à Rome. Parmi bien d'autres gens, il s'y trouve en même temps le père Henri, un Clarétain. On fait connaissance et durant la conversation, Mgr Martin dit tout bonnement au père Henri qu'il devrait envoyer de ses pères au Québec, qu'on avait une terre propice pour cette congrégation.

Le père Henri le prend au mot et, quelques mois plus tard, un père Clarétain frappe au séminaire de Nicolet pour rencontrer Mgr Martin. On n'a pas vraiment choisi un endroit précis pour s'établir...et le Québec est grand. Or, le destin a voulu que, cette même journée, au séminaire de Nicolet, un autre visiteur se pointe le nez: c'était Mgr Origène Grenier de Victoriaville.

Mgr Martin dit au père Henri, "Tiens, partez donc avec lui (Mgr Grenier). Allez voir à Victoriaville et si vous trouvez un endroit qui vous plaît, établissez-vous là!" Et c'est comme cela que les pères Clarétains se sont établis chez nous. Ils ont trouvé une ferme de 200 hectares dans le rang St-Joseph (boulevard Gamache) et y ont construit un séminaire en 1954.

Comment les pères Clarétains ont-ils été accueillis? "Nous avons été très bien accueillis. D'ailleurs," dit le père Michel, "nous avons toujours été bien acceptés ici." Le père Paul Pugnier, curé de la paroisse St-Paul, à Chesterville, depuis plus de 17 ans, renchérit: "Je ne me suis jamais senti étranger."

De séminaire en collège classique

Il est vite devenu évident que l'on manquait de candidats au séminaire. On s'est ravisé et on l'a converti en collège classique. On fit venir d'autres pères, tous oeuvrant en France sauf un, le père Michel Correa, qui était en Angleterre. On a eu jusqu'à 18 pères et 300 élèves.

Peu de gens savent que la Bibliothèque Municipale et le Service des Loisirs de Victoriaville ont leurs origines chez les Pères Clarétains. Les Clarétains étant des gens très actifs et très dévoués, ils n'ont pu se contenter que du Collège! Ils ont, à travers les ans, remplacé les curés de paroisses en ville et à l'extérieur, prêché des retraites paroissiales, servi d'aumôniers auprès des Lacordaires, des Alcooliques Anonymes et des Cursillos,

fait de l'apostolat à l'Hôpital Sainte Anne et prêté des locaux et l'aréna à un nombre incalculable de groupes ou associations.

Un de ces groupes qui a profité des connaissances et de l'accueil des Clarétains a été le Comité d'Accueil International, dans ses débuts. Les Pères Michel Correa et José Villar y ont été des membres actifs pendant ces années d'apprentissage.

Cependant, à part toutes ces oeuvres, il y a une contribution insigne qui dure depuis 1963 et dont ils sont des plus fiers - le Camp Claret. Tout a commencé avec l'idée de permettre à quelques enfants de familles défavorisées de passer une partie de l'été sous la tente, dans une atmosphère où l'épanouissement total de l'enfant serait favorisé.

Les valeurs de la nature et l'aspect pastoral vivent côte à côte, habituant l'enfant à vivre en société. Ce camp de vacances renommé, fondé par le Père Carmel Lerma, continue toujours à offrir chaque été des vacances saines, dans une atmosphère humaine et chrétienne, à quelque 800 enfants et 40 moniteurs sélectionnés à raison de 200 par période de deux semaines.

L'avenir du Collège Clarétain

Quelle est la situation et quels sont les projets d'avenir du Collège Clarétain aujourd'hui, alors que le recrutement d'un personnel religieux est, à toutes fins pratiques, inexistant? Nous avons posé la question au père Michel.

"Cette année (1991) nous avons 300 élèves, divisés à peu près 50/50 entre élèves externes et élèves internes. Les internes demeurent ici du dimanche soir au vendredi soir. Il y a deux nouveautés cette année. Pour la première fois dans notre histoire, nous avons accepté des filles cet automne et aussi, pour la première fois, nous avons une direction laïque. Cependant, l'orientation du collège n'a pas changé. Les objectifs fondamentaux demeurent le développement intégral de l'élève par une éducation centrée sur des valeurs, la formation de leaders engagés chrétiennement."

Ajoutons ici que, malgré leur nombre réduit, ils ont sacrifié des volontaires à l'extérieur du pays ainsi qu'à deux paroisses latino-américaines à Montréal depuis l'arrivée de réfugiés chiliens, salvadoriens et autres durant ces derniers vingt ans.

Depuis 40 ans déjà, les pères Clarétains font partie intégrante de notre région. Ils ont plaisir à nous rappeler que la population les appellent affectueusement "nos p'tits Pères".

LE GROS BILL

A Victoriaville, sur la "grand rue" (Notre-Dame pour les gens de l'extérieur), se trouve depuis quelques années le Restaurant L'Orient. Lorsque **John et Kee Chong Wong** l'ont acheté en 1981, il portait le surnom du propriétaire d'alors, "le Gros Bill" Potithos. C'était aussi le surnom de la gloire de Victo, Jean Béliveau. Mais, tout cela fait partie d'une autre histoire.

"Pendant 24 ans, je n'ai pas vu mon père!"

Kee Chong Wong est venu rejoindre son père ici en 1979. Chose incroyable - John, son père, essayait de les faire venir, lui et son frère, depuis son arrivée à lui, 24 ans auparavant!

En effet, John avait fuit le régime communiste chinois en espérant pouvoir faire suivre la famille rapidement. Ce ne devait pas être le cas. Peut-être que le pouvoir en place n'a pas prisé qu'un de ses citoyens parte ainsi sans son accord. Aussi, dans la famille, on n'est pas sûr que notre gouvernement à nous ait fait toutes les pressions possibles. Mais, comment savoir?

John a pu trouver du travail dans un restaurant à Montréal. Il devait travailler pendant 19 ans pour le Gros Bill, lui-même, qui avait un restaurant à Montréal avant d'en ouvrir un à Victoriaville. Il a passé ces années dans la cuisine.

"Mais, il a dû s'ennuyer ici, toutes ces années loin de sa famille, son pays?"

"Tu connais mon père - travail, travail, travail!" Il se noyait dans son travail. Il n'a jamais trouvé le temps de maîtriser le français; alors les contacts avec la population locale sont demeurés difficiles.

"Et toi, Kee Chong, tu n'es ici que depuis '79 et tu parles très bien le français. Comment l'as-tu appris?"

"Je ne savais pas un mot de français avant de venir ici. J'ai appris avec les serveuses et la cuisinière."

Sur ce point, nous pouvons témoigner pour l'avoir vu très souvent, le soir, en train de pratiquer des mots, des phrases ou encore avec le Journal de Montréal devant lui. Il n'a jamais ménagé les efforts pour l'apprendre, cette langue difficile qu'est le français.

"Comment cela s'est-il passé, les premières années ici?"

"J'ai travaillé avec mon père dans la cuisine, pour Bill, pendant deux ans. Après, il voulait vendre et nous avons acheté le restaurant. Pendant 2-3 ans, j'ai eu des difficultés. Je ne connaissais pas les lois du commerce, je ne connaissais pas la langue et je n'avais pas de contacts. Et je trouvais que les hivers étaient froids! Mais, avec le temps, tout s'est réglé."

"Il n'y a pas beaucoup de chinois dans la région. Est-ce que cela ne vous manque pas un peu de ne pas avoir des parents ou des amis de votre pays d'origine?"

"C'est sûr qu'on aimerait ça qu'il y en ait plus, mais j'ai mon frère et sa famille; et moi-même, j'ai trois enfants: un garçon de 15 ans, une fille de 13 ans et un garçon de 6 ans."

"Tu as d'autres restaurants, je crois."

"Oui, j'en ai un à Granby (50 employés(es) et j'en ai eu à Drummondville et à Montréal que j'ai vendus. Maintenant, j'ai l'Orient et le Buffet Wong ici à Victo, 66 employés(es)."

Merci, monsieur Wong!

UN COUTURIER ITALIEN - AU CANADA VIA LA SUISSE

Nous sommes en 1967. La scène se passe en Suisse, dans un bar. La journée de travail est finie et ils sont 18 italiens attablés en train de savourer une bière salubre. Deux autres copains arrivent et annoncent fièrement, presque arrogamment - "Nous avons fait une demande de visa pour le Canada!"

"Où ça?", demandent les autres.

"Au consulat, ici à Berne."

L'idée d'émigrer est un sujet de discussion assez fréquent mais, pour quelque raison, le temps passe et on ne passe pas aux actes. La demande de visa, c'est tellement final comme acte.

Le reste de la soirée, il n'y aura qu'un sujet de discussion, celui alimenté par ces deux futurs émigrants. Demain, le consulat recevra 18 nouvelles demandes de visas!

Les semaines passent et les 20 attendent fébrilement des nouvelles du consulat canadien. Petit à petit, les réponses finissent par arriver. Curieusement, les deux demandeurs originaux sont refusés et sur les 18 autres, seulement deux sont acceptés. Un de ces derniers avait fait une seconde demande pour l'Australie et a préféré cette destination. L'autre est... Giacomo Bellini.

Giacomo n'avait qu'onze ans lorsque son père l'engagea comme apprenti auprès d'un couturier. Dans ces temps-là, c'était comme ça, quelques années d'école et ensuite, on apprenait un métier pour gagner sa vie honorablement.

Il l'apprit ce métier de couturier et, consciencieux, il fit aussi son service militaire obligatoire pendant 17 mois. Ce détail l'avantagera lors de sa demande de visa car plusieurs de ses compatriotes travaillant en Suisse avaient négligé ce "détail".

La Suisse attire, à l'époque, bien des gens d'Italie et d'ailleurs. Il y a du travail et les salaires sont bons, mais, on rêve aussi de pays lointains. Le Canada de l'année de l'Exposition Universelle est un pays attirant. Ici aussi, il y a du travail et les conditions de vie très acceptables. D'ailleurs, tout le monde sait qu'il y a déjà ici des milliers d'immigrants venus de partout dans le monde.

Giacomo connaît un cycliste célèbre de son coin de pays qui s'est installé à Montréal il y a deux ans. Jamais le genre à vouloir se mettre en évidence, monsieur Bellini s'empresse d'ajouter, "c'est-à-dire que je le connaissais un peu; mais tout le monde le connaissait puisqu'il était un champion. C'est plus que mes parents et les siens se connaissaient bien. Mais il était mon seul contact au Canada alors c'est lui que je suis allé voir en arrivant à Montréal."

"Il a contacté un curé qu'il connaissait et lui m'a envoyé à Joliette où je pourrais travailler dans une usine de vêtements."

Ne pas parler français était un obstacle mais pas insurmontable puisque l'italien en est quand même une langue apparentée. Une première anecdote drôle lui est arrivée, pas à cause de la langue mais plutôt à cause d'habitudes de pays, si l'on peut dire. Arrivé

à Montréal un dimanche, le mardi suivant, il parcourait les rues de la ville et, le midi, s'arrêtait dans un restaurant.

En Italie, un repas habituel comprend une entrée de spaghetti, un met principal avec viande, et une salade. Or, regardant le menu, Giacomo, qui n'est au pays que depuis deux jours, ne se casse pas la tête pour calculer les prix. Il sait qu'il en a assez pour un repas, tout de même. Il essaie plutôt de reconnaître les trois plats qui devraient composer un bon repas normal.

Il repère rapidement le spaghetti. Ensuite, il voit "steak haché" - steak, ça va, mais "haché", aucune idée. Cela ne fait rien, ça doit être quelque genre de steak alors on y va pour le "steak haché". Il reste la salade, pas de problème - ça s'écrit presque pareil que chez nous. Voilà, les choix sont faits.

Petit problème - sur le menu, chacun de ces bons choix est un repas en soi! Quand les plats sont arrivés devant lui, Giacomo a compris pourquoi la serveuse, incrédule, lui avait répondu: "Vous voulez les trois???"

Le lendemain, il montait à Joliette et trouvait son premier emploi. Au début, la plus grande difficulté fut la langue. Le parler québécois était évidemment tout nouveau pour lui et en plus, "les gens disent que les Italiens parlent vite mais les Québécois parlent vite aussi. Ils ne s'en rendent pas compte."

Malgré cela, six mois après, Giacomo avait appris la langue et avant longtemps, il pouvait s'en servir pour chanter la pomme à sa future. Cet amour allait conduire le jeune couturier non seulement à l'autel mais dans une autre ville. En effet, sa dulcinée, originaire de Victoriaville, commençait à s'ennuyer de son patelin et elle le convainquait de venir s'installer dans cette région enchantée. C'était en 1969.

Pour un couturier, dans ces bonnes années, il y avait bien des possibilités d'emploi ici. De nombreuses entreprises dans le domaine connaissaient leurs meilleures années. C'est à la Rubin Brothers qui, à l'époque, procurait 1200 emplois, que Giacomo devait travailler et ce, jusqu'à la fermeture de l'usine en 1982.

L'ouvrage ne manquait pas à la Rubin. Monsieur Bellini se souvient que les employés fabriquaient jusqu'à 1200 habits par jour les premiers temps qu'il y travaillait. "Cela a baissé vers '74 puis à la fermeture ils en sortaient juste 600. C'était une bonne compagnie, la Rubin - elle faisait de la qualité. Nous avons habillé des gens comme Tony Franciosa, Dick Clark, etc. et nous fournissions des magasins partout au Canada."

Monsieur Bellini se dit rendu quelque peu pantouflard avec les années mais il a déjà été très actif. Il a été un pionnier du Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens où il a exercé ses talents dans la pétanque. Il a fait connaître ce jeu de boules semblable à celui qu'il avait connu dans son pays et a organisé plusieurs tournois pour les juniors et pour les adultes. "Ils ont trouvé du fun là-dedans", dit-il tout simplement, mais le fait est qu'encore aujourd'hui, la pétanque est bien vivante dans la région.

Présentement, Giacomo travaille dans une mercerie dans sa ville d'adoption. Après la fermeture de la Rubin, il a été tenté



PlessisPremix *division de:*
sanofi santé animale, canada, inc.
345 N. Boul. Labbé, Victoriaville, Qc, G6P 1B1, Canada

TéL.: (819) 758-0506
Fax: (819) 758-6559

SANOFI SANTÉ ANIMALE, CANADA, INC.

et sa division

PLESSIS PREMIX

est fière de s'associer

au Comité de Rédaction

du livre

"HISTOIRE DE L'IMMIGRATION DANS LES BOIS-FRANCS"

et leur souhaite

le plus grand des succès

ainsi que

la plus cordiale des bienvenues chez-nous

René Desmarais
Président

Pour de plus amples informations, contactez:

Paul-André Mainville (français-anglais) (819) 758-0506
Mihai Petculescu (français-allemand) (819) 364-3073

par la grande ville où il a travaillé pendant deux ans dans une jeune entreprise prometteuse. Mais il a réalisé que la qualité de vie à laquelle il était habitué n'y était pas et c'est ici qu'il veut finir ses jours. Il a aussi essayé le travail à domicile mais ce n'était pas ce qu'il recherchait. "Il faut demander à la vie des choses selon ses capacités."

Après tant d'années au pays, qu'est-ce qu'il ressent lorsqu'il retourné en Italie?

"Ils n'ont plus la même mentalité et puis mes amis ont leur vie. Ma famille est presque toute rendue en Suisse; alors, il n'y a plus grand chose qui m'attire là-bas. J'arrive justement de vacances et puis je suis resté surtout en Suisse. Je ne suis même pas allé dans mon village natal."

En somme, qui est le Giacomo Bellini d'aujourd'hui et qu'a été sa vie dans son pays d'adoption?

"Je suis et je me sens aujourd'hui québécois. Ma femme est québécoise, mes enfants sont nés ici. Si je pouvais avoir un souhait, ce serait de ne pas avoir d'accent du tout. J'en ai presque pas mais juste assez pour que les étrangers me demandent d'où je viens, etc.!"

Des gens comme nous...? Pour écrire ce livre, nous avons dû faire répéter leur histoire une fois de plus à ces gens fascinants que sont les immigrants. Ils ont tous été très patients et très accueillants. Nous en sommes reconnaissants.

UN GARS DU NORD S'ARRETE A VANCOUVER

1967 - l'année de l'Expo à Montréal. La publicité de cet événement a attiré des milliers de touristes à travers le monde. Plusieurs touristes sont venus, ont aimé le pays et sont restés. Michel Fasquelle n'est peut-être pas de ceux qui sont venus spécifiquement pour l'Expo mais, en arrivant à Montréal en septembre, il a eu l'occasion d'admirer ce grandiose exploit.

Michel est du nord de la France, de la région de Reims. En 1967, il sait déjà qu'il quitte son pays pour toujours et sans regrets. Il y songe depuis longtemps. Le milieu familial bourgeois l'étouffe. Il ne s'est jamais bien senti dans ce décor. Ses pensées se tournent vers l'Australie et les grands espaces.

La route de l'Australie commence par un billet d'avion pour Montréal. De là, il traverse le Canada "sur le pouce". A Vancouver, il souhaiterait gagner son passage pour l'Australie en travaillant sur un bateau faisant le trajet. Pas de chance, il découvre que les compagnies ont tout leur personnel.

Avec 27\$ en poches, Michel doit trouver du travail rapidement. Il se rend dans la vallée de l'Okanagan pour la cueillette des cerises. Il y passera un an car après la cueillette, on peut travailler dans le "packing house" à ensacher les fruits.

Tu parlais anglais en arrivant au Canada?

"J'ai fait sept ans d'anglais à l'école et j'avais passé des vacances en Angleterre et en Allemagne. J'ai une soeur en Angleterre."

Après un an dans l'Okanagan, tu es allé en Australie?

"Je n'ai jamais accumulé assez d'argent pour y aller! Je suis retourné à Vancouver où j'ai enseigné le français aux adultes chez Berlitz. Je me suis fait des amis au travail et ils m'ont plus ou moins convaincu que, parce que je suis Français, je devais être dans la restauration!

"J'ai trouvé un emploi sur un genre de bateau de croisière qui faisait de Vancouver à l'Alaska. J'ai gardé ça deux ans. Ensuite, j'ai suivi un cours de deux ans à l'Institut de technologie de gestion hôtelière et de service d'alimentation.

"Après ça, j'ai travaillé un an dans un Club de Golf à Kelowna. Ensuite, un an comme superviseur pour CARA, à l'aéroport de Vancouver. Enfin, je suis entré à la BC Hydro où je suis demeuré 15 ans."

C'est à cette époque que tu as rencontré Lisette?

"Oui. Elle était venue (de la Gaspésie) en vacances avec sa soeur pour apprendre l'anglais.

Vous vous êtes épousés à Vancouver et les enfants sont nés là?

"François et Catherine sont nés à Vancouver. En 1989, nous avons décidé de revenir au Québec. Lisette s'ennuyait et, il y a un dicton qui dit, "ce que femme veut, Dieu le veut! Nous avons acheté le Camping St-Valère et nous sommes toujours là."

Avez-vous vu une différence de mentalité entre les gens de Vancouver et ceux d'ici?

"Ils sont plus spontanés ici. A Vancouver, ils sont beaucoup plus réservés. Je dirais plus à Vancouver que dans l'Okanagan ou en Ontario, où ils sont relativement spontanés."

Je suppose qu'il a dû y avoir une adaptation à faire pour la famille en arrivant au Québec.

"Pour moi, l'hiver a été une réadaptation. A vrai dire, je n'avais jamais connu d'hiver comme ici. Parfois, je trouve le temps long! Les enfants, eux, s'adaptent à peu près n'importe où. Ils prennent les coutumes de la place."

Toi, Michel, tu ne t'ennuies pas de la France?

"La région de Vancouver me manque plus que la France! Peut-être que chez nous, c'est dans le sang. Nous étions cinq enfants: j'ai une soeur en Angleterre, deux de mes frères ont vécu en Algérie, à Madagascar, en Somalie. Aujourd'hui, j'en ai un au Languedoc, un à Clermont-Ferrand et j'ai une soeur dans la banlieue de Paris. Non, à part ma famille, je n'ai plus aucun rapport avec la France. Cela a évolué. Ont-ils changés? C'est plutôt moi qui ai changé, mon attitude, mes rapports. C'est là le dilemme de tous les immigrants. Il perd contact avec le pays d'origine et en même temps, il n'a jamais le contact à 100% dans le pays adopté."

Qu'as-tu gardé de typiquement français après 25 ans?

Après une longue réflexion: "A part la baguette et le café au lait le matin, pas grand chose!"

Une anecdote cocasse de ton séjour à Vancouver...

"Un jour, j'entre dans une librairie pour acheter un volume de Tintin pour les enfants. J'en trouve seulement en anglais. Je demande au commis s'il en a en français. Il me répond très sérieusement: "Tintin n'a pas encore été traduit!"

Qu'est-ce que tu recommanderais à un futur immigrant?

"De venir avec un esprit ouvert. Chaque individu, chaque pays a sa façon, sa manière de faire, de voir. On peut embrasser l'autre manière. Elle n'est pas meilleure ou pire, elle est différente."

SUR LE DERNIER BATEAU

En 1967, **Marcel Derenne** était modeleur pour la compagnie Citroën à Paris. Les conditions de travail étaient acceptables mais Paris, c'était la grande ville et le jeune Normand rêvait à autre chose. Il songeait à une plus petite ville, un autre pays, même - l'Australie peut-être. Quand on est jeune, les rêves n'ont guère de frontières.

Sur l'entrefaite (en pleine rêverie!), un confrère de travail -Breton celui-là - lui annonce qu'il partira bientôt pour le Québec. Tiens, tiens, le Québec - pourquoi pas? Aussitôt dit, aussitôt fait, et pas n'importe comment - il prendrait le dernier bateau pour passagers à faire la navette France-Canada. Désormais, il faudra obligatoirement prendre l'avion entre ces deux pays.

Dans ces années, on ne chômait pas longtemps. Il y avait du travail pour qui voulait travailler. L'Immigration ayant envoyé le nouvel arrivant à Sherbrooke où il n'avait rien trouvé, le Centre de la Main d'Oeuvre lui laissa entendre que, dans son métier, il trouverait possiblement de l'emploi à Plessisville. On lui offrit un chèque couvrant un billet aller-retour pour aller voir.

Confiant (et fauché!), Marcel, avec ses deux valises contenant tous ses biens terrestres, se rendit au terminus d'autobus et se procura un billet...aller simple. Il affirme aujourd'hui qu'il était convaincu qu'il ne trouverait pas de travail à Sherbrooke alors pourquoi revenir? L'argent serait beaucoup plus utile à faire taire ce ventre qui criait!

Du travail dès le lendemain

Son intuition le servit magistralement. Le Centre de la Main d'Oeuvre de Plessisville le dirigeait immédiatement vers un pdg qui lui demanda, "Quand pouvez-vous commencer?" - "Demain". Et le lendemain, Marcel entra à l'usine qui devait l'employer dix ans - jusqu'à la fermeture de la compagnie.

Et ce n'est pas tout. L'employeur, voyant à la première rencontre qu'il arrivait de loin, lui demanda s'il avait un endroit où rester. Devant la réponse négative, il l'envoya aussitôt chez un parent où Marcel fut accueilli comme un membre de la famille, ce qui facilita grandement l'acclimatation au pays.

Avant longtemps, il se faisait des ami(e)s et en particulier une infirmière qu'il demanda en mariage. Aujourd'hui, Marcel et Jacqueline ont deux filles et un garçon qui font leur bonheur.

Une deuxième carrière

Après la fermeture de l'usine, un deuxième emploi n'a pas été aussi facile à dénicher. La situation de l'économie avait beaucoup changé en dix ans. Pour la première fois, Marcel connut le chômage. Ensuite, ce fut une succession d'emplois jusqu'à ce qu'il se découvre un talent pour la vente. Depuis trois ans, il est distributeur de "L'étincelle-de-Vie Rhumart", un appareil utilisé pour le conditionnement physique cellulaire.

Impressions

Nous avons demandé à monsieur Derenne de se souvenir de quelques premières impressions ou d'anecdotes.

"Ce qui m'a frappé? La grosseur des voitures! Dans les années '60, les voitures ici étaient énormes - rappelez-vous."

"J'ai trouvé les contacts assez faciles, les gens étaient très accueillants."

"Une anecdote - En France, en entrant au travail, c'est la coutume de se donner la main alors ici, le matin que je suis entré à l'usine, je suis allé vers le premier gars près de moi et je lui présenté la main. Il me répondit, "Mais, je n vous connais pas!" J'suis resté tellement surpris que je n'ai pas continué ma tournée de mains. Et le pire, c'est que j'ai constaté plus tard que celui-là était européen lui-même!"

Avec les années et les retours en France, voit-il des différences entre les gens d'ici et les Français?

"Je crois qu'ils n'ont pas les mêmes buts, les mêmes désirs. Ici, les gens vivent plus le présent et pour eux-mêmes. Là-bas, ils attachent beaucoup d'importance au standing: la maison, les meubles, alors qu'ici les gens vont plutôt, par exemple, partir en voyage ou pour la fin de semaine. Ils dépensent plus facilement pour des petits plaisirs."

"Les québécois sont plus bâtisseurs. Ce n'est pas une grosse affaire ici pour quelqu'un de se construire - tout le monde le fait."

"Une autre différence aussi, est dans l'attitude. Les changements sont mieux acceptés et plus rapidement."

Avait-il été bien renseigné sur le Québec avant d'arriver?

"On m'avait dit qu'il n'y avait pas de chômage ici. On m'avait aussi dit qu'ici c'était la semaine de 40 heures alors que chez nous c'était encore de 50 heures. Pourtant, moi en arrivant j'avais des semaines de 48 heures!"

On avait sans doute généralisé. La semaine de 40 heures n'était pas encore implantée dans toutes les sphères d'activité au Québec en 1967. Cela ne devait pas tarder, heureusement. Marcel Derenne n'a jamais regretté sa décision de s'installer parmi nous.

UN ENFANT DE LA GUERRE

Peut-on imaginer être obligé de déménager au moins 20 fois en cinq ans parce que le logement où l'on habite a été bombardé et que les fenêtres ont éclatées, que les tuiles sont tombées du toit?

C'est dans ce décor que **Léon De Pauw** a grandi à Bruxelles, et tout cela sous l'occupation des troupes allemandes. Orphelin de père à l'âge de sept ans, lui et ses 11 frères et soeurs ont grandi dans cette école de la vie qu'on ne souhaiterait à personne. Et que dire de leur sainte mère? Quel courage!

La vie nous réserve parfois des surprises. Quand les parents de Léon se sont mariés, rien ne laissait prévoir ces années de misère à l'horizon. Le jeune couple vivait relativement à l'aise. Le jeune mari était pilote d'avion pour la compagnie naissante, Sabena, et, en plus, il était étudiant en médecine, car c'était vers ce domaine qu'il souhaitait diriger son destin.

Par la suite, les événements se sont bousculés - la mort prématurée du père, l'éclatement de la guerre et l'occupation de la Belgique par les troupes d'Hitler, les bombardements des Alliés sur le pays jusqu'à la libération.

Etant enfant, Léon a peut-être moins réalisé tout l'impact de cette guerre au moment où il la vivait. Il raconte que ses copains et lui allaient parfois voir les soldats ennemis à la caserne, par simple curiosité d'enfants. Il arrivait que ceux-ci trouvent le temps long et, pour passer le temps, s'amusaient avec eux, leur permettaient de participer à des concours de tir à la carabine et d'autres jeux semblables.

Parfois aussi, en enfants espiègles, ces mêmes jeunes jouaient à des jeux dangereux qui auraient pu mal tourner. Ils s'amusaient à voler et cacher les fusils des soldats! On peut imaginer les conséquences de ce petit jeu avec un soldat irascible.

Horloger à 14 ans

Un jour, le jeune DePauw, maintenant âgé de 14 ans, se fait dire par un horloger, ami de la famille - "*Montre-moi tes mains.*" Léon s'exécute. "*Tu as des doigts pour réparer des montres*", fut le verdict. Et c'est ainsi que commença sa longue carrière dans le domaine de la mécanique.

"*J'ai toujours été dans la mécanique - du plus petit (les montres) au plus grand (les bateaux)*", dit-il. Deux ans plus tard, il avait la chance de perfectionner ses connaissances dans son domaine de prédilection dans la Marine Belge. Il devait y passer trois ans et y décrocher un diplôme en mécanique hydraulique.

A son retour sur le marché du travail, il le trouva plutôt saturé. Il alla passer neuf mois en Angleterre où deux de ses soeurs étaient installées. Mais, il n'avait pas le droit de travailler alors il se contenta d'apprendre la langue et de l'ajouter au flamand, au néerlandais et à l'allemand qu'il parlait déjà! Il y ajouterait le français en allant travailler pour "*Marie Brizard*" (digestifs) à Bruxelles.

Léon commençait à songer sérieusement à s'expatrier. Le Congo lui aurait plu à ce moment-là mais des troubles sérieux éclatèrent entre les Mau Mau et la population belge installée dans cette colonie belge. Le Brésil l'attirait mais finalement, c'est sur l'Amérique qu'il fixait son choix.

Go West, young man!

Oui, il irait aux Etats-Unis, la Terre Promise. Mais voici que nous sommes en 1958 et la Foire Universelle a lieu à Bruxelles. Les rues regorgent de gens de partout dans le monde. Le pays entier a commencé à reprendre ses allures d'avant guerre, d'un pays qui a su se sortir des destructions de la guerre.

Un nouvel ambassadeur vient d'être nommé et on s'empresse d'aller le féliciter à une réception à l'ambassade où les diplomates abondent. Léon y rencontre les Canadiens et, dans la conversation, mentionne son départ imminent pour le pays de l'oncle Sam.

Les Canadiens font tout pour persuader DePauw que le Canada a bien plus à lui offrir que le pays voisin, tant et si bien qu'ils réussissent à le convaincre. Il ira à Vancouver. Comme ça, si cela ne fonctionne pas, il n'aura qu'à descendre en Californie et s'il n'y a rien là non plus, il partira pour Hong Kong. Voilà un homme qui a de la suite dans les idées!

Le 9 avril 1959, Léon DePauw atterrit à Montréal. Il regarde un peu autour mais poursuit sa route vers Vancouver. Rendu là, il s'installe au YMCA et, avec 17\$ en poche, il cherche du travail dès le lendemain. Pour la première fois, il se rend compte que ses papiers d'armée en français et son diplôme en latin suscitent de drôles de réactions de la part des employeurs canadiens.

Personne ne peut les lire? Qu'est-il écrit? Sont-ils vrais? La meilleure réaction dont il se souvienne est celle-ci, face au diplôme en latin - "Etiez-vous un curé avant?"

Mais il faut travailler, alors en attendant de trouver quelque chose dans sa ligne, Léon s'arrête devant une pancarte dans la rue où des hommes s'affairent à creuser un trou pour cables. "MEN WANTED" est-il écrit en grosses lettres. Il postule et se fait dire de commencer le lendemain matin, ce qu'il fait anxieusement - jusqu'à ce que ses mains ensanglantées attirent la pitié du contremaître. Ce dernier lui paie quand même sa journée et l'encourage - "T'es pas fait pour ce genre de travail. T'es courageux, tu trouveras bien du travail!"

Le "Good Luck Cafe"

Léon doit se trouver un autre emploi et aussi une chambre. Le YMCA, c'est pour dépanner seulement. Il se dirige vers Stanley Park. A sa grande surprise, il entend de l'allemand partout dans le quartier. En causant un peu avec ces gens, il apprend qu'il y a 125,000 allemands à Vancouver. On lui indique des maisons de chambres. Il en choisit une et frappe à la porte.

"Mais ici, ce sont toutes des femmes", lui répond la dame de la maison, comme si cette situation aurait pu déranger notre homme.

"Et après", répond Léon, "ça prendrait bien un coq dans ce poulailler, non?" Et elle le garda.

Maintenant, pour du travail. Léon ne ménage pas ses pas. Il se dirige de compagnie en compagnie, fait demandes sur demandes. Il a beau faire valoir qu'il connaît la mécanique, qu'il est spécialiste en hydraulique, rien à faire. Au contraire, il arrive qu'il se fait dire qu'à les entendre parler, tous les maudits (pour ne pas prendre le mot véritable dont on s'est servi) européens sont tous des maudits spécialistes. Il commence à désespérer.

Comble de malheur, il se met à tomber une pluie battante. Il entre dans un petit café chinois au nom prédestiné - le Good Luck Cafe. La dame lui sert un café et ne peut s'empêcher de voir son air découragé. Elle entreprend une conversation avec lui, reconnaît sa situation difficile et lui suggère de traverser la rue vers un garage de pneus. On ne sait jamais. La bonne dame refuse de se faire payer le café et lui souhaite bonne chance.

Le garagiste n'a besoin de personne mais il écoute poliment son histoire, lui pose quelques questions et, satisfait de constater que Léon connaît son métier, lui dit d'attendre. Il place un coup de téléphone à un copain et ça y est - Léon a un emploi! Deux semaines après son arrivée au pays, il exerce son métier.

Plus tard, il travaillera 10 ans pour la McMillan Bloedel après avoir convaincu la compagnie de faire des pièces à Vancouver plutôt que de l'envoyer les fabriquer à Kamloops, loin des marchés.

Nouveau métier, nouvelle province

Après dix ans, Léon voulait autre chose. Il était un peu las de travailler dans l'huile et les abrasifs lui brulait la peau. C'est chez un dentiste qu'il devait trouver son nouveau métier.

Le dentiste avait des problèmes avec ses outils à air. En parlant avec lui, Léon apprit que les dentistes avaient des difficultés à trouver des gens qui pouvaient réparer et entretenir ces outils. Il venait de se trouver un métier et un beau défi.

Ce nouveau métier devait normalement l'envoyer vivre à Edmonton mais Léon n'était pas attiré par cette ville. Par contre, il y avait maintenant des pressions pour partir vers le Québec. Il faut dire qu'il avait trouvé le temps de tomber en amour quelques années avant et de marier Pauline, une Québécoise d'origine qui souhaitait maintenant revenir aux sources.

À Victoriaville, DePauw a continué à fabriquer des outils de dentistes et y ajouta les chaises dentaires. Il a compris que l'argent était dans ces chaises. Les Américains aussi l'avaient pressenti et contrôlaient le marché québécois. Ils ont fait des pressions auprès des distributeurs et le petit a dû fermer ses portes devant le grand. Par la suite, Léon a enseigné l'hydraulique et le pneumatique et il a aussi exercé son métier chez Poudrier Frères. Présentement, il s'est recyclé dans le domaine de l'informatique.

A-t-il revu la Belgique? Curieusement, il n'y est retourné que 32 ans après son départ...et cela, à l'insistance de Pauline! Il faut dire que les années de guerre laissent beaucoup de mauvais

SOUPER GASTRONOMIQUE 1992



**Colette Thibault &
Annick Rondeau.**

Hélène & Prescillano Dextre.



**Jean-Baptiste &
Maria Fonseca.**

**Allna, Ana Maria,
Mihai & Valérie
Petculescu
à l'arrière, François.**



souvenirs. De plus, il y a le fait que sa mère a quitté ce monde depuis longtemps et que ses frères et soeurs sont très dispersés. Enfin, la situation en Belgique - l'animosité entre Flamands et Wallons - le laisse amer.

Léon DePauw ne retournera pas dans son pays natal. "C'est rare que j'y pense à la Belgique", conclut l'heureux mari et l'orgueilleux père de deux filles, aujourd'hui adultes. En fin de compte, que pourrait-il vouloir de plus?

DE BRUXELLES A WARWICK

Le 18 octobre 1978, les immigrants apprennent toujours la date exacte de leur grand départ des "vieux pays" ou de leur arrivée dans le "nouveau monde". Cela devient une date charnière, aussi présente à l'esprit que celle de leur anniversaire de naissance ou de leurs noces.

A cette date, Paul et Marie-Jeanne Nogarède étaient de jeunes agronomes bruxellois, des jeunes mariés qui regardaient autour d'eux et voyaient une Europe aux perspectives médiocres. Ils souhaitaient élever leurs futurs enfants sur une ferme et l'avenir pour les agriculteurs belges ne semblait pas rose en 1978. Valait mieux regarder outre-mer.

Le hasard a fait qu'ils ont connu une personne de la Saskatchewan qui avait déjà vécu au Québec. Elle a pu les renseigner sur le pays. Ayant vu une petite annonce dans "Le Sillon Belge" annonçant des fermes à vendre au Québec, ils étaient déjà intéressés à cette perspective.

Le rêve est réalisé

Au Québec, on leur montre des fermes à plusieurs endroits dont Sabrevois, Mirabel et Warwick. A ce dernier endroit, ils choisissent une ferme à leur goût dans le 4e rang. Ils font affaire avec la Société du Crédit Agricole et tout se passe bien.

Les Nogarède auront 60 bêtes dont 30 vaches laitières et ils garderont cette belle ferme jusqu'en 1989. Au printemps '89, ils feront encan et déménageront à Warwick. Le temps était venu pour de nouveaux défis.

Ce n'est pas qu'ils n'aimaient plus la ferme. Ce n'est pas, non plus, que les affaires allaient mal. Au contraire, tout allait très bien et ils gardent un souvenir impérissable de ces années à la ferme. La production était excellente, les voisins très avenants; il y avait beaucoup d'entraide.

Et puis, les enfants sont arrivés: deux filles (un garçon viendra plus tard). La famille était parfaitement intégrée au nouveau pays. Très tôt, le couple s'est joint aux Chrétiens en Milieu Rural, un mouvement diocésain qui leur a permis de nombreuses rencontres enrichissantes. Ils ont, à leur tour, participé à la réception des arrivants, notamment des "boat people" du Viet-Nam et aussi de Français.

Il fallait de nouveaux défis. Paul est devenu représentant pour la Meunerie Ducharme, travail qui lui sied bien. Il rencontre les éleveurs de la région et tente de répondre à tous leurs besoins en moulée et autres produits pour les animaux.

Anecdotes

Quelques observations sur nous et sur tout?

"Une chose qui nous a toujours frappés, c'est l'attention que les Québécois portent aux enfants, pas juste leurs enfants mais les enfants en général", dit Marie-Jeanne.

"Il y a "l'uniformité" des Québécois", ajoute son mari, "les cabanes à sucre, les épluchettes de blé d'inde, il faut que tout le monde en fasse."

Paul a fait le Père Noël il y a quelques années. Cela s'est bien passé mais un petit bout de chou a fait la remarque que "le Père Noël a un drôle d'accent!" Le joyeux bonhomme en rouge serait-il bruxellois??

Marie-Jeanne - "Je m'souviendrai toujours du gâteau qu'une gentille voisine, une dame d'un certain âge, nous avait apporté. Cela ne faisait pas un mois que nous étions arrivés. C'était un gâteau au glaçage multicolore; je n'ai jamais vu autant de couleurs."

Paul - "Notre première année, nous avons eu une année sèche. Je me voyais obligé d'acheter du fourrage. Deux cultivateurs sont venus me voir pour me dire qu'ils donnaient un cadeau à tout nouvel arrivant. Ils ont rempli mon silo de maïs!"

Pour rien?

"Disons pour un prix d'ami!"

UN GROUPE D'ENSEIGNANTS

Nous voilà formant une table ronde - qui en réalité est carrée, mais nous l'imaginerons ronde pour être tous à la même distance du centre de nos discussions - ronde comme les cercles olympiques, symbole de l'amitié et de l'absence de préjugés.

Les interlocuteurs ici présents sont animés et porteurs de ces messages, de l'ouverture vers le monde et ont tous trouvé la paix, la tranquillité et l'épanouissement en terre canadienne, ou québécoise, selon leurs préférences. Permettez-nous de faire les présentations:

Albert Beyrouti (AB) est originaire d'Egypte où il a travaillé pour le Crédit Foncier Egyptien et pour la Cie du Canal de Suez comme chef de bureau du secrétariat général. Il est officier de l'Ordre du Nil. Les bouleversements après la révolution le déterminent à quitter son pays pour le Canada avec ses trois filles.

De 1966 à sa retraite en 1983 il enseigne les mathématiques au Collège Sacré-Coeur (devenu le Cégep) de Victoriaville. Il participe au démarrage du CAI où il fait partie de l'exécutif pendant plusieurs années. Il est également le promoteur du jeu de bridge et donne aussi des cours à l'Institut du 3e Age.

Ricardo Dorcal (RD) est né à Port-au-Prince, Haïti, en 1942, dans une famille de cinq enfants. Il est diplômé en Génie Civil et possède une Maîtrise en Physique, matière qu'il enseigne au CEGEP de Victoriaville depuis son arrivée en 1967. Marié à Marielle Croteau, il est père de Pia (18 ans) et Karina (20 ans).

Personne n'a encore réussi à comprendre comment cet homme trouve le temps de se dévouer dans les Elans, les Chevaliers de Colomb, les Optimistes, les Lions et le Comité d'Accueil...sans oublier l'Association Québécoise pour l'Avancement des Nations Unies (AQANU). Et comme les journées ont tout de même 24 heures, Ricardo se tient en forme en jouant au soccer, au hockey-bottines, au badminton, au ballon-balai et au volleyball!

Jean-Baptiste et Maria Fonseca (JBF, MF) se disent de la génération choyée. Ils sont arrivés ici il y a 23 ans après avoir passé de leur Brésil natal au Sénégal et à Rennes, en Bretagne, où ils ont connu un couple de Victoriaville, les Fréchette. Ces derniers ont chaperonné les Fonseca dans leur immigration chez nous. Ils avaient donc un emploi et des amis en arrivant ici.

Les deux enseignent la littérature française au CEGEP. Ils sont les parents d'une fille.

Jean Sabri (JS) est né dans le nord de la Syrie, de parents arméniens. Il y passe son enfance pour ensuite faire ses études secondaires au Liban et universitaires en Italie. Pendant son séjour au Collège canadien à Rome, il rencontre des québécois avec qui il se lie d'une grande amitié.

A la fin de ses études, il fait une demande d'immigration et vient s'installer au Québec en 1968. Il enseigne la philosophie au CEGEP de Victoriaville. Marié à une québécoise, il est père de deux grandes filles.

Michel Petculescu (MP), animateur;
Wilfrid Grimard (WG), animateur.

L'immigrant et l'intégration

MP - Tout le monde est d'accord pour dire que la réussite de l'intégration d'un immigrant au Québec suppose d'abord qu'il puisse parler le français, ensuite qu'il ait un emploi et qu'il s'implique dans la vie sociale, l'extraprofessionnelle.

AB - Je pense qu'il faut parler avant tout d'adaptation, étape qui permet à l'immigrant de connaître ses droits et ses obligations de résident et de citoyen, de les appliquer convenablement et de respecter les valeurs du pays d'accueil. L'intégration est la conséquence de l'adaptation. Une personne intégrée est partie prenante de la société. Par contre, une personne inadaptée reste toujours un étranger.

Pour moi, l'adaptation fut courte. Les connaissances que j'avais sur le Canada, le fait d'avoir trouvé un emploi, l'accueil au collège et la confiance qui m'a été accordée, ont beaucoup contribué à l'intégration de ma famille. J'ai eu le sentiment d'être au Québec depuis toujours.

JB - L'immigration, c'est du non-conformisme, un cheminement critique qui demande une structure psychologique solide, une action qui frise aussi l'aventure. Personne ne quitte son pays sans raison valable et, dans beaucoup de cas, la démarche d'information n'est pas des meilleures, d'où, dans mon opinion, résultent plusieurs équivoques: la connaissance ou l'ignorance par l'immigrant de son pays d'origine, sa connaissance ou son ignorance du pays d'accueil, l'existence ou non de préjugés chez celui-ci.

Une bonne connaissance du pays d'origine et du pays d'accueil, et cela sans préjugés, sont des éléments qui facilitent l'adaptation et l'intégration. La méconnaissance de son pays natal et du pays d'accueil, le tout farci de préjugés, donne l'image d'un immigrant malheureux. Il attribue au pays d'accueil des défauts qui existent également dans son pays, mais il ne les connaissait pas! Beaucoup d'immigrants ne savent même pas qu'on parle le français au Québec! L'adaptation est difficile et il reste contaminé par les valeurs de la société d'origine.

JS - L'effort individuel pour s'adapter, faire des pas vers ceux qui l'accueillent est très important. Cette démarche, du moins je le crois, est plus facile dans les petites villes, où tu ne passes pas inaperçu - raison de plus pour prouver que tu es capable de faire comme les autres. La langue s'apprend plus vite, le milieu t'oblige à persévérer. Trouver un emploi, ce n'est pas facile mais ce n'est pas impossible.

WG - Si l'on se fie aux statistiques, 90% des immigrants au Québec choisissent Montréal. Pourquoi?

JS - La réponse me paraît simple. L'immigrant fait face à un problème de sécurité et Montréal représente la sécurité ethnique et d'emploi. Ici, nous n'avons pas de communautés ethniques et le regroupement entre immigrants se fait par affinité et par solidarité de vie et d'expérience d'immigration.

AB - C'est le Comité d'accueil international qui nous a permis de faire connaissance entre nous et de réaliser qu'il y a un nombre assez important d'immigrants dans la région. Ceux que je connais sont tous très bien intégrés.

RD - Il me semble qu'on assiste aujourd'hui à deux phénomènes: l'immigration à Montréal qui occupe toutes les manchettes, et l'immigration dans l'intérieur de la province, celle de petites villes, moins connues et moins visibles. Michel nous disait qu'il y a environ 300 familles d'immigrants dans les Bois-Francs. J'avais l'idée qu'il n'y avait pas plus de 50 familles et ça dénote que l'immigration chez nous prend un aspect social silencieux. Il me paraît donc normal que chaque immigrant devrait passer d'abord par les petites villes pour mieux se familiariser avec "l'âme du pays".

Le Canada est un pays d'accueil permissif à certains égards. Tout le monde a des droits: l'enfant, le prisonnier, l'immigrant, en un mot tous les citoyens...mais personne ne semble avoir de devoirs et d'obligations.

L'immigrant ne devrait pas transporter son pays avec lui. Il a choisi ou a été forcé de vivre ici pour des raisons politiques ou autres. Il se doit de se conformer, de s'intégrer à sa nouvelle vie, car il s'agit bien d'une toute nouvelle vie. On ne doit pas prolonger son pays en terre d'accueil.

JBF - C'est peut-être valable aujourd'hui. L'ancien regard sur l'étranger n'était pas le même dans les années '50 ou '60. Victoriaville et les autres villes de la région étaient des "villes fermées" et même un québécois de Rimouski, Chicoutimi ou des autres coins de la province, qui venait s'installer ici, était considéré étranger. Avec le développement des moyens de communication, le goût de voyager, l'ouverture du pays vers le monde, donc la facilité des contacts, la population de la région n'est plus la même et la ville a beaucoup changé.

MP - Etranger, immigré, importé, néo-québécois, québécois de souche, québécois de rameau, sont des termes qu'on utilise aujourd'hui pour illustrer la différence. Quelle est l'appellation la plus valable?

JBF - Tous ces termes sont instables, désignent des réalités vagues et, par conséquent, ils perdent leur valeur. Pourtant, il est difficile de trouver un mot pour illustrer une stabilité. Le terme néo-québécois n'a pas d'avenir comme d'ailleurs le terme "québécois de souche" qui ne résiste pas à l'analyse anthropologique et historique. Le terme "québécois de souche" qui remplace le terme "canadien-français" est une connotation de l'origine française.

JS - A ces appellations d'origine sociologique il y a celles d'origine linguistique. Le mot "allophone" désigne une personne pour laquelle la langue maternelle est autre que celle de la communauté dans laquelle elle se trouve. L'enfant "d'origine allophone" qui ne parle plus la langue maternelle ou qui la parle mal, qui est-il?

MP - A Montréal circule une anecdote: "L'anglophone parle l'anglais, le francophone le français, et l'allophone doit parler l'anglais, le français et sa langue maternelle, afin d'être accepté par tous."

BISTROT
le parigot

Alain Duquette
Co-Propriétaire

RESTAURANT • BAR • TRAITEUR
Cuisine Française et Régionale
Salons Privés
752-9701

75, St-Jean-Baptiste, (Centre-Ville) Victoriaville

Fondé: 1987

Emplois: 15

- ORO HIFI
- CASTLE
- NIKKO
- Kilpeak

- PROMISER
- TEAC
- Quasar
- GoldStar

TUAN-LAN ENR.

AUDIO-VIDÉO

84 NOTRE-DAME EST
VICTORIAVILLE, QUÉ.
G6P 3Z6

TÉL: (819) 758-5663
FAX: (819) 758-3354

Fondé: 1986

Emplois: 3

La Forêt Noire

Michelle
et Michel Barailhé

Boulangerie
Pâtisserie

PLACE LUXOR
Victoriaville, Qc
G6P 4A2
752-7717

MARCHÉ PUBLIC
Drummond', Qc

Fondé: 1977

Emplois: 15-20

VIC Store Fixtures Inc.
Mobilier de magasins Inc.

Jacques Canin
Président

1440 NOTRE-DAME OUEST, VICTORIAVILLE
QUÉBEC, CANADA, G6P 6T3
Tel: (819) 758-0626 Fax: (819) 758-8256

Fondé: 1959

Emplois: 90



FERME RENAISSANCE ENR.

600, Rang 6
Ste-Sophie, Cté Frontenac, Qué.
G0P 1L0
(819) 362-7106

KARINE ZALAC

DINDES BIOLOGIQUES
dépecées selon vos besoins

RESTAURANT
Corinthos

Bar Salon Socrate / Bar Terrasse Chez Terry

1755 St Calixte
Plessisville, Qué.
G6L 1R2

(819) 362-3291

Fondé: 1972

Emplois: 20

RESTAURANT
JAPONAIS



LE JARDIN DU **SAMURAI**

Grillades Japonais - Salons Tatami

182 Notre Dame Est
Victoriaville G6P 4A1

Tel: (819) 758-8288

Fondé: 1989

Emplois: 5

JBF - Le terme le plus juste, le plus neutre et qui d'ailleurs est issu du réel, c'est "immigrant". L'enfant né au Québec n'est pas un immigrant et nous pouvons dire la même chose pour celui qui est né à l'étranger mais qui passe de nombreuses années d'études ici. L'école efface la différence et le mot immigrant, valable pour la première génération, ne peut pas s'éterniser.

Le mot "immigrant" n'est pas un kyste - il ne doit pas poursuivre les descendants de la première génération d'immigrants à cause de la consonance étrangère de leur nom de famille.

WG - Lorsque vous retournez en vacances dans votre pays natal, quels sont vos sentiments? Le pays a-t-il changé?

AB - J'ai décidé de ne pas retourner en Egypte. Bien sûr, il reste de la nostalgie, mais il faut vivre dans le présent et pas avec le passé. C'est comme une sorte de divorce.

Quand nous avons immigré, ma grande fille avait neuf ans. Longtemps, elle n'a pas accepté, on n'a pas compris pourquoi j'avais pris cette décision. Après avoir terminé ses études supérieures, elle est allée en Egypte pour faire la paix avec elle-même. Arrivant devant notre maison, elle frappe à la porte. Une femme lui ouvre.

"Qu'est-ce que tu veux?"

"Madame, je suis Mlle Beyrouti et je suis née ici dans cette maison. Me permettez-vous de faire un tour au jardin?"

"Non, vas-t-en!"

Elle est partie les larmes aux yeux en effleurant du bout des doigts la clôture de la maison. De retour à Victoriaville, elle m'a dit, tout simplement, "Tu avais raison, papa!"

MF - Nous allons assez souvent au Brésil pour les vacances. C'est toujours un grand plaisir de revoir la parenté, les amis, mais, après peu de temps, les discussions deviennent stériles, banales. Tu dois éviter des réflexions sur certaines valeurs; la compréhension des faits ne se fait pas sur la même longueur d'ondes, la mentalité est autre, les rapports sociaux sont différents. Il reste quand même des sentiments que nous ne pouvons pas effacer. Malgré tout, nous sommes contents de retourner chez nous, à Arthabaska.

JBF - C'est bizarre - Au Brésil, vous n'êtes plus brésilien et au Québec, on te pose, même après 24 ans, les éternelles questions, que d'ailleurs je considère tout à fait normales - "Vous venez d'où? Quelle est votre origine?"

RD - En Haïti, ils flairent l'étranger à 100 mètres. Quand j'y suis retourné 18 ans plus tard, mis à part mes proches, j'étais considéré comme le "vrai étranger": la démarche, le parler, les gestes d'impatience et d'intolérance... Sans s'en rendre compte, on est façonné par notre nouveau milieu. Et l'Haïtien qui est resté au pays t'identifie à l'Américain, au Canadien... Tu n'es plus perçu comme un Haïtien parce que tu as changé.

Mon frère est allé en stages pendant quatre semaines en Haïti et les paysans l'appelaient "Monsieur Blanc". Pourquoi? Il était différent, il avait de l'argent, il les traitait en égal, sans

supériorité, les écoutait et les comprenait, contrairement à ceux qui sont instruits ou bien pourvus qui n'ont pas laissé le pays.

MP - Pour avoir fui le pays de Ceausescu, j'étais coupable de crime contre le peuple roumain. Il était évident que pour moi, un retour était inconcevable tant que les communistes étaient au pouvoir. Je devais accepter une rupture totale et presque irréversible avec mon pays d'origine et me donner un nouveau défi, celui de reconstruire la vie de ma famille.

Nous avons réussi à nous intégrer, nous sommes bien et nous aimons notre nouveau pays. Aujourd'hui, avec les changements de décor en Europe de l'Est, une voix intérieure me dit: "Tu dois aller revoir les lieux de ton enfance et marcher encore une fois sur les traces de tes pas. Peut-être qu'elles ne sont pas entièrement effacées."... Si Dieu le veut!

JS - Mes parents d'origine arménienne ont été déportés par les Turcs pour la Syrie où j'ai vécu neuf ans. J'ai poursuivi mes études secondaires au Liban pendant huit ans et les études universitaires à Rome pendant six ans. J'ai travaillé durant une courte période en Syrie pour émigrer par la suite au Canada, plus précisément au Québec, où je me suis marié et où je vis depuis 24 ans.

Qu'est-ce que je suis? Quel est mon pays? Eh bien, j'aime dire que je suis d'origine arménienne et que mon pays est ici.

Rencontre de cultures

MP - Bien souvent, dans le langage de la presse et de l'audio-visuel, on utilise des mots comme multiculturalisme, société multiculturelle, rencontre de cultures...

JBF - Multiculturalisme ou mosaïque de cultures, c'est seulement, à mon avis, un terme de passage, une certaine vision, parce que je crois qu'une société se définit par une seule culture. Les influences ou les facteurs qui la déterminent peuvent être multiples. L'ouverture du monde à laquelle nous assistons aujourd'hui nous permettra d'aller à la rencontre de cultures, expression que je préfère.

WG - Pourtant, s'il y a une différence fondamentale entre Canadiens et Américains, c'est bien cette présence palpable de cultures multiples et l'encouragement formel du gouvernement canadien de préserver les attaches à la culture d'origine. Comme nous savons tous, les Américains ont toujours préféré exactement le contraire et ont favorisé le fameux "melting pot" où il est de mise d'oublier au plus tôt nos racines françaises, suédoises ou chinoises pour n'être que de bons petits Américains aux racines inconnues.

JS - C'est bien beau de le dire, mais nous oublions de définir la culture. Quand nous parlons de culture, nous parlons valeurs. Une culture est marquée par un ensemble d'oeuvres matérielles et de créations de l'esprit, de traditions, de modèles, d'une série de représentations, qui servent de référence aux membres d'une société, dans leur travail, leur comportement, leurs attitudes, leurs relations sociales.

Nous pouvons ainsi distinguer la culture d'une personne, qui est le résultat de son développement depuis la naissance ainsi que

les valeurs qu'elle a adoptées consciemment, de la culture d'un peuple qui sont les valeurs de la société.

Cette culture personnelle est donc le lieu de rencontre des cultures vécues par un individu, tandis que la culture d'un peuple, d'un pays, est celle qui, par sa dynamique, crée la culture de la personne et contribue à son épanouissement ou à son conformisme. Le multiculturalisme fait partie de l'âme de l'immigrant et le sécurise. C'est à ce titre qu'il y tient. Mais les diverses cultures présentes dans un pays, bien qu'elles puissent influencer la culture d'origine du pays d'accueil, ne devraient pas se substituer à celle-ci. Le mariage des cultures est déjà suffisamment difficile en lui-même. Celui qui immigré doit accepter de vivre les valeurs du pays qui le reçoit.

MP - La société est en transformation permanente. L'immigration est considérée un facteur de ce dynamisme et en ce sens elle influence également la culture de la société.

JBF - La culture est étroitement liée à la vie de tous les jours, bref à la vie en société. Nous, les immigrants, nous avons acquis une culture, des valeurs, dans nos pays d'origine, dans un milieu social ou système social déterminé, différent de celui de la terre d'accueil, en l'occurrence le Québec.

L'immigrant doit s'adapter et s'intégrer dans la nouvelle société, mais ça ne veut pas dire qu'il doit renoncer à ses valeurs. Je veux souligner trois aspects qui me paraissent essentiels. Premièrement, il y a des valeurs et des moyens d'expression à conserver et à développer, comme le sens des responsabilités, la conscience professionnelle, etc.

Secundo, l'immigrant devra pouvoir assimiler les valeurs culturelles du pays d'accueil. Certaines sont étrangères pour lui, mais nécessaires pour comprendre et s'intégrer au rythme de la vie et à ses exigences.

Enfin, il doit se montrer capable de renoncer à certains préjugés ou habitudes acquis antérieurement.

RD - J'ajoute, même renoncer à un mode de vie et je pense qu'il faut le dire parce que c'est la vérité. Il y a des immigrants qui n'ont jamais voyagé en avion ou en métro, jamais conduit une voiture, qui n'ont jamais bénéficié du confort d'une salle de bain, qui n'ont jamais vu un supermarché ou une banque et encore d'autres, et j'en passe. Ils doivent faire face à un environnement nouveau et subir parfois une transformation radicale de leur style de vie. Il me semble que le contexte est encore plus difficile pour les femmes et surtout celles qui ne travaillent pas à l'extérieur.

JS - Ce changement est en fait une rupture psycho-sociologique. Pour les femmes qui n'ont pas un emploi, on peut ajouter aussi la confrontation avec un nouveau type de solitude déterminé par la difficulté de communiquer, la peur de sortir dans l'inconnu, l'impossibilité de pouvoir continuer dans les traditions ou habitudes du quotidien. Par exemple, la cuisine, le placotage à 11 heures avec les voisines, les courses de tous les jours, la position relative de dominance ou de sujétion par rapport aux gens de son quartier, etc.

RD - C'est ça! Je me souviens du cas de quelques familles vietnamiennes qui ont quitté Victoriaville pour Montréal ou Toronto, pas nécessairement pour ne pas avoir trouvé un emploi dans la région mais pour rejoindre leur communauté, retrouver un milieu connu.

JBF - Nous avons ici le cas - et c'est seulement un exemple - d'une mauvaise analyse des choses. En quittant son pays, il a dû affronter des situations très dures avec une fermeté et une énergie morale qui impressionne, tout ça pour aller à la rencontre du bonheur. Le danger écarté, il est confronté avec d'autres problèmes - un pays qu'il ne connaît pas, une langue difficile à apprendre. Donc, pour lui, un mur presque insurmontable. Il se sent malheureux mais au lieu de continuer l'effort du milieu d'accueil, il va choisir la facilité, un terrain plus sécuritaire, une fuite en avant.

JS - Il s'agit aussi de la structure psychologique de chaque individu. Pour certains, il n'est pas si facile de s'éloigner de leur propre origine, ils ont peur de perdre leurs valeurs.

RD - Le refuge dans les communautés, laissant de côté la raison économique, constitue la cause de la soi-disant "ghettorisation". Ce n'est pas le cas dans notre région, mais c'est un fait à Montréal et dans d'autres grandes villes. Les organismes d'accueil font des efforts pour faciliter l'adaptation, mais leur intervention n'est pas suffisante. Il revient aux communautés et à leurs représentants - et je me réfère également à la communauté haïtienne - de s'occuper de l'éducation des immigrants, de faire le lien avec les valeurs fondamentales du Québec. Les communautés doivent être moins revendicatrices et plus responsables dans l'intégration de leurs membres aux valeurs de la société québécoise.

JS - Les communautés, comme dit Ricardo, en plus de permettre la sécurisation, devraient tendre à intégrer l'immigrant à sa nouvelle société. Malheureusement, c'est l'inverse qu'elles font. Elles accentuent la ghettorisation et retardent l'adaptation par peur de perdre les personnes et les valeurs apprises dans leurs pays d'origine.

MP - Il y a aussi un aspect qui me semble intéressant. Je crois que pour les immigrants provenant des anciens pays communistes de l'Europe de l'Est, les valeurs essentielles et sine qua non dans une démocratie sont remises en question. La liberté de pensée et d'expression ainsi que les moyens d'expression, le sens de la dignité humaine et la communication avec les autres étaient des valeurs acceptées seulement si elles rejoignaient l'idéologie communiste; une propagande pour le bien-être du peuple, axée sur des mensonges, un système corrompu où toutes les actions menaient au succès du communisme étaient attribuées au parti.

En Roumanie, tout était bien mis en scène, rien n'était laissé au hasard. Ainsi, par exemple, le temps libre était une notion qui devait être complètement vidée de contenu pour que le parti et le gouvernement puissent avoir le contrôle total sur la pensée des gens.

"Ils n'ont pas besoin de temps libre!...justement pour qu'on ne puisse pas penser.

"Le communisme ne peut pas être édifié avec des penseurs!" C'était la plus grande réalisation du régime communiste, où même les gens valables avaient une utilité temporaire, c'est-à-dire juste le temps nécessaire avant d'être remplacés.

Je pourrais continuer mais, pour être bref, je vais utiliser une boutade: "Si le parti te donne à manger de la m..., non seulement tu dois la manger mais tu dois aussi apprécier le goût et, pourquoi pas, même avec enthousiasme!"

JBF - La grande erreur des gens a été d'avoir attribué toutes les façons de faire à l'incompétence et à la bêtise des gouvernements communistes. En réalité, elles étaient issues d'une analyse profonde de la psychologie du peuple. Le but était de créer des numéros avec des valeurs standardisées.

MP - Pour revenir aux valeurs que j'ai mentionnées, dans une démocratie, elles représentent des acquis et elles transforment la façon de penser et même d'agir de l'immigrant. Elles lui permettent de mieux comprendre ses besoins matériels et spirituels.

JS - Je veux ajouter que l'immigrant non seulement donne une nouvelle dimension aux valeurs de liberté, mais aussi à la confiance en soi. C'est à ce moment-là qu'il partage mieux son savoir-faire, ses connaissances. Ça ne veut pas dire qu'il impose ses valeurs mais il les exprime par son travail, par sa créativité, par son comportement, etc. Si elles sont positives, utiles, elles peuvent être acceptées par le milieu ou par un groupe social.

RD - Tout à fait d'accord, et j'ajoute un peu de piquant - Le québécois, il a un coeur en or mais il ne faut pas trop changer le cadre! Il accepte l'immigrant dans la mesure où il peut participer au mieux-être collectif. Par exemple, dans les années 60-70, les immigrants haïtiens étaient tous instruits (médecins, ingénieurs, professeurs et autres). Ils étaient traités avec déférence partout, que ce soit à Montréal ou ailleurs. Mais, depuis la fin des années 70, lorsque ces mêmes immigrants ont fait venir leurs parents qui étaient moins instruits - ils étaient parmi les moins instruits au Québec - le respect a disparu.

Je ne crois pas que le nombre ait fait la différence; je pense surtout que la difficulté d'adaptation a été à l'origine de cette perception négative.

JS - Je crois que la clef est d'accepter la rencontre des valeurs et que nous sommes capables de nous enrichir les uns les autres sans s'imposer et sans préjugés. Il faut éviter de développer un complexe de supériorité ou d'infériorité.

Il est très bien de garder l'identité culturelle acquise et de la vivre avec tes valeurs. Par ailleurs, il est incontestable que le fait d'accepter d'autres valeurs représente une nourriture spirituelle, une éducation permanente.

J'ai parlé de préjugés. Je pars d'un principe très simple: Ne dis jamais non avant de savoir de quoi il s'agit! Quelqu'un t'offre une mangue à manger mais tu n'oses pas parce que tu ne sais pas comment. Une fois que tu as enlevé l'écorce, les filaments et le noyau, tu découvres que le jus et la chaire sont bons!

AB - La culture est également l'action, c'est-à-dire qu'elle est étroitement liée à notre activité quotidienne. Elle est née dans l'activité, dans l'expérience de la vie, elle se traduit par les actes. Pour moi, comme enseignant, la culture est liée à la profession et à son milieu.

WG - Mais le fait d'enseigner dans un nouveau milieu?

AB - Le milieu est différent mais le receveur du message, l'étudiant, reste pourtant le même, qu'il soit au Québec, en Egypte ou ailleurs. Connaître le nouveau milieu et, bien sûr, ses valeurs, comme l'a déjà mentionné JBF, est un grand atout qui facilite la communication et permet de gagner la confiance des étudiants.

JBF - Le professeur doit répondre à toutes sortes de questions et, pour l'étudiant, tu es le type qui doit tout savoir. Pour nous, une préoccupation majeure a été de très bien maîtriser l'histoire du Canada.

MF - Connaître la vie d'antan et d'aujourd'hui demande beaucoup d'efforts, une implication soutenue dans les activités extra-scolaires, un contact permanent avec les gens. De plus, enseigner la langue et la littérature, c'est également transmettre et développer de l'émotion, de la sensibilité. Le tout dirigé vers une formation humaniste et une exigence professionnelle.

RD - Même en physique, qui est une science universelle, le changement ne se fait pas sans douleur. Si la matière demeure la même sur tous les continents, les laboratoires sont équipés différemment. En Haïti, les labos étaient démunis alors qu'ici tu arrives en face d'instruments sophistiqués. Il faut une période d'adaptation que tu traverses vite avec l'aide de confrères. Il te faut structurer des travaux pratiques, dispenser des cours de qualité afin de gagner la confiance des élèves.

C'est un défi de taille dans un milieu où les seuls noirs qu'on voyait étaient musiciens ou joueurs de baseball. Je ne crois pas que les étudiants se soient attardés à la couleur de la peau, au pays d'origine. A cette époque, on faisait face à des jeunes habitués à trimer dur pour réussir. Donc, en plus de leur donner un bon enseignement en physique, il fallait être prêt à leur transmettre d'autres connaissances et en ce sens, je disposais d'une formation assez sérieuse pour satisfaire leur curiosité.

Par ailleurs, mes parents m'ont enseigné la patience et la persévérance. Quand mon père me punissait, il me faisait apprendre les fables de Lafontaine!

JS - En arrivant à Montréal, je ne pensais pas enseigner. Je me suis présenté au centre d'emploi pour trouver un travail d'électricien automobile. C'était vers une heure de l'après-midi. Les Jésuites m'avaient appris que lorsqu'on veut obtenir quelque chose, il faut aller à l'heure de la digestion!

On me pose la question, "Quelles sont vos études?" Je réponds que je détiens un diplôme en philosophie mais que je suis à la recherche d'un job dans un garage. Tout à coup, le téléphone sonne. Au bout du fil, monsieur Leblanc, du Collège Sacré-Coeur, à Victoriaville, avait besoin d'un prof de philo.

"Il est devant moi!"

"Envoyez-le moi!"

JBF - Nous pouvons nous considérer une génération privilégiée; à l'époque il y avait une forte demande dans l'enseignement.

JS - Enseigner la philosophie n'est pas toujours si facile. L'étudiant sourit parfois, parfois il ne sourit pas. Est-ce qu'il a compris ou non? Il est toujours important que le message passe, et pour ça les étudiants doivent entrer dans le jeu de la philosophie, dans une atmosphère détendue.

Je me rappelle d'un cours préparatoire au Bacc. Je venais d'arriver et j'étais bien embêté ne sachant de quoi parler. Comme nous sommes dans une région agricole, j'ai pensé au mot tracteur et me voilà parti. Tracteur vient du latin tractus, ça veut dire "tirer", et puis j'ai continué là-dessus. Des années après, un auditeur me reconnaît et me dit, "Je me souviendrai toujours de ce discours, de ton affaire de vache!"

J'ai vécu dans plusieurs pays, j'ai beaucoup voyagé et j'ai compris qu'il faut promouvoir "une seconde nature", l'ouverture sur le monde, partir à la découverte des valeurs. Chaque être humain est unique - mes idées, mes émotions, mes sensibilités sont le résultat d'une accumulation de mes expériences vécues un peu partout.

J'essaie de développer chez les étudiants le sens de la globalité, qu'ils se disent: "Je veux voyager partout! Je veux sauver la planète!"

MP - Je pense que nous avons répondu à la question: "Qu'arrive-t-il à mes valeurs quand je comprends celles des autres?"... et que nous pouvons conclure.

MF - Le Québec a une culture vivante, à la fois fidèle à ses origines et créative tant sur le plan matériel que spirituel. Seulement une culture comme celle-ci peut supporter, voir accepter la rencontre des autres cultures.

JBF - Il ne suffit pas d'accepter. Il faut également pouvoir trouver et donner un sens à cette rencontre.

MP - Je cite: "Pour avoir en face de soi un autre que soi, il faut avoir un soi." (Paul Ricoeur)

Education

MP - Comme le disait Emmanuel Kant, "l'éducation est un art dont la pratique doit être perfectionnée par beaucoup de générations."

JS - L'éducation est aussi un phénomène social et elle continuera de faire son chemin tant que l'homme existera. Elle nous permet d'apprendre, d'accumuler des connaissances sur notre monde et en même temps elle développe certaines de nos qualités. C'est une communication de nos acquis tant rationnels qu'émotifs, selon une version originale, propre à chacun.

JBF - Le but de l'éducation est de nous préparer pour la vie, la vie complète, afin de pouvoir faire face à la réalité.

JS - L'éducation suppose recevoir, brasser et redonner autour de soi. C'est forger sa propre identité à même ce qu'on a reçu.

RD - Tout ça pour être utile dans la vie, pour donner un sens à ton passage dans la société.

MP - L'éducation est un cheminement permanent de toute une vie. Il y a plusieurs institutions qui interviennent dans ce cheminement: l'école, la famille et la société comme institution d'intégration de l'individu dans la vie. Commençons avec l'école.

AB - Etudier, c'est très bien, mais il faut savoir aussi pourquoi? Aller à l'école est pour chaque enfant une nécessité, un besoin ressenti. Il entend parler des amis, il regarde la télévision, il est préparé par les parents et une fois franchie la porte de l'école, tout ça devient réalité. Attention, encore faut-il qu'il ne soit pas déçu.

JS - Apprendre, c'est se marier avec l'inconnu, où chaque individu doit trouver son propre sens. L'école est l'instrument qui permet d'ouvrir les portes de l'inconnu en stimulant la motivation pour engager l'élève sur la bonne voie, à savoir: "qu'est-ce que je dois faire?"

JBF - Nous avons mentionné que la nécessité d'étudier est présente chez l'enfant et également chez l'adolescent, au secondaire et au Cégep. L'école doit lui offrir la motivation d'apprendre, de connaître, pour justement éviter la déception.

Le professeur doit imprimer aux élèves le désir d'étudier. Il doit ouvrir une perspective face aux questions qu'ils se posent, face à l'avenir. L'adolescent doit pouvoir trouver les réponses qu'il cherche, et connaître ses possibilités. Autrement dit, "Qui suis-je?" pour savoir "Qu'est-ce que je peux faire?"

MF - Nous travaillons avec des groupes d'étudiants où chacun a sa personnalité. Quand il y a intérêt véritable, l'étudiant s'identifie à une idée. Le professeur se doit de l'encourager pour lui permettre de s'exprimer, de se faire valoir.

RD - Ce n'est pas la quantité mais la qualité des choses enseignées qui compte. Pour prendre comme exemple la physique, il ne faut pas la présenter comme un inventaire de phénomènes et de formules. Il est important de faire comprendre leurs significations et de rappeler toujours qu'avec l'effort on arrive à bout de tout.

AB - L'étudiant doit travailler pour soi, pas pour la note ou pour faire plaisir aux parents et aux professeurs. Il doit comprendre que le professeur est là pour l'aider, l'encourager et le conseiller. Dans ce sens, la disponibilité des professeurs s'avère très nécessaire.

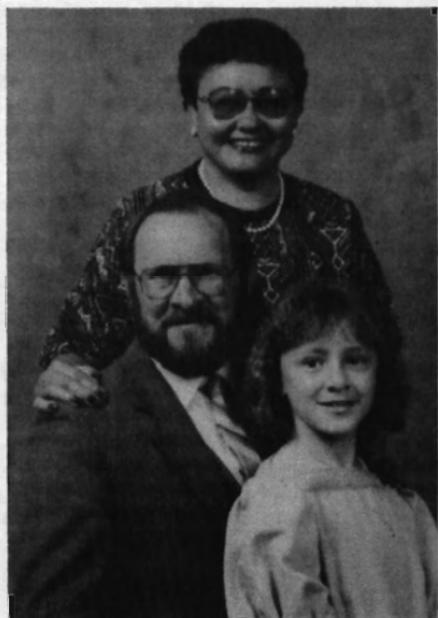
JS - Il est dommage que le professeur revête l'image d'un évaluateur. Il doit être le canal déclencheur du développement, de la curiosité des élèves, tout en leur inculquant le sens de la responsabilité. Enseigner, c'est aussi un apprentissage continu pour les professeurs. C'est un exercice pour se maintenir jeune!

WG - Malgré tout ça, la situation dans les écoles n'est pas rose!

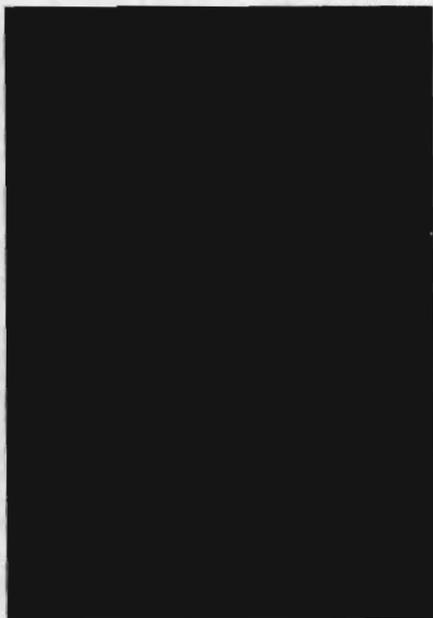
JBF - Avec les réformes éducatives des 25 dernières années, nous avons assisté à la démocratisation de l'enseignement, surtout au Cégep. Tout le monde a accès à l'école, tout le monde peut apprendre ce qu'il veut. On peut attribuer certaines de ces mesures à la nécessité de valoriser le canadien-français, mais je crois qu'on a un peu exagéré. Libéraliser et démocratiser, c'est une



Elisabeth et Louis Takacs accompagnés du maire Poirier, accueillant leurs enfants, Elena et Louis.



Sylvio Provencher et Marie-Josée Balres, avec leur fille, Denise.



Ricardo Zepeda, artiste-peintre.

chose; "baisser la barre" en est une autre. Démocratiser ne veut pas dire nécessairement faciliter.

Les relations "prof copain" "prof chum" n'ont pas donné de résultats positifs. Au contraire, elles ont faussé la relation professeur-élève et déstabilisé les adolescents qui ne trouvent pas devant eux des adultes consistants et cohérents.

MF - L'enseignement est devenu de plus en plus professionnel, avec des normes et des procédures à suivre, des méthodes et des techniques pédagogiques à maîtriser. La grande diversité des cours et des disciplines qui aurait dû former des jeunes au cerveau bien fait et non seulement rempli, n'a pas conduit à la réalisation des vœux du Rapport Parent. On a plutôt érigé le mythe des sciences et des techniques comme seul avenir possible.

Toute la société a encouragé des générations de jeunes à ignorer la philo, la littérature, l'histoire, bref les sciences humaines. Résultat, une génération mutilée intellectuellement, sans histoire, sans passé, sans héros, sans références à un tissu social. Le courant change, les sciences humaines connaissent une revalorisation avec l'inévitable retard de 10 ans sur les USA.

Négliger l'histoire et la littérature ou mettre l'accent sur le français écrit et non sur le français parlé, c'est négliger le développement des émotions, de la sensibilité.

JS - Souvent, dans certains programmes, par rapport à autrefois, il n'y a plus la même combativité, la même émulation et la même exigence, la même volonté à rechercher la vérité. Est-ce que nous assistons à une métamorphose des valeurs éducatives?

AB - Le rythme d'évolution de la société est aujourd'hui très rapide. L'économique prend l'avance sur les différentes suprastructures parmi lesquelles on retrouve l'école, laquelle n'arrive pas à s'adapter au rythme imposé.

RD - Depuis un certain temps, on nous propose des changements à n'en plus finir sur la façon de transmettre, de passer le message. Certains, dans le but de te faire croire que tout le monde peut apprendre n'importe quoi, vont jusqu'à te dire que le contenu n'est pas important.

Il faut, en classe, motiver les jeunes que la société s'applique à démotiver en s'attaquant journallement au corps enseignant (même nos gouvernements le font quand ils ne veulent pas te payer adéquatement ou te fournir les outils pour travailler).

Malheureusement, les vrais perdants sont nos jeunes, les étudiants d'aujourd'hui, qui devront gérer demain.

AB - Le moment clef de l'éducation est la période de l'adolescence, et c'est justement l'adolescent qui est confronté avec cette situation.

JS - L'élève a l'impression que pas mal de connaissances accumulées ne lui serviront pas. D'autre part, il ne saisit pas l'essentiel. L'adolescent ne voit pas bien ses problèmes (ou pense que ce sont les autres qui vont les résoudre) et tend à la facilité.

JBF - On constate chez certains une réaction de révolte, chez d'autres de renfermement sur soi-même, et ils se disent incompris ou même rejetés.

RD - Il cherche le changement; aujourd'hui les sciences pures, demain l'administration. Aujourd'hui, il croit avoir trouvé la solution, demain il abandonne. Il me semble qu'en réalité il recule trop facilement devant l'effort, devant la discipline, devant le travail bien fait. Il veut arriver avant de partir... Il suit notre société et son rythme effarant.

MF - Il veut devenir une personne autonome, mais cette métamorphose implique le sens de la responsabilité. Il croit réussir tout seul et souvent il n'y arrive pas.

MP - La famille doit jouer un rôle essentiel dans l'éducation. Il me semble qu'il faut d'abord savoir accomplir cette fonction et que tout dépend de l'ambiance qui entoure l'enfant, l'adolescent à la maison, des rapports qu'entretiennent les parents, de la mentalité qu'ils développent, de la confiance qui existe entre les parents et l'enfant.

AB - Le contact des parents avec l'école doit être constant, l'éducation doit se poursuivre en parallèle et en collaboration. La famille ne doit pas considérer que sa fonction éducative est terminée.

RD - Et pourtant, il y a de nombreuses familles qui croient alors avoir satisfait à leurs devoirs et qui pensent pouvoir se décharger de toute une partie de leurs obligations. C'est une grande erreur parce que l'enfant a besoin de ce tandem école-famille.

JS - La famille, tout autant que les professeurs, est dépassée par les événements et les bouleversements qui affectent l'école. Souvent, au niveau Cégep, il est difficile à la famille d'intervenir dans le processus de l'école et de l'éducation. Les jeunes adultes veulent être autonomes et subvenir à leurs besoins par un travail partiel. Beaucoup d'élèves quittent la famille pour s'installer en appartement et vivre indépendamment. La famille ne peut être qu'un support et un lieu d'encouragement pour les cégepiens et cégepiennes. En ne créant pas de pressions et en laissant le jeune adulte vivre certaines expériences, elle contribue à sa formation et à sa prise en charge de lui-même. Bref, amour, confiance, encouragement, voilà son rôle.

A côté du rôle de la famille, la société a une grande part de responsabilité dans la motivation des jeunes à l'étude. Tout en évitant de créer des pressions indues, elle a un pouvoir de persuasion pour amener la continuité des études et pour encourager les réussites de qualité. Les emplois peuvent devenir des facteurs pour mousser les ambitions, les motivations et la scolarisation selon les besoins de la société. Le chômage, les changements technologiques, la récession sont souvent des facteurs de découragement pour le jeune adulte qui ne voit pas la récompense d'un emploi après avoir terminé ses études.

RD - L'étudiant passe environ 30 heures à l'école sur les 168 de la semaine. Si on enlève 56 heures pour dormir, il lui en reste 112 avec la famille, les amis et les autres. Comment la société peut-elle se décharger de ses responsabilités et penser qu'il appartient à l'éducateur, au professeur de faire de chaque élève un modèle de réussite?

Combien de parents ne peuvent même pas supporter les deux enfants qui sont les leurs alors qu'ils voudraient que le prof vienne à bout de 30, 40 d'entre eux? Les parents se défilent devant leurs responsabilités et, comme dans toute bonne famille, imputent aux profs l'ignominie des échecs, des abandons de leur progéniture.

L'école est le reflet des familles, de la société et non l'inverse: les jeunes se forment, s'éduquent d'abord à la maison, l'école est un complément. Si, dans mes cours de physique, je déblatèrais sur un sujet ou un autre, quelles seraient les réactions des parents en apprenant qu'un prof sort marginalement de ses cours? La société est instable et le milieu de l'éducation s'en ressent fortement.

MP - Merci d'avoir partagé vos impressions. Et si on terminait avec une petite anecdote cocasse? Fouillez dans vos souvenirs!

La Césarienne...de Ricardo Dorcal

Je devais commencer à enseigner au Collège de Victoriaville en août 67. A cause de démêlés avec le gouvernement d'Haïti, je ne suis arrivé qu'en décembre. Comme je n'avais pas mon poste, j'ai postulé au Centre de la main d'oeuvre pour un programme d'enseignement aux adultes qui revenaient aux études. Il faut dire que ces élèves avaient à peine complété une 5e année.

En juin '68, j'enseignais donc en 7e quand un bon matin, un étudiant me demanda ce qu'était une Césarienne. En prof consciencieux, j'ai commencé à fournir à la classe toutes les informations dont je disposais. Tout le monde était attentif et semblait boire mes explications. Du moins, je le pensais...

Quand j'eus fini, mon "gorlot" se leva et me dit: "*Monsieur, je crois que vous vous êtes trompé; on m'avait dit qu'une Césarienne, c'était une fille de St-Césaire.*"

Tout le monde riait et moi, j'étais en beau m...Je ne connaissais pas St-Césaire mais je me suis rendu compte que je m'étais fait avoir.

"Allez voir monsieur l'abbé"...Albert Beyrouti

J'arrivais ici et j'étais à la recherche d'un logement. Comme je ne connaissais pas la ville et que je ne savais pas quelles étaient les démarches à faire, je me suis adressé à l'administration de l'école.

"Vous cherchez un logement? Allez voir monsieur Labbé."

Sans hésiter, je suis allé voir le curé. Celui-ci la trouva bien bonne. Il m'expliqua qu'on voulait sans doute me référer à monsieur Labbé, propriétaire d'un immeuble!

Jean-Baptiste Fonseca rencontre l'Anglais opaque

C'était en 1968. Pour obtenir mon statut d'immigrant, je me suis présenté au consulat canadien à Paris. Un fonctionnaire, un Anglais opaque et épais, était chargé de passer l'interview avec les immigrants.

Après m'avoir écouté, il me regarde, surpris, et me demande:
"Vous allez travailler en français?"

"Mais oui!"

"Alors, ils ont des écoles françaises là-bas?"

Il ne pouvait pas croire qu'au Québec on parla le français. Pour lui, le Canada se terminait avec l'Ontario et Montréal était une ville anglaise!

Un mélange de quoi?...Maria Fonseca

Peu de temps après notre arrivée à Victoriaville, on frappe à notre porte. C'était un représentant de commerce. Il remarque mon accent - "Vous venez d'où, madame?"

"Du Brésil."

"Quelle langue parlez-vous au Brésil?"

"Le portugais."

"C'est quoi au juste? Un mélange d'anglais et de quoi?"

Etant donné qu'ici on trouvait anglais et français, sans doute avait-il déduit qu'en Amérique du Sud les langues parlées devaient être un mélange d'anglais...et d'autre chose!

Une Labatt 25 pour Jean Sabri!

Après avoir trouvé du travail, je suis entré dans un restaurant du centre-ville de Montréal. J'avais en tout 50\$ en poche. Le serveur s'approche et je lui commande une bière.

"Molson Export? O'Keefe? Labatt 50?", me demande-t-il.

Je ne connaissais aucune des marques d'ici, alors je n'ai retenu que la dernière. Par réflexe, j'ai pensé aussitôt à mes 50\$.
"Donne-moi plutôt une 25!", que je dis au garçon, perplexe!

Post scriptum

Dans *La Nouvelle* du 29 février 1992, on donnait des chiffres selon lesquels, depuis 1982, les taux de réussite et de satisfaction des élèves dépassent souvent la moyenne des Cégeps de la province. Ernest Laflamme, un collègue des enseignants de notre table ronde, nous a mentionné qu'au Cégep de Victoriaville, on a déjà compté 80% de professeurs immigrants.

Lorsque le Collège du Sacré-Coeur est devenu Cégep en 1969, le nombre d'étudiants a grimpé de 200 à 1000. La demande de professeurs a donc aussi quintuplé. Or, à l'époque, les taux de salaires étaient encore la responsabilité de chaque Commission Scolaire. Et ces salaires étaient quatre fois plus élevés à Montréal qu'ici.

Il n'est donc pas étonnant que la région ait perdu plusieurs de ses enseignants au profit de la métropole. On s'est donc retrouvé, d'une part, avec un besoin accru d'enseignants et, d'autre part, avec une réduction de ces derniers, à cause de leur départ pour les grandes villes. On trouvait donc une solution dans le recrutement de professeurs à l'étranger.

LES "BOAT PEOPLE"

A l'automne de 1979, notre région a connu ses premiers "boat people", ces réfugiés du Viêt-Nam qui avaient quitté leur pays sur des bateaux de fortune pour chercher un asile temporaire à Hong Kong. De là, quelques milliers ont été acceptés au Canada. Notre région a reçu au moins une cinquantaine de familles. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une dizaine, la plupart ayant quitté la région pour Montréal ou Toronto.

La majorité de ces gens étaient des Vietnamiens du Sud qui craignaient des représailles du nouveau gouvernement ou encore qui ne voulaient pas vivre sous le joug communiste.

Dans les Bois-Francs, les paroisses et le Comité d'accueil international (CAI) ont parrainé les nouveaux arrivants en leur trouvant logis, nourriture, vêtements, meubles, etc. L'accueil traditionnel des sylvifrancs ne s'est pas démenti. Ils l'avaient fait avant - en 1957 pour les hongrois - et ils le feraient encore en 1981 pour les Colombiens.

Le rôle important qu'a joué le CAI dans ce dossier est à souligner. Renata Gingras et Yvette Larroza n'ont pas ménagé efforts et temps pour organiser l'accueil et le suivi de ces gens afin de faciliter leur intégration.

Leur travail consistait à trouver des parrains ainsi que le nécessaire pour les besoins primaires. Ensuite, il fallait organiser des cours de français et faire appel aux employeurs pour tenter de trouver de l'emploi aux arrivants. Il est venu environ 60 réfugiés à Victoriaville à l'automne de 1979 et autant dans les villes voisines. Un autre groupe a suivi en 1980.

Ici, ces gens étaient hébergés au Motel Boifran, le temps de trouver un logement. Les parrains/marraines aidaient à trouver logement ou appartement, cuisinière, réfrigérateur, meubles, etc., tout cela, en majeure partie, étant des dons de la population.

Ensuite, après l'installation, les parrains voyaient à leurs besoins alimentaires, médicaux, scolaires, etc. Une grande épicerie locale commandait leurs produits habituels.

Pourquoi ne sont-ils pas restés dans les Bois-Francs? Ont-ils été bien accueillis, bien acceptés? Pourtant, il semble que oui. Il fut même un temps où nous avions un surplus de parrains/marraines pour les arrivants! Ils n'ont manqué de rien et ceux qui sont restés sont très reconnaissants envers les sylvifrancs.

La langue fut un obstacle majeur, mais des cours de français étaient donnés. L'aide financière était fournie par le gouvernement fédéral. Mais, la plupart de ces gens ne trouvaient pas de travail stable et rémunérateur. Les vietnamiens sont travailleurs, tout le monde le sait. Après un an, sans espoir de travailler, ils préféraient tenter leur chance ailleurs.

⁶gens des Bois-Francs

LES HUA DE PRINCEVILLE

Il y a 13 ans, huit familles de Princeville avaient accepté de parrainer des Vietnamiens. Aujourd'hui, à cet endroit, nous trouvons encore plusieurs membres de la famille Hua. Ils sont restés. **Gia Phong Hua** nous a raconté son histoire.

D'abord, Gia Phong nous explique que même s'il est né au Viêt-Nam, ce pays ne le reconnaissait pas comme Vietnamien. Son père, qui était Chinois, travaillait pour les Français en 1932 lorsque ces derniers lui ont demandé d'aller à Saïgon pour développer de nouveaux débouchés. Il s'y est installé pour de bon et y a élevé sa famille.

Lorsque le Nord prit le contrôle du Sud, les Chinois qui y vivaient étaient fortement encouragés à partir. Il n'y avait plus de place pour les "étrangers" - même ceux de la deuxième génération. La famille Hua devait tout vendre et le plus tôt possible.

Qu'est ce que vous faisiez comme métier?

"Je dessinais la publicité pour le cinéma. Chez nous, les affiches pour les films n'étaient pas imprimées. Il fallait faire des affiches à la main."

Et quand le Sud Viêt-Nam a perdu la guerre, votre famille a décidé de partir. Comment cela s'est-il passé?

"Plusieurs familles - à peu près 25 - se sont mises ensemble pour acheter un bateau. Nous avons demandé un visa et il a fallu presque donner la maison et tout pour avoir le visa. Un policier est venu noter tout ce qu'il y avait dans la maison. Nous n'avions pas le droit de rien apporter sauf une petite valise et nous ne pouvions pas partir avant qu'il revienne nous aviser que nous pouvions partir."

Un soir, on frappe à la porte. C'était un policier. Il nous dit: Partez! Nous avons voulu aller faire chacun une valise mais il a refusé. Il a répété: Partez! Ma mère avait été plus prévoyante - elle avait préparé sa valise d'avance; alors, elle a été la seule qui a pu l'apporter. Moi, j'étais en chemise et je n'ai même pas pu prendre un manteau.

De toute façon, quand toutes les familles étaient rendues dans le bateau, nous étions trop pesants. Il a fallu jeter des choses à l'eau. J'ai même été obligé de jeter mes souliers à l'eau! Je suis arrivé nu-pieds au camp, à Hong Kong."

Comment c'était le camp de réfugiés?

"Il y avait environ 65,000 personnes dans le camp, des lits à quatre étages! Au début, c'était sévère. Il fallait rester dans le camp. Mais quand l'Emigration nous a donné nos cartes, nous avons pu aller travailler dans la ville (Hong Kong) à tous les jours. Le camp fournissait le riz et les fèves germées mais il fallait aller

travailler pour rapporter autres choses."

Et un jour, vous avez tous - vos parents, vos frères et votre soeur - obtenu des visas et avez pu choisir un pays d'accueil? Comment avez-vous fait le choix du Québec et pourquoi Princeville?

"Plusieurs émigrés ont choisi l'Italie, les Etats-Unis et le Canada anglais (Vancouver et Edmonton) mais mon père parlait français et il préférait cette mentalité. Et le Québec choisit la jeunesse; alors, comme nous étions plusieurs jeunes adultes dans la famille, le Québec voulait nous avoir."

Qui payait le billet d'avion?

"Le gouvernement canadien payait et il fallait le remettre après, à tant par mois, quand on travaillait."

Vos parents se plaisent ici?

"Mon père a 78 ans. Il connaît beaucoup de monde partout, même des anciens voisins de là-bas qui sont par ici. L'an passé, il est allé à New York et là, il dit qu'il peut mourir en paix! Ma mère a 76 ans. Elle ne parle pas français alors elle s'ennuie. Quand elle va dans le quartier chinois à Montréal, elle est heureuse, elle parle toute la journée!"

Gia Phong travaille comme boucher à l'abattoir. Comme passe-temps, il a repris ses anciennes amours - la peinture. Dernièrement, il a participé à une exposition parrainée par le Comité d'accueil international et, l'an passé, il a exposé ses portraits dans sa ville d'adoption. Ses deux fils sont parfaitement intégrés et semblent aussi déjà avoir des aptitudes pour le dessin.

L'IMMIGRATION A LA CAMPAGNE

Entre les années 1950 et 1990, l'agriculture au Québec a fait des pas de géant pour se hisser parmi les grands de l'agriculture mondiale.

L'élevage de la vache laitière a contribué largement au progrès de l'agriculture québécoise et surtout de celle des Bois-Francis où l'on retrouve le plus important bassin laitier du Québec et du Canada. La production laitière a toujours été l'épine dorsale de l'économie agricole de la région 04 et nous a amené la stabilité, la prospérité et la rentabilité.

L'agriculture dans les Bois-Francis est l'un des moteurs de notre économie régionale et l'exportation de nos produits agricoles est devenue primordiale et essentielle à la survie de nos fermes.

Gestion et formation seront de toute évidence deux des clés du succès pour toute entreprise qui voudra faire face aux défis des années 2000⁷

Investissements en agriculture région 04 Bois-Francis	
Item	Millions \$
Terres et bâtiments	647,7
Machinerie et matériel	236,4
Bétail et volaille	188,9
Quotas de lait et de volaille	422,4
Total	1495,4

Une contribution à la continuité et au développement de l'agriculture régionale et particulièrement du secteur de la vache laitière revient également aux quelque 100 familles de fermiers immigrants établis dans la région.

L'immigration à la campagne, dans les Bois-Francis, commence après 1975, celle-ci étant française, belge et surtout suisse. A titre informatif, en 1979, environ 1000 personnes provenant de la Suisse ont immigré au Canada.

⁷Raymond Laflamme, "Aux agriculteurs et aux agricultrices de la région 04 Bois-Francis", La Production Plus, janv 1992, pp 17-18.



Jean-Marie Clerc & Jean-Louis Larroza.



L'assermentation.



Léon De Pauw.



Elisabeth & Louis Takacs.



Hilde Gilgen & Yvette Larroza.



Renata Gingras.



Ricardo Dorcal.

Pays d'origine	Fermes laitières	Autres fermes
Suisse	62	1
France	20	5
Belgique	13	1
Allemagne	3	2
Autriche	1	-
Pays-Bas	1	-
Finlande	-	1
Colombie	-	1
Total	100	11

Pourquoi les Suisses quittent leur pays⁸

La terre ne suffit plus. Près de la moitié des paysans n'arrive plus à subvenir aux besoins de la famille avec le travail de la terre ou à la ferme. Souvent, il faut un deuxième job.

Le terrain agricole diminue et pourtant, chaque mètre carré est utilisé. On constate dans les campagnes l'apparition d'une nouvelle mosaïque: des frontières avec des zones industrielles, des autoroutes, des parkings et d'autres éléments du milieu urbain.

Pour pouvoir exercer le métier de cultivateur, d'éleveur, beaucoup de paysans louent des terres et des fermes. Le pouvoir d'achat est limité à cause des prix élevés. D'ailleurs, "louer" n'est pas toujours une affaire sécuritaire. Pour ces gens, avoir leur propre ferme est un défi.

Le partage de la terre, l'héritage, entraîne des tensions entre générations. Souvent, les parents et les enfants se retrouvent ensemble sur la même ferme. Les problèmes d'ordre familial et le souci pour l'avenir des enfants constituent les raisons pour tenter l'émigration.

Il faut retenir que dans la tradition suisse, la famille occupe sur le plan social une place essentielle.

Pourquoi choisir le Canada et le Québec

La publicité est le facteur déterminant. Partout dans la presse et dans les revues de profil agricole on trouve des informations et de la publicité sur l'agriculture canadienne et québécoise, de même que des colonnes entières sur les terrains agricoles et les fermes à vendre.

«Le Canada et le Québec cherchent des immigrants pour la campagne» - Pour le paysan suisse, toute cette publicité, c'est l'enchantement. Elle exerce un effet magique, c'est "le rêve canadien", les grands espaces!

⁸Katrina Werner, Kanada Einfach, Orell Füssli Verlag, Zürich, 1981

Pouvoir posséder une grande terre et une grande ferme n'est pas une chose à négliger. Pour 10 hectares en Suisse, tu peux acheter 80 hectares au Québec! Et le cours du dollar canadien, malgré sa hausse actuelle, est encore une affaire rentable, tenant compte du fait que les prix du mètre carré de terrain agricole et des maisons en Suisse ne cessent d'augmenter.

Un autre élément qui attire l'immigration au Québec, c'est la globalité de la vente. La ferme à vendre comporte les bâtiments et les animaux, les terres connexes à la production végétale, la machinerie, le matériel roulant et la maison.

Ainsi, à l'arrivée sur sa nouvelle propriété, le travail à la ferme commence immédiatement; la vache, elle, ne peut pas attendre!

La vente de fermes - une "big business"

Pour acheter une ferme il faut un capital. Le fermier immigrant fait partie de la catégorie "investisseur" et doit fournir la preuve de son investissement (au moins 250 000\$) afin d'obtenir le droit à l'immigration.

Le prix des fermes à vendre n'a pas cessé d'augmenter avec les années et frôle aujourd'hui le million de dollars. Une vrai mine d'or pour les agences de courtage, les "Maklerfirme". Ce n'est pas une surprise de trouver des immigrants suisses dans leur direction ou encore parmi les agents immobiliers, les "Maklers".

Le Makler possède une très bonne connaissance des mentalités suisse et québécoise, des points forts et faibles de l'un et de l'autre. Les agents de courtage organisent en Suisse de nombreuses séances d'information et de publicité sur le Québec et son agriculture. Images des terres agricoles, de leur immensité, loin des autoroutes et des centres urbains, images de fermes laitières et de belles maisons, différents aspects sur le travail dans les champs et à la ferme défilent devant les yeux de l'assistance émerveillée.

- "Voilà maintenant quelques fermes à vendre!"

- "Qu'en pensez-vous? Demain elle pourrait vous appartenir!"

- "Le prix? Faites la comparaison!" Et ce n'est pas tout; aujourd'hui les prix sont très raisonnables."

- "Ici, vous voyez la famille N... Elle vient juste de déménager il y a quelques semaines seulement. Tous sont très contents. Le travail est sans problème. Les enfants vont déjà à l'école!"

- "On peut acheter une ferme sans faire appel à une agence immobilière?"

- "Oui, mais nous ne vous le conseillons pas. Il y a trop de problèmes que vous ne pouvez régler seul, sans parler des difficultés que vous pouvez rencontrer: chercher la ferme que vous désirez acheter, le contrat de vente, les affaires avec le notaire et avec la banque, toutes les formalités avec le bureau de l'immigration, les assurances et j'en passe. Ça fait un tas de choses à voir!"

- "Nous offrons un service après vente complet pendant plusieurs mois (même deux ans).

Il n'y a pas de frontières entre l'information réelle et la publicité!!

On trouve également des agences de voyage qui prétendent pouvoir tout faire pour aider ceux qui veulent émigrer vers la

campagne canadienne. On retrouve presque les mêmes informations et le même émerveillement.

"Vous n'avez pas besoin d'un Makler. Nous connaissons les fermes et nous menons les affaires directement avec vous et le propriétaire."

Un voyage de 8-10 jours, "visite d'information", est organisé pour les amateurs. Ils ont la possibilité de voir eux-mêmes la réalité sur place au Québec, de se faire leur propre opinion quant aux moyens de réaliser l'achat d'une ferme.

Après avoir quitté Montréal, les terres agricoles et les fermes font leur apparition - des petites, des moyennes, des grandes, mais toutes dépassent celle de la ferme suisse. Des fermes sont visitées dans plusieurs régions de la Province. Bien sûr, aussi, des familles suisses habituées aux visiteurs.

On regarde, on fait des comparaisons, on comprend ou on ne comprend pas et assez souvent, à la fin du voyage, on se pose les mêmes questions qu'à la case de départ. On constate qu'on n'a pas eu la possibilité d'être seul mais qu'on a toujours été accompagné de son guide, qu'on a visité des fermes, mais pas des fermes à vendre et que la réalité de l'agriculture québécoise correspond à ce qu'on a vu dans le film présenté en Suisse.

Le premier voyage permet d'avoir une vision générale de "l'affaire", mais laisse sans réponse un grand nombre de questions. Mais, malheureusement, personne en Suisse, ne peut leur répondre. En conséquence, l'agent immobilier reste leur seul recours. Le Makler ne représente pas la meilleure source d'information. Son intérêt est de vendre.

Conclusion: il faut revenir si vous décidez d'acheter. Avoir un visa de touriste ne pose aucun problème! Deux ou trois visites sont en général nécessaires afin de choisir la ferme qu'on veut.

Les difficultés

La plus grosse difficulté pour l'immigrant suisse-allemand, c'est la langue française. Le Makler n'a pas intérêt à parler de ces difficultés. Donc, la langue n'est pas un problème, elle s'apprend vite, même très vite! Et puis, il est là pour régler pour un bout de temps toutes les affaires!

En réalité, dans pas mal de situations, l'agent immobilier n'offre pas le service après vente. Il traite l'affaire avec le vendeur et ne s'intéresse plus à l'acheteur.

Les démarches auprès des organismes gouvernementaux des différents paliers, l'achat de matériel pour la ferme, l'achat d'une automobile, le contact avec les enseignants à l'école - la liste pourrait s'allonger - exigent de pouvoir communiquer.

Que faire? Parfois un voisin, québécois ou immigrant plus ancien, parfois des bénévoles du CAI, quand ils ont connaissance de sa présence dans la région, interviennent pour lui donner un coup de main. Sinon, il faut se débrouiller tout seul, et ce n'est pas du tout facile.

"Avant d'acheter la ferme, si nous avions eu seulement trois mois à notre disposition, les choses auraient pu être différentes", dit monsieur Bühler. "J'aurais pu louer un appartement pour les

trois mois et suivre un cours intensif de français. Rien d'autre qu'apprendre la langue. Mais, le tout est un problème de visa."

Malgré la preuve qu'il présente, la garantie d'achat pour obtenir le visa d'immigration, il faut attendre et attendre, parfois un an. Il faudrait au moins réduire le délai pour ceux qui ont déjà acheté la ferme ou qui ont fait l'offre d'achat. Ces trois mois permettraient au nouvel immigrant de s'initier à de nombreux aspects de la vie ici, de régler toutes sortes de petits problèmes, ce qui faciliterait d'autant son intégration dans la société d'accueil.

"Nous manquons d'information", dit monsieur Eschenbrenner, qui est venu de France. "Nous avons besoin de conseils, de bons conseils." "Malgré que nous parlons français, les mêmes mots ne veulent pas toujours dire la même chose", ajoute monsieur Génion, aussi français d'origine.

"Premièrement", poursuit-il, "à l'aéroport, en arrivant, nous devrions trouver toute l'information utile auprès du Service d'Immigration: savoir qui contacter dans les Bois-Francs, qui sont les personnes-ressources qui peuvent nous conseiller."

"Nous avons découvert le Comité d'Accueil des Bois-Francs longtemps après notre arrivée dans la région et nous sommes convaincus qu'il peut faire beaucoup pour nous. Malheureusement, même lui ne sait pas quand de nouveaux immigrants arrivent."

Pour les enfants qui commencent ou qui continuent l'école primaire, l'adaptation et l'intégration est assez rapide dans le milieu français. D'autant plus qu'on prépare leur accueil et que les enseignants manifestent beaucoup de patience et de disponibilité à leur égard. En quelques mois, ils parlent assez bien le français et ils ont ainsi un atout sur les parents qui maîtrisent très peu la langue et s'expriment avec difficulté.

Le parent se trouve dans l'impossibilité d'aider l'enfant à préparer et mieux comprendre ses devoirs et, au contraire, c'est lui qui se voit aidé par son enfant. Celui-ci doit lire, traduire, communiquer à la place des parents. Au début il s'amuse, mais avec le temps, tout cela devient une corvée qu'il doit assumer.

"Pourquoi fais-tu cela à leur place?"

"Mes parents ne parlent pas bien le français."

"Pourquoi?"

"Je ne sais pas. Peut-être qu'ils n'ont pas le temps, mais...j'en sais rien."

"Que devraient-ils faire?"

"Je crois qu'ils devraient aller à l'école!"

Au secondaire, à partir du IIIe, l'adaptation et l'intégration sont plus difficiles. Les élèves immigrants sont très peu nombreux et les classes d'accueil n'existent pas. Le jeune de 15-17 ans se voit plongé dans un milieu qu'il ne comprend pas, qui pourtant ne lui est pas hostile, mais dans lequel il se sent perdu. Il a dû abandonner dans son pays un groupe d'amis, les "meilleurs", les "seuls vrais amis", la sécurité du passage vers l'adolescence. Il ou elle a dû quitter son premier amour, "la petite amie" ou "le

petit ami" et la douleur dans l'âme est toujours présente. Ses pensées sont ailleurs.

Il y a également une révolte contre les parents. Comment s'en sortir? Quelles sont les solutions envisageables?

- une volonté de fer, le défi de réussir seul, aller vers les jeunes de son âge, se faire de nouveaux amis;
- réussir tout seul n'est pas toujours facile; le besoin d'être encouragé, appuyé par les parents est souvent la meilleure solution;
- l'abandon et le retour au pays pour y poursuivre les études, retrouver les amis et attendre que le temps règle tout.

Quelques opinions de gens du milieu

"Les Suisses sont des travailleurs acharnés. Ils ont l'esprit du travail et connaissent leur métier. L'intégration en milieu agricole est assez facile. Ils se donnent des défis en permanence, ils passent la journée à l'étable - il y a beaucoup de contact avec l'animal.

Qu'est-ce que je peux leur reprocher?

Ils ne sortent pas assez; pour eux, la ferme c'est tout! En sortant, ils pourraient améliorer leur français. Nous devrions tous pouvoir communiquer. Il y a des exceptions. Par exemple, monsieur Schmucki parle bien le français."

Michel Thibodeau
agronome

Les Suisses sont de bons travailleurs et accordent beaucoup de temps et d'énergie à leur ferme. Leurs fermes sont très propres; ils aiment les fleurs. La ferme est très bien intégrée dans le village fleuri de Warwick. Ils sont accueillants et vivent dans leurs traditions; ils ne veulent pas être marginalisés. La langue est la plus grande difficulté.

Je peux dire la même chose des Français et des Belges qui participent activement à la vie communautaire et paroissiale. Exemple: les Nogarède, un couple très engagé à la paroisse.

Denis Roux
curé, Warwick

"Si je connais des agriculteurs immigrants? Oui, je connais des Suisses, par exemple. Malheureusement, ceux où ça va bien ne viennent pas me voir! Ceux qui viennent à mon bureau, c'est parce qu'ils ont des problèmes, bien entendu."

Quels sortes de problèmes?

"Des gens qui ont été exploités par des vendeurs de machinerie agricole, à qui on a vendu de l'équipement qui n'était pas essentiel, par exemple, ou des problèmes avec l'achat de la ferme."

"L'immigrant cultivateur est un acquis pour les Québécois. Il nous apporte de nouvelles méthodes, de nouvelles productions - l'agneau, la chèvre, les fromages. Les autres ne sont pas obligés de manger ce que moi j'aime ou vice-versa. Il faut développer notre production. Ce n'est pas nécessaire qu'eux s'adaptent à nous, mais nous aussi on peut s'adapter à eux."

"Oui, on peut encore faire une belle vie sur la ferme. Mais, il ne faut pas mêler fierté avec richesse. Regardez toutes les belles fermes dans un rang. Cela ne veut pas dire que ces gens-là sont riches. Nous, cette année, nous devrions acheter 12000 de quota de plus juste pour rester au même revenu que l'an passé!

"Promenez-vous dans les rangs pas très loin d'ici. Vous allez voir des fermes abandonnées. Des fois, il y en a 3, 4 en ligne. C'est terrible. Puis, c'est pas parce que c'était pas des bonnes fermes. Les jeunes partent. Il n'y a pas toujours de relève. Et puis, ça prend de l'argent, aujourd'hui. Le gouvernement, qu'est-ce qu'il fait pour garder les jeunes sur la ferme?"

"Moi, j'ai une idée que j'ai exposée aux Etats Généraux. Les immigrants qui viennent s'installer sur des fermes, c'est sûr qu'ils peuvent se sentir isolés. J'ai suggéré qu'on forme une banque d'immigrants pour regrouper 3-4 familles dans le même coin. C'est ça le rôle du gouvernement. Ils m'ont fait une mise en garde: il ne faut pas former de ghettos! Imaginez, des ghettos de 3-4 familles!"

Jacques Baril
député provincial, comté d'Arthabaska

Notre vision au niveau agricole, c'est la notion de ruralité. On a compris que l'agriculture n'était plus capable de maintenir la vitalité économique nécessaire dans cet espace qu'on appelle la ruralité.

Un immigrant sur dix s'installe en région, les neuf autres s'établissent dans la région de Montréal, fait qui représente une perte d'éléments importants pour la campagne.

C'est dans la diversité qu'on bâti un pays et moi je trouve que c'est une perte énorme pour le milieu rural.

Jacques Proulx
(cité par Daniel Brosseau dans Le Journal de Montréal, 30-11-91)

"Bien sûr que j'aimerais en voir plus. Ils ont démontré leur savoir-faire dans la région. Je regarde mon fils chez nous. Ses deux meilleurs amis sont un indien et un polonais. Je trouve ça merveilleux. Quand j'avais son âge, je n'avais pas la chance d'avoir des amis immigrants. Il n'y en avait pas dans notre bout.

"Est-ce qu'il y a de la place pour eux dans les Bois-Francs? Moi, je dis que oui.

"Il faut penser aussi à la régénération du peuple. Si on prend le Saguenay-Lac St-Jean, d'où je suis originaire, beaucoup de gens sont apparentés. A la longue, ce phénomène a des conséquences tragiques, des maladies rares, par exemple. Il faut des immigrants pour apporter du sang nouveau.

"C'est un fait que la région des Bois-Francs ne reçoit pas sa part d'immigrants. Comment les attirer? Quand ils arrivent à Montréal, sont-ils incités à venir parmi nous? C'est peut-être de ce côté-là qu'il faudrait regarder."

Maurice Tremblay
député fédéral, comté de Lotbinière

LES SUISSES

Le 1er août 1291, à Coutli (la clairière), les habitants des vallées d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald décidèrent d'unir leur destin par une perpétuelle alliance, un serment qui constitue l'acte de fondation de la Suisse du héros mythique, Guillaume Tell.

Le 700e anniversaire a réuni les représentants des 26 cantons ainsi que des invités suisses établis à l'étranger, dont du Québec. Au-delà de sa "vocation européenne", la confédération helvétique confirmait ainsi, également, son rayonnement international.

Ils sont 8000 au Québec, principalement à Montréal et dans les Cantons de l'Est. Ils font profiter de leur savoir-faire dans les domaines de la finance, de la restauration, de l'hôtellerie et de l'agriculture.

L'immigration la plus importante dans la région des Bois-Francs depuis les années '70 est celle des Suisses. Plus de 60 familles, surtout d'origine suisse-allemande (bien qu'il y ait aussi des suisses-français), sont venus enrichir notre patrimoine. La plupart de ces gens sont agriculteurs/éleveurs de métier et sont partis de leur petit pays pour avoir un peu plus d'espace et pour être en mesure d'offrir un avenir agricole aux enfants.

DE LA SUISSE AU RANG VACHON

Otto et Margrit Schmucki et leurs trois jeunes enfants vivaient sur une petite ferme louée dans la région de Zurich. Il n'y avait pas de possibilité d'acheter cette ferme et celles qui étaient à vendre étaient très chères, vu la rareté de terrain arable dans ce pays de montagnes.

Dans une revue agricole, Otto aperçut une annonce de fermes à vendre au Québec. En effet, des courtiers offrent régulièrement des fermes au Québec et ailleurs. La majorité des Suisses ici sont venus à la suite de ces annonces classées, alors qu'un petit nombre a été attiré par des connaissances déjà installées.

Toujours est-il que madame Schmucki n'a pas été immédiatement emballée par l'idée. Elle affirme qu'elle avait peut-être le goût de l'aventure moins prononcé que son mari, que les attaches avec la famille, les connaissances, etc. sont peut-être plus importantes pour la femme.

Otto aime la ferme; les animaux, c'est toute sa vie. Après avoir discuté avec le courtier, il était encore plus convaincu qu'il fallait au moins voir des fermes au Québec; après, on pourrait décider si l'émigration était la meilleure solution. Madame acquiesca à ce désir bien légitime et le couple Schmucki se joignit donc à une demi-douzaine d'autres couples aux visions semblables à bord de Swissair accompagné du courtier.

Rendus au Québec, on leur fit visiter plusieurs fermes dans plusieurs régions - des grandes, des petites, dans les collines, dans les plaines - du sud au nord et de l'est à l'ouest. Et tout cela sans carte du Québec, on ne savait pas vraiment où on était mais on voyait peu à peu ce qui était disponible et, tout compte fait, il s'en trouvait une qui rencontrait les attentes de chacun.

Tout cela semble bien loin pour eux maintenant. Ils sont ici depuis 11 ans déjà, dans la rang Vachon à Ste-Victoire, une très belle ferme, ce qu'il y a de plus moderne, un troupeau de 140 Holsteins dont 40 vaches laitières. Avec trois garçons dont l'aîné au moins semble vouloir continuer dans le métier, pas trop de problèmes de main d'oeuvre pour l'instant. Devons-nous répéter ici que la main d'oeuvre qualifiée est depuis longtemps un des problèmes majeurs des éleveurs?

Mais, ça été facile tout cela: émigration, achat de ferme convenable, intégration de la famille, l'école, la langue?

"Le plus grand problème ça été la langue", dit Otto. "Ma femme a appris assez vite mais moi, qu'est-ce que vous voulez, je suis ici sur ma ferme du matin au soir. On fait des grandes journées sur une ferme et quand j'ai essayé de suivre des cours de français le soir, ça m'arrivait de m'endormir en classe: C'est pas que je ne voulais pas, mais c'est pas facile."

Et comment réagissaient, par exemple, les marchands lorsque vous alliez chercher une pièce d'équipement sans parler la langue?

"Oh, ils ont toujours été bien corrects. On arrivait à se comprendre et ils m'aidaient toujours à trouver ce que je cher-



La Société Saint-Jean-Baptiste
du Centre du Québec

HOMMAGE AU COMITE D'ACCUEIL
INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS



La Société
Saint-Jean-Baptiste
du Centre
du Québec Inc.

**LES IDÉES MARCHENT,
À CONDITION QU'ON
LES PORTE''!**

Lionel Groulx.

chais, chez eux ou ailleurs. Des fois, ils téléphonaient à ma place ou l'écrivaient sur un papier."

Les deux s'empressent d'affirmer que les voisins ont aussi été d'un secours très apprécié. Dans les premiers temps, il y avait souvent quelque chose à demander ou à se faire expliquer et ils ont trouvé les voisins extrêmement serviables, en tout temps. Petit à petit, c'est justement avec ces gens qu'ils ont appris le français - sauf un, disent-ils en riant. Un monsieur d'un certain âge parle trop vite et dans un jargon insaisissable. Même aujourd'hui, ils ont toutes les misères du monde à le comprendre!

Comme on peut s'y attendre aussi, les enfants, qui ont toujours plus de facilité à apprendre une nouvelle langue, ont aidé et aident toujours à faire le pont ou l'interprète entre les parents et les autres. Quelle merveille que de les voir passer du québécois au Schweiss Deutch comme si c'était tout du pareil au même!

Et quelle est la relation entre les Suisses dans la région? Ils se connaissent, au moins de nom. Lorsqu'une nouvelle famille suisse arrive dans la région, les Suisses établis ici vont à son aide. Il y a un genre de réseau sans structures officielles qui existe et l'entraide se fait d'un façon toute naturelle.

Ils aiment se rencontrer entre eux et renouer avec leurs racines communes. Ce n'est pas, bien sur, une possibilité fréquente à cause du métier de fermier qu'ils exercent et des longues heures que ce métier exige. Chaque année, en octobre, il y a, à Notre-Dame du Bon Conseil, une grande fête suisse où des centaines de personnes, Suisses et Québécoises de souche, fraternisent.

"Aujourd'hui, il y a autant de Québécois que de Suisses à cette fête!", dit madame Schmucki, "les Québécois aiment bien notre musique et nos danses." Et comment! Et leurs pâtisseries, alors??

Nous avons posé une dernière question à nos amis suisses - vous qui êtes ici depuis 11 ans, recommanderiez-vous à d'autres Suisses de s'établir ici parmi nous?

"Je dirais oui, s'ils n'ont pas plus de 40 ans et que leurs enfants ne sont pas trop vieux. Sinon, l'adaptation est plus difficile. Nous autres, on était assez jeunes pour s'adapter," de dire notre Suisse québécois bien intégré!

VERS LES GRANDS ESPACES

Le cas de Bruno et Else Helbling est semblable à celui des Schmucki. Ils se connaissaient, d'ailleurs, avant de venir ici, il y a six ans. Ils étaient du même patelin. C'est surtout le manque d'espace qui les a aidés à se décider à faire le grand saut vers le Canada avec leurs cinq enfants.

Comme la plupart des fermiers immigrés, les Helbling ont procédé par la méthode de l'annonce classée dans une revue agricole. La différence, ici, c'est qu'ils sont allés voir des fermes en Ontario avant d'en visiter au Québec.

Et quels facteurs ont joués dans leur choix?

"Les fermes disponibles étaient loin des villes," dit Bruno. "Ici, nous avons trouvé une ferme à notre goût tout près de la ville, avec toutes les commodités." En effet, les Helbling sont dans la paroisse Ste-Victoire, aux limites de Victoriaville, donc près des écoles, magasins, garages, etc. Ils ont 45 vaches laitières et 50 hectares de cultivés, surtout en maïs. Bruno aime pouvoir produire au moins une partie du fourrage pour ses animaux.

C'est de ce côté "culture" que Bruno réalise aujourd'hui qu'il n'a pas assez étudié avant d'acheter. Au Québec, la saison d'été est courte. C'est une question d'unités thermiques (heures de soleil), nous a-t-il expliqué. Plus on descend vers le sud, plus il y a d'heures de soleil par jour et il s'en suit que plus il y a d'unités thermiques, plus vite pousse la récolte, plus vite elle est prête et plus tôt on produit un boeuf.

"Dans la région d'Ottawa, ils gagnent 2 semaines au printemps et 3 semaines à l'automne pour leur maïs. Ils sortent un boeuf un mois plus vite qu'ici", affirme Bruno. "Même à St-Hyacinthe, ils ont de 200 à 300 heures de soleil de plus qu'ici à Victoriaville."

Bien sûr, on compare mais on ne regrette rien. Les Helbling se sont vite adaptés au pays malgré les difficultés de langue. Pour ce qui est du travail, le climat et la végétation demandent des changements d'habitudes, mais cela n'a rien d'insurmontable. "On doit laisser la Suisse en Suisse", résume Else.

Ont-ils eu beaucoup de difficulté avec notre patois?

"Les premiers jours que nous étions ici", dit Else, "une dame est venue me voir. Elle a parlé, parlé, parlé - j'ai rien compris! Mais avec le temps, c'est avec elle que j'ai appris le dialecte."

"C'était difficile au début", poursuit Else, "il n'y a pas de dictionnaire pour la ferme - les pièces de tracteur, par exemple, tu trouves pas ça dans le dictionnaire. A part ça, au garage, ils les nomment en anglais!"

Et qui des deux fait les affaires, avons-nous demandé au couple car Bruno est plutôt du type silencieux et qu'il ne se sent pas encore à l'aise dans la langue de Molière?

"Celle qui a toujours la bouche ouverte!", répond en riant la dame joviale, "mais c'est lui qui marchande."

A ce sujet, agriculteurs, vétérinaires, agronomes, tous sont d'accord: les Suisses-allemands maîtrisent le français dans le

vocabulaire de leur métier. Ils apprennent rapidement les termes de la ferme, des vaches, des machines, etc. et peuvent donc converser sans problèmes avec leurs voisins qui exercent le même métier.

En somme, les Helbling, comme tous les Suisses que nous avons contactés, sont satisfaits de leur choix. Ils ont des fermes à leur goût, l'intégration s'est déroulée relativement bien et ils font le métier qu'ils aiment. Très peu de Suisses dans notre région retournent dans leur pays. Lorsqu'ils font le choix d'émigrer, c'est un choix réfléchi et qu'ils ne regrettent pas.

"LA GRAND'MERE DES SUISSES"

C'est l'hiver... Rien qu'en regardant par la fenêtre on se sent parcouru par un frisson. Dehors, ce n'est pas tempête, simplement une de ces soirées glaciales comme l'hiver canadien nous en apporte souvent au mois de janvier.

Driiiiiing... driiiiiing...! Le son du téléphone déchire le calme.

"Frau (madame) Gilgen? Nous sommes une famille de Suisses, nous venons d'arriver et nous ne parlons pas français. Notre petite fille est malade, on doit aller à l'hôpital mais tout seuls nous ne savons pas nous débrouiller. S'il vous plaît, aidez-nous!"

Hilde Gilgen s'habille et, par cette nuit si froide qu'on la dirait presque blanche, elle va chercher la famille et roule vers l'hôpital.

Pour Frau Gilgen, il n'y a là rien d'extraordinaire. C'est au contraire un geste qu'elle a répété si souvent... Si souvent, elle s'habille et prend sa voiture pour se rendre là où on implore son assistance.

Aujourd'hui, c'est cette famille avec la petite fille malade, qui parle une autre langue et qui doit être soignée. Hier, c'était le monsieur qui avait besoin d'elle pour lui traduire les questions et réponses de l'examen de conduite. Avant-hier, c'était cette dame qui avait besoin de je ne sais trop quel renseignement important pour remplir je ne sais trop quels papiers. Il y a quelques jours, elle se faisait l'interprète pour deux couples suisses à l'examen théorique de conduite auto, et ainsi de suite. Jamais le téléphone ne se repose - tous les jours il sonne et madame Gilgen va vers ceux qui l'ont demandée.

Il n'est pas étonnant qu'on l'ait surnommée "la grand'mère des Suisses"! Chaque fois qu'un Suisse arrive dans la région, c'est chez madame Gilgen qu'il va se renseigner.

Moi, je suis presque sûr que bientôt à l'aéroport, au moment de passer la douane, chaque fois qu'un suisse dira qu'il se dirige vers les Bois-Francs, l'officier de douane lui remettra une feuille de papier sur laquelle sera écrit en lettres détachées: Madame Gilgen et son numéro de téléphone.

(Une précision: elle n'est pas seulement la grand'mère des Suisses mais aussi de tous ceux qui ont besoin d'aide.)

Qui est Hilde Gilgen?

Hilde et Arnold Gilgen arrivent au Québec en 1980 pour venir rejoindre leurs enfants. En Suisse, ils vendent leur charcuterie afin d'aider les enfants à s'installer à la campagne québécoise. Monsieur Gilgen travaille avec son fils aîné sur la ferme. Arnold est un homme droit comme un arbre, honnête, sérieux - mais qui peut être amusant par sa façon de raconter ses anecdotes.

Au Québec, madame Gilgen s'implique rapidement dans la vie sociale. Elle devient une des membres les plus actives du Comité d'Accueil International.

Comment décrire cette grande dame helvète?

Une femme dans "la septante" et, pour la décrire, les adjectifs se bousculent - douce, gentille, aimable, serviable, etc. Il y est de ceux qui parlent d'elle comme on ne peut mieux le faire: simplicité et dévouement.

C'est avec simplicité qu'elle se présente à vous, c'est avec simplicité qu'elle vous reçoit chez elle, qu'elle met la table et vous invite à vous servir.

Elle vous écoute et elle vous offre son aide simplement. Rien n'est artificiel, rien d'elle ne sonne faux, elle est tout simplement de ces personnes trop rares qu'on voit et revoit toujours avec le plus grand plaisir.

Tout récemment, au "Colloque national sur la régionalisation", à Hull les 22-23 novembre 1991, madame Gilgen a été choisie la "Personnalité des Bois-Francis". Bravo!!!

UN PRODUCTEUR DE CANNEBERGES

Il s'agit d'un des rares fruits indigènes à notre pays. Les amérindiens l'appelaient "atoca" dans leur langue. Ce sont eux qui nous l'ont fait connaître. Aujourd'hui, nous appelons plus souvent "canneberge" ce beau petit fruit rouge, de la grosseur d'un gros bleuet, riche en vitamine C, et qui est un peu acide à l'état pur.

Dans tout le Québec, il n'y a que deux producteurs de canneberges...et c'est notre région qui en a le monopole! Ceci n'est pas dû au hasard mais plutôt au genre de terrain qui favorise cette production. C'est aussi dû à l'esprit d'entreprise d'immigrants ou de fils d'immigrants comme **Marc Bieler**. Il est l'apôtre de ce petit fruit amer qu'il appelle "la richesse de notre pays."

Nous pourrions dire simplement que Marc Bieler est de souche Suisse romande par son père et de souche Genevoise par sa mère. Mais ceci n'expliquerait pas de façon satisfaisante l'histoire un peu complexe mais très intéressante de notre sujet.

Curieusement, il faut reculer au grand-père Bieler pour apprécier les racines canadiennes ou québécoises de cette famille. En effet, celui-ci a eu l'idée de venir s'installer à Montréal au début du siècle. Il fut professeur de théologie à l'Université McGill et il éleva sa famille à Montréal.

La vie a de ces tournures, parfois... Ainsi, un des fils du professeur a étudié le droit et est devenu secrétaire à la Société des Nations. Ceci l'a amené à occuper un poste en...Suisse! Et c'est là que ce dernier a élevé sa famille plutôt qu'à Montréal. Voilà pourquoi Marc Bieler, fils de ce dernier, est né et a grandi en Suisse. Maintenant, qu'est-il arrivé pour que Marc revienne "aux sources", si on peut dire, au Québec?

Son père ayant gardé de bons contacts au Québec, fut un jour approché par un ami d'Adélard Godbout, Premier Ministre à l'époque. Un poste intéressant serait disponible pour lui dans le gouvernement de la Province. Il accepta et devint Sous-ministre des Finances - il devait y rester pendant 25 ans.

Le choix d'un Suisse protestant aux finances de la très catholique province de Québec peut surprendre pour qui ne connaît pas l'histoire et la tradition de notre province. Il faut se rappeler qu'à l'époque, le Québec accusait un retard considérable dans les domaines économique et industriel. L'emprise de l'Eglise favorisait les professions libérales - clergé, enseignement, droit, etc. et laissait la finance aux "Anglais", qui, eux, étaient "meilleurs" dans ces domaines puisqu'on n'en formait pas chez les francophones.

Et voilà les Bieler installés dans la ville de Québec. Marc n'est pas attiré par la fonction publique ou le droit. Aussi loin qu'il peut se rappeler, il aime plus que tout la ferme, les animaux, la campagne. Ce gars de la ville décidera très tôt de vivre sa vie à la campagne. Ses parents compréhensifs et très ouverts d'esprit l'appuieront dans son choix.



Colette et Jacques Thibault.



Suzanne et Jean-Pierre Forestier.



Danielle, Marie-Antoinette et Hubert Génion.



La famille de Florence et Claude Véraquin.



Jacqueline et Marcel Derenne avec leurs enfants, Maxime, Amélie et Marianne.



Jean et Gilberte Sarthou.

Marc s'installe dans les Cantons de l'Est. Les vaches et les pommes le tiennent occupé pendant plusieurs années. Un jour, il vend les vaches pour ne garder que les pommes. En 1984, tout en gardant le verger, il se passionne pour les canneberges et cherche l'endroit propice pour se lancer dans sa production. Il le trouve à St-Louis de Blandford et s'y installe. C'est-à-dire qu'au début il commence la production puis après quelques années, il vient s'y installer avec Marie, son épouse.

Un mot sur la canneberge

Les Bieler ont une production de 65 hectares de canneberges. Ils emploient de 5 à 20 personnes selon la saison. La seule période morte est celle de la mi-décembre à la mi-février. L'atoca, qui pousse et se récolte en plein eau, demande une surveillance assez constante. Il faut faire de l'irrigation, arroser, baisser la nappe d'eau au moment propice pour favoriser la croissance. Il faut mettre de l'engrais aux deux semaines. La récolte se fait en septembre/octobre. En hiver, il faut étendre du sable sur la glace afin de favoriser la retige au printemps.

Ce qui signifie que dès le 20 avril on est très occupé. Il faut dire qu'il s'agit ici d'un chiffre d'affaires d'un million et demi de dollars même si la production de monsieur Bieler est indépendante du monopole coopératif Ocean Spray. Marc fait partie des 15% de producteurs ne faisant pas partie de ce regroupement.

Ce désir d'indépendance n'a pas facilité la tâche à Bieler. Les banques et même l'Office de Crédit Agricole ont souvent eu peur d'appuyer son entreprise. Personne ne croyait au succès du petit fruit indigène. Aujourd'hui, il mène une affaire prometteuse et il n'entend pas s'asseoir sur ses lauriers.

Plus que jamais, il voit un avenir presque illimité pour les Atocas d'Arthabaska. Il y aura bientôt toute une gamme de produits: jus, confiture, colorant, sauce, etc. Seule l'imagination peut limiter les possibilités!

Y aura-t-il un jour une relève chez les Bieler? Deux grands fils sont universitaires et semblent plutôt s'orienter dans d'autres domaines, loin des canneberges. Par contre, Marc et Marie (petite-fille du Premier Ministre Adélard Godbout,) peuvent de nouveau espérer puisqu'une toute petite pouponne s'est ajoutée à la famille l'an passé. Et déjà, elle aime le jus de canneberge... un signe prometteur!

AU CANADA QUEBEC
Fermes à vendre
Documentations gratuites

Ce genre de petite annonce apparaît régulièrement dans "La France Agricole" et autres revues du genre. Elle est suivie des noms et adresse d'un courtier local, parfois spécialisé dans les fermes. Au printemps 1978, **Jean-Pierre et Suzanne Forestier** sont parmi les sept ou huit couples de français qui ont répondu à l'annonce et sont maintenant en route pour le Québec accompagnés du courtier.

Près de Roannes, à l'est du Massif Central, les Forestier sont agriculteurs de père en fils depuis des générations. Comment arrive-t-on à prendre la décision de quitter sa ferme, son coin de pays, ses parents et amis - quitter à tout jamais pour tout recommencer, s'installer sur une autre ferme à des milliers de kilomètres, de l'autre côté du monde parmi des inconnus?

La décision ne s'est pas prise du jour au lendemain, bien sûr. Il était devenu difficile de bien gagner sa vie sur une ferme. Tout était rendu cher. Pourtant cela ne rapportait pas. On avait beau avoir un bon troupeau, de bons équipements, on n'arrivait plus. Ce n'était plus très rentable. Il n'y avait pas d'avenir ici pour le fiston. Aussi bien allez voir ailleurs.

Mais où aller? Les petites annonces offraient des fermes dans plusieurs pays dans les deux Amériques, entre autres. Finalement, c'est le Québec qui semblait le meilleur choix pour différentes raisons. La langue y était pour beaucoup, il va sans dire - un casse-tête de moins.

Le choix de la ferme

Des fermes, ils en ont vu. Aux quatre coins de la province. "Nous n'avions aucune idée où nous étions. On nous promenait sans carte. Aujourd'hui, je me rend compte que le courtier nous a amenés dans plusieurs régions. A la fin, les gens choisissaient surtout selon leurs moyens. Moi, j'ai acheté celle-ci." (rang 9 à Tingwick).

Estime-t-il qu'ils ont fait une bonne affaire, financièrement?

"Dans ce temps-là, la valeur du franc par rapport au dollar était favorable mais pas aujourd'hui", répond Jean-Pierre. On a fait une bonne affaire à l'époque et acheté selon nos moyens.

Ils ont une ferme laitière de 120 à 130 Holsteins, dont une cinquantaine de vaches. Les mâles et une partie des génisses sont engraisés et vendus pour la viande.

Comment s'est passé leur installation ici sur la ferme? Ont-ils eu des problèmes particuliers?

"Il y a eu quelques problèmes de papiers au début. La ferme avait été vendue auparavant et les enregistrements n'avaient pas été faits en deux ans. Mais, on a eu beaucoup d'aide, surtout de monsieur Marchand (Claude), l'agronome au gouvernement, et tout

s'est arrangé. Il nous a beaucoup aidé, monsieur Marchand, dans nos débuts ici. Il venaient souvent nous voir et s'informait si tout allait bien", rapporte Jean-Pierre.

"D'ailleurs," poursuit-il, "tout le monde a été bien. Les voisins ont été très accueillants. Ils le sont toujours. Il y a beaucoup d'entraide entre voisins. Cela fait trois bâtiments que je construis sur la ferme et chaque fois, tous les voisins sont venus. Et quand c'est à leur tour, je leur rends la pareille."

Les Forestier se sont très vite et bien adaptés au pays. Leurs amis sont leurs voisins. Ils n'ont jamais particulièrement recherché les Français de la région, bien qu'ils n'aient pas de querelle avec aucun d'entre eux. Il leur reste un petit goût amer de la visite d'un Français qui était venu les voir dans les débuts et n'avait trouvé mieux à dire que de critiquer les vaches, la terre, tout! On comprend qu'ils ne l'aient jamais invité par la suite.

Les deux parents sont très actifs dans leur milieu. Jean-Pierre est conseiller municipal à Tingwick tandis que Suzanne fait partie du bureau de direction de la Commission Scolaire. Et, comme ils n'ont qu'un grand fils, ils prennent plaisir à garder un(e) étudiant(e) d'un autre pays durant l'année scolaire. L'an passé, ils ont eu le plaisir d'avoir une jeune japonaise avec eux. Ils font toujours partie de ce programme qui s'appelle Interculture Canada et qu'ils trouvent très enrichissant.

"Nous sommes des citoyens internationaux", comme le résume si bien Jean-Pierre Forestier.

EN PASSANT PAR LA LORRAINE...

Ils ont achetés leur ferme laitière à St-Norbert d'Arthabaska en 1983. **Hubert et Danielle Génion** ont une fille de 18 ans.

"La première guerre a pratiquement vidé beaucoup de petits villages en Lorraine. Les hommes sont partis sous les armes et plusieurs ont laissé leur vie sur le champ de bataille à Verdun. Après la guerre, les villages ont été peuplés par des Alsaciens, des Belges et des Français venant de partout en France.

Ils ne parlaient pas beaucoup, mais avec le temps ils ont réussi à former une communauté assez fermée. La vie était dure et les hommes aussi. Les gens d'ailleurs n'étaient pas bien acceptés. J'ai acheté une ferme dans un de ces villages à 60 km de chez moi. J'étais un étranger et pourtant j'appartenais à la région. Mais, les 60 km étaient vus comme une longue distance.

Nous avons décidé de quitter la France pour nous installer ici. Je suis venu avec l'idée de vivre comme un Québécois. Aujourd'hui, après neuf ans, nous sommes bien. Nous avons de bonnes relations avec nos voisins et nous avons beaucoup d'amis, également dans le monde ouvrier.

Cette région ressemble à l'est de la France. Le sol, le paysage sont semblables. Nous avons choisi ce pays en raison des quotas de lait. En France, l'agriculture est sous-estimée et les charges sont élevées. Ici, il en reste assez.

Points de vue

Pouvons-nous parler d'un échange de valeurs en milieu agricole? "Oui, nous avons tous nos valeurs, notre savoir faire, notre identité, qu'on soit Québécois ou immigrants."

"En France, la technologie agricole, la machinerie est supérieure, elle devient de plus en plus sophistiquée, automatisée, informatisée.

"Ici, on utilise beaucoup moins d'engrais qu'en France et les récoltes sont très bonnes. La performance laitière est également meilleure au Québec. Les éleveurs travaillent fort."

Monsieur Génion, avez-vous des projets?

"Etre en santé pour m'occuper de la ferme et de ma petite famille!"



Société de
Généalogie de
Drummondville

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

"C'EST UN PAYS QUI M'A PRIS AU COEUR!"

C'est ainsi que **Julien Eschenbrenner** décrit sa première visite au Canada. Clarisse, Julien et leurs deux bambins sont arrivés au pays il y a trois ans. Ils ont tellement aimé leur nouveau pays qu'ils ont ajouté un frère et une soeur aux deux premiers!

Ils n'ont pas acheté leur belle ferme dans le rang 10 d'Ham Nord les yeux fermés. La décision était bien murie et le couple ne se lançait pas dans l'agriculture à l'improviste. Ils pratiquaient déjà le même métier chez eux, dans la Lorraine, avec la seule différence que l'hiver, Julien se faisait routier. Ce boulot, qui lui permettait de voyager à travers l'Europe et d'apprendre à se débrouiller en allemand et en italien, lui plaisait bien et le supplément de revenus arrondissait les fins de mois.

Avant d'acheter, il est venu voir des fermes trois fois! Celle-là, il l'a choisie. Et, il ne le regrette pas. Pas plus qu'il ne regrette la grande décision d'immigrer ici. Mais, d'abord, pourquoi quitter cette magnifique Lorraine, boisée et sauvage, où les Eschenbrenner sont établis depuis des siècles?

Clarisse se souvient que parfois, là-bas, elle voyait des immigrantes et les difficultés qu'elles pouvaient avoir. Tout leur était étranger: la langue, l'habillement, la nourriture, tout. "Je ne pensais jamais devenir, moi aussi, immigrante", dit-elle.

Encore une fois, la raison principale est économique. Il est rendu très difficile en France de faire une belle vie à la ferme. "70 têtes en France, cela ne suffit pas" affirme Julien. Bien que peu d'agriculteurs ici se vantent de rouler sur l'or, on se rend compte qu'un grand nombre réussissent encore à se tirer d'affaire.

L'accueil

Les Eschenbrenner sont visiblement emballés par les réactions des voisins et des gens d'Ham Nord, en général. Ils vantent le bon leadership du village et donnent pour exemple la lutte pour garder l'école secondaire. La perte de l'école signifiait pour les élèves le "voyagement" quotidien d'une distance de plus de 30 km, ce que la population trouvait inacceptable. L'école sera privatisée, ce que l'on préfère à la fermeture.

Et la famille a été accueillie comment?

"C'était un vrai comité d'accueil!", de dire Julien.

Les voisins n'ont pas tardé à se faire connaître et à offrir leur aide au besoin. L'insertion dans la vie locale s'est fait tout naturellement. Les gens n'étaient pas compliqués. On les invitait et on faisait connaissance.

"C'est chaud, les petites veillées", comme le dit Julien. Et les échanges se font dans les deux sens. "Les gens ici peuvent aussi apprendre de nous." Une intégration pour tous, quoi! Les petites habitudes des deux peuples se transforment alors que chacun bénéficie du meilleur des deux mondes. Sans trop y penser, on adopte de nouvelles habitudes, on s'enrichit.

Et puis, arrivée en décembre, la famille était tout de suite invitée par le curé à fêter la Noël avec des gens d'ici. Ils ont trouvé les Noëls ici "très illuminés" avec toutes ces lumières que les gens mettent aux arbres et aux maisons.

L'expérience scolaire s'est très bien passée avec l'ainé des enfants qui était en âge d'entrer à l'école. Il avait connu la pré-maternelle en France où on commence très jeune - 2½ à 3 ans - et il n'en avait pas été emballé! Clarisse dit que là-bas c'est plus formel, plus sévère. Ici, l'accueil est meilleur. Le jeune parle de "Claire" en parlant de l'enseignante, et non de "madame une telle", ce que les parents trouvent très bien.
"Il ne voudrait plus aller à l'école en France", affirme Clarisse.

"Avant, on ne le voyait pas."

Ils sont retourné en France en vacances depuis leur installation au Québec. Déjà, ils voient des différences de mentalité, des choses qu'ils ne voyaient pas avant. Le Français et le Québécois dépensent différemment. Le premier dépense plus pour le luxe - les meubles, par exemple, alors que l'autre préfère les petits plaisirs quotidiens - genre dépenses occasionnées par des vacances ou des week-ends. Il s'adonne que nos Lorrains penchent plutôt vers la mentalité de leur pays d'adoption, alors l'adaptation n'a pas été difficile de ce côté!

Et la ferme?

Une des grandes différences est le climat, nos hivers plus rigoureux ici. L'hiver, on ne peut pas faire beaucoup à part s'occuper des animaux.

"Les vaches sont plus gâtées ici. L'animal a un suivi, on a plus de temps pour s'en occuper."

L'été, ce n'est pas le travail qui manque. Pour le moment, les enfants sont très jeunes mais dans quelques années, les parents profiteront un peu de l'aide qu'ils pourront apporter. Il y a tant à faire sur une ferme.

Cette pensée rappelle un bon souvenir au couple - le premier été qu'ils étaient ici, Julien avait du retard à faire les foins. Quelle ne fut pas leur surprise un jour, de voir les voisins arriver dans la cour avec leur équipement. Ils avaient fini les leurs et, tous ensemble, ils étaient venus aider à faire les siens! Le soir même, tout était fait!

Avec des voisins comme ceux-là, peut-on regretter sa décision d'avoir immigré au pays des "quelques arpents de neige"?



Jean Farias accueille sa famille.



Couturière polonaise vers 1950.

A ST-REMI DE TINGWICK, UN ELEVEUR DE MOUTONS

Fabrice Charmeaux est originaire du Morvan, pays montagneux qui forme le nord-est du Massif Central, région d'élevage par excellence. Il en est parti en novembre 1980 pour des raisons économiques et est venu exercer le même métier ici - l'élevage de moutons. Sa préférence en choix de pays d'adoption allait à un qui serait francophone et où il y aurait un marché à développer.

"Au printemps '80, j'ai fait affaire avec un courtier - d'ailleurs, plus tard j'ai marié sa fille - il a eu sa commission et j'ai eu la mienne! En six mois j'avais mes papiers. Les critères de sélection sont: qu'on soit bien portant, qu'on ait l'argent et qu'on connaisse son métier.

Je voulais aller où il n'y avait pas d'agneaux mais près d'un gros marché. Ici, c'est central, près de Montréal, Trois-Rivières et Québec. J'ai 400 acres dont 200 pour les moutons et 160 en boisés. J'ai 430 brebis en ce moment. Je suis justement en train de les tondre."

Au pays depuis 11 ans, comment s'est faite l'adaptation?

"Nous n'avons pas eu de difficultés. Les gens nous ont bien accueillis et nous nous sommes impliqués au niveau municipal et scolaire. Les enfants sont nés ici. J'ai été conseiller, membre de la Coopérative et du Syndicat. Pour ce qui est du métier, il n'y a pas de différence véritable dans l'élevage et c'est la même machinerie."

Y a-t-il beaucoup d'éleveurs de moutons au Québec?

"Environ 400 dont 30-40 gros producteurs. Il y en a quand même quelques-uns dans la région et nous nous rencontrons assez souvent. Mais nous n'avons pas fait autant de convertis que nous aurions souhaités. Non, il n'y a pas de quota dans l'agneau mais notre grand problème est le coût de l'élevage. Aujourd'hui, dans tout, les marchés sont mondiaux. Le marché de St-Rémi est lié à l'Australie et la Nouvelle Zélande!"

Et la laine dans tout ça?

"Le marché mondial de la laine est à terre présentement."

Qui sont les plus gros acheteurs de viande d'agneau au Québec?

"Nous vendons beaucoup aux Européens - Grecs, Italiens - et aussi aux Arabes. Et ils ont chacun leur préférence. L'Italien aime l'agneau de lait à environ 50 lbs, le Grec à 60 lbs et le musulman à 100 lbs."

Y a-t-il de l'avenir dans l'élevage de moutons au Québec?

"Les goûts se développent lentement. La plupart des gens sont ouverts et prêts à essayer des choses. Ce qui ne nous aide pas, c'est notre coût de production. Si nous pouvions réduire le coût, je suis convaincu que plus de gens essaieraient et adopteraient l'agneau."

LE "RETOUR A LA TERRE"

Si on s'aventure dans le rang 9 de St-Adrien de Ham, on a la surprise de voir des chèvres à poil long et soyeux paître paisiblement. Elles se sentent parfaitement chez elles bien qu'elles soient originaires d'un pays étranger - elles sont du Texas et descendent des chèvres Angora de Turquie. Le nom Angora est une déformation de Ankara, capitale de ce pays.

John Eggena fait l'élevage de ces belles bêtes pour leur laine mais encore plus pour l'exportation. Elles sont belles, elles sont rares et des trois pays éleveurs, la Turquie n'en exporte plus et la distance empêche l'Afrique du Sud d'avoir des prix concurrentiels. Il reste le Texas et... John!

Si l'élevage de chèvres à laine mohair est particulier, l'histoire de l'éleveur l'est encore plus. Commençons par le commencement et essayons de cerner ce personnage original.

Si je dis qu'il est né sur l'île de Man en 1944 de parents allemands, on va m'arrêter tout de suite et demander des explications. Comme il dit lui-même, "Je suis né immigré!"

L'île de Man, cette île située entre l'Angleterre et l'Irlande, fait partie de la Grande Bretagne. Les parents Eggena avaient depuis longtemps le goût de l'aventure et bien avant que la guerre n'éclate, le père de John avait voyagé et travaillé à plusieurs endroits en Europe. Leur but était maintenant d'émigrer aux Etats-Unis. La guerre les surprendra à Londres et le gouvernement britannique neutralisera tous les allemands sur son territoire en les expédiant dans un camp sur l'île de Man.

C'est là que John verra le jour. Après la guerre, la famille sera rapatriée en Allemagne contre son gré. Le rêve du "nouveau monde" est toujours présent dans l'esprit du couple. La famille se retrouva près de Muenster où la mort devait faucher le jeune père deux ans plus tard. Avant sa mort, il recommandait à son épouse de poursuivre leur rêve et d'émigrer aux Etats-Unis, ce qu'elle put faire finalement en 1956 avec l'aide de l'Eglise.

Le "World Council of Churches", un organe de l'église Episcopale (Anglicane), aide depuis longtemps les familles à immigrer aux Etats-Unis. La famille Eggena, bien que Luthérienne et pas plus pratiquante qu'il faut, sera pourtant bénéficiaire de l'organisme qui permettra à madame Eggena et ses quatre enfants d'émigrer à Cincinnati, dans l'Ohio.

Et l'adaptation de l'Allemagne au pays de l'oncle Sam? John voit qu'elle s'est faite assez facilement, l'âge aidant. Le facteur âge a justement joué d'une façon surprenante au premier abord dans le sens que chaque enfant Eggena est un produit de son âge à l'arrivée. Je m'explique.

Le plus vieux était déjà en âge de travailler à son arrivée à Cincinnati. Il est donc entré sur le marché du travail et a entrepris immédiatement de devenir un bon citoyen modèle, en plein accord avec le système. Les trois autres ont été absorbés par les générations de "flower power", la contestation des valeurs maté-

rielles traditionnelles et le mouvement du retour à la terre.

John sait qu'il a été privilégié à l'école, bien que sa première journée reste inoubliable. Lui qui n'avait jamais vu un Noir de sa vie s'est retrouvé le seul Blanc dans sa classe, en plus de ne pas parler un mot d'anglais. Un coup qu'ils ont constaté qu'il n'était pas le jeune américain blanc privilégié qu'ils croyaient, sans le savoir, ils ont entrepris de le transformer justement en un parfait petit américain blanc, lui ont montré tout ce que ça lui prenait pour y parvenir - faire la traverse de la rue, devenir scout, etc.

Les années passèrent et il poursuivit ses études tout en travaillant. Il est économiste de profession mais en "touche-à-tout" il a, comme il dit, presque un doctorat en Sciences Politiques. Les études, c'est bien connu, mènent à tout en autant qu'on en sorte. Voyons maintenant comment John est arrivé à St-Adrien.

En 1972, il se trouvait à Boulder, dans le Colorado. En même temps, au même endroit, deux jeunes montréalaises roulaient vers la Californie dans leur camionnette Volkswagen. La rencontre fut déterminante pour John et une des deux touristes. Les deux devaient poursuivre ensemble leur route terrestre encore longtemps.

Lisette Anfousse était elle aussi à un tournant dans sa vie. Une amitié forte et durable s'est vite établie entre les deux et avant longtemps, ils décidaient de partager leur vie. En juin 1973, ils prenaient une autre grande décision. Comme John, Lisette se sentait attirée par les grands espaces et l'air pur de la campagne. En revenant de Québec, ils s'arrêtèrent à St-Adrien pour voir un ami établi sur une ferme.

Ils furent séduits par la beauté du paysage vallonné et boisé de ce coin de pays. La chance a voulu qu'une terre presque voisine de celle-là était à vendre. Aussitôt dit, aussitôt fait et le couple emménageait sur une ferme de 300 acres aux beaux vieux bâtiments. Bientôt, ils se lançaient dans la production de chèvres laitières et de fromage de chèvre. Ils en ont eu jusqu'à 60. Ils faisaient du fromage eux-mêmes et fournissaient aussi les grands producteurs tel Anco et Cayer jusqu'en 1978.

C'était beaucoup de travail et un jour ils vendaient tout cela et se lançaient dans autre chose - les chèvres angora. John descend alors au Texas et ramène ses premières chèvres. Leur long poil se transforme en chandails et couvertures mohair mais les prix étant en chute depuis un certain temps, l'argent se trouve plutôt, présentement, dans l'exportation de la bête.

"J'aime l'idée de la mondialisation", dit-il.

En économiste qu'il est, John nous a expliqué un peu le marché en ce qui concerne son domaine. Les vagues sont normalement de deux bonnes années suivies de trois mauvaises et les gens achètent de l'artisanat quand l'économie est en baisse.

Peuvent-ils arriver à vivre de ces chèvres? Non, John et Lisette ont souvent d'autres projets en marche. Ils ont travaillé pour l'ACDI, l'Université de Montréal, dans le service social, à la Corporation de Développement de la région Asbestrie, etc.

Ils ont un grand jardin et trois enfants de 16, 14 et 10 ans. Bien que John aie 22 ans de scolarité, il s'est trouvé analphabète ici, ne parlant pas français à son arrivée. Aujourd'hui, le français est pourtant la langue de tous les jours chez les Eggena. Ils voudraient que les enfants parlent aussi l'anglais pour leur faciliter les contacts avec la famille aux Etats-Unis, mais ce n'est pas facile, faute de pratique.

John a été actif dans le Comité de Parents à la Commission Scolaire. A ce sujet, il raconte une petite anecdote. La coutume était de commencer la réunion par une prière. Or, John, n'étant ni francophone ni catholique, ne connaissait pas la prière habituelle. La première fois qu'il a présidé le Comité, il s'en est tiré en demandant une minute de silence! L'idée fut bien accueillie.

Il a aimé son expérience au Comité et a réussi à faire débloquer des fonds du Ministère pour plus d'activités. Les effets ont été durables puisqu'encore aujourd'hui le budget est beaucoup plus élevé qu'auparavant.

John a émigré deux fois. Nous lui avons demandé de nous parler dans ses mots de l'immigrant.

"L'immigrant a un sens global, il voit la place du Québec dans le monde, par exemple. Il doit avoir beaucoup de flexibilité et d'adaptation. Il doit être un peu caméléon! L'immigrant a besoin d'ouverture d'esprit. La difficulté, c'est de faire ses propres paramètres, il ne peut pas reculer. Moi, je trouve de la créativité dans mon travail, presque de la spiritualité!"

Puisque Lisette et John font partie des nombreux ex-urbains qui ont quitté la ville pour s'installer à la campagne, encore là font-ils partie d'une "immigration" moderne. Qu'en est-il de ce phénomène des "retour à la terre" des années '70?

"Les ex-urbains ont provoqué des changements, ont apporté une nouvelle énergie, une mentalité différente. Dans la région, il faut faire une distinction. Il y a eu deux vagues. Les premiers prônaient un "retour à la ferme", à la nature. Ils cherchaient à vivre de la ferme. La deuxième vague est venue après et représente plutôt un "retour à la campagne", au jardin. Ce groupe est plus stable."

John a-t-il gardé des traditions allemandes? Très peu. Il a été coupé si jeune de ses origines et élevé en Amérique, à toute fin pratique, sans contact avec des gens de son pays d'origine.

"A Noël ici, c'est de la choucroute et des saucisses - pas de dinde, ça, j'insiste! C'est peut-être la seule tradition que j'ai gardé, avec la cachette des oeufs de Pâques."

Il faut dire qu'il n'a pas été élevé dans un nationalisme poussé. Ses parents étaient plutôt internationalistes, comme le démontre bien leur vécu. Sa mère, aujourd'hui à la retraite, est une femme qui s'occupe d'accueil d'immigrants. Elle vit dans le sud du Nouveau Mexique, à Las Cruces, attirée là par sa fille qui y vit avec son mari espagnol. Curieusement, trois des quatre enfants Eggena sont mariés avec des gens d'autres pays. Doit-on voir là l'influence des parents ou de l'immigration?

"C'ETAIT ECRIT DANS LE CIEL"

Marie-Josée Ribeiro en est convaincue. Et qui suis-je pour la contredire? Les voies du Seigneur ne sont-elles pas insondables? St-Albert de Warwick est bien loin de son Brésil qui l'a vu grandir. Il y a des jours, comme celui de décembre, par exemple, où nous l'avons rencontrée, où elle trouve le Brésil encore plus loin que d'habitude! Mais, jamais elle ne s'en plaindra, car elle est avec son Sylvio, ce cadeau du ciel, et leur fille adorée.

Tout a commencé en 1966 lorsque Sylvio Provencher, missionnaire laïc, fut envoyé au Brésil par le diocèse de Nicolet. De son côté, Marie-Josée travaillait au même endroit, en collaboration avec les religieuses, dans l'enseignement.

Ils se sont connus, se sont estimés mutuellement. Pas de coup de foudre, souligne-t-elle, mais un grand respect, une grande appréciation des qualités de l'autre. Avec le temps, cet amitié s'est transformée en amour, sincère et profond.

Sylvio a passé 12 années enrichissantes dans ce pays. Il en garde un souvenir impérissable et un attachement profond. Evidemment, il en avait appris la langue, le portugais, qu'il maîtrise toujours et, plus souvent qu'autrement, c'est encore dans cette langue qu'il converse avec Marie-Josée. Leur fille adolescente la comprend parfaitement mais, depuis un certain temps, elle ne manifeste plus d'intérêt à la conserver. Apprendra-t-elle à temps que la langue est le véhicule de la culture? Ses parents le souhaitent, tout en comprenant les besoins.

Ce phénomène se comprend et est très courant. Plusieurs parents nous ont fait part des mêmes doléances. "Elle a sa vie, ses amies, l'école", comme le dit Marie-Josée. Loin, bien sûr, les préoccupations, à cet âge, de connaître une langue qui sert si peu souvent. Et puis, il y a un âge où on veut être comme nos amies. "L'ambiance fait que l'enfant parle une langue", explique Sylvio.

Pourquoi sont-ils revenus s'installer au Québec?

"La sécurité financière, la chance d'une carrière", dit-il. "Et puis, un enfant a plus de chance ici." "Au Brésil, ça prend beaucoup d'influence politique pour les bons emplois", enchaîne Marie-Josée.

Cela a été difficile, Marie-Josée, de vous adapter au Québec?

"Oui, très difficile au début. Au Brésil, il y a des classes. Une personne qui enseigne ne lave pas le plancher. Alors, pour moi, je baissais de classe ici, et pour Sylvio, je montais!

"Ici les maisons sont fermées. Là-bas, c'est tout ouvert et on parle à tout le monde. Et puis, je ne savais pas conduire, alors j'étais toujours à la maison. La communication était plus difficile parce que j'attendais que les gens viennent à moi."

Mais les gens ne viennent pas d'eux-mêmes, n'est-ce pas?

"Non, et ce n'est pas à eux de venir. C'est à chacun de faire les démarches. On ne peut pas rester fermés, on va être malheureux. Une fois par semaine, j'allais dans Loisirs-Amitiés. Par-

fois, je ne comprenais rien. Mais, je me disais, avec le temps, mon oreille vas s'y faire!

"Maintenant, je suis très active. Je fais partie de l'AFEAS, de la chorale, de la pastorale. Je m'occupe. J'ai fait mon certificat en théologie et j'aide d'autres à s'adapter, à se faire des amies, à partager. Et je prends soin d'un handicapé."

Même pour toi, Sylvio, après 12 ans au Brésil, revenir ici a dû tout de même être une réadaptation?

"Surtout dans les années que cela s'est passé. Je suis parti en '66. Quand je suis revenu, bien des choses avaient changé au Québec. Mon absence avait concordé avec une période de transformations sociales profondes. Je suis revenu après le Rapport Parent. Il y avait maintenant des CEGEP, des polyvalentes, des CLSC (où il a trouver du travail), tout ça, c'était nouveau pour moi."

"Aussi, j'ai retrouvé ici un encadrement. Là-bas, j'avais le champ libre et je conduisais des programmes d'action. Il a fallu que je me réadapte à cette réalité."

Merci à ce couple très agréable à connaître!

TORONTO, CE N'EST PAS LE PEROU!

En 1974, **Presciliano Dextre** était étudiant à l'école des Beaux-Arts, à Lima. C'est là qu'il rencontrait Hélène, une jeune trifluvienne en voyage. L'amour ne reconnaissant pas les frontières des hommes, les tourtereaux joignaient leur destinée, pour le meilleur et pour le pire, à la suite de ce coup de foudre.

Ils vécurent au Pérou quatre années avant que la piqure du défi les poussent à aller voir dans l'autre Amérique, du côté de Toronto. Là, le couple devait exercer ses talents culinaires en ouvrant un restaurant de spécialités pérouviennes.

Le bonheur du cuistot des Andes devait être de courte durée. Le hasard a voulu que la clinique du docteur Morgenthaler s'installe tout près de leur restaurant. Hélas, les partisans de Pro-Vie ont réussi à étouffer la vie de l'établissement de Presciliano et Hélène. Ils ont dû fermer boutique avant d'avoir une dette trop importante. Ils n'avaient pas le "choix".

Ce mauvais départ a été suivi de leur déménagement chez nous. Ils ont plié bagage et sont venus ouvrir une boutique d'artisanat sud-américain, rue Notre-Dame, à Victoriaville. Presciliano, qui est dessinateur et artiste-peintre, met aussi ses talents au service de la population, en plus de faire profiter les membres du Comité d'Accueil de ses talents culinaires, à l'occasion.

⁹personne de Trois-Rivières

UN POLONAIS ANGLOPHONE A HAM NORD

Jan Kisielewicz vient d'un petit village près de Sopot, dans le nord de la Pologne. Après ses études, il suivit un cours de cuisinier et s'engagea sur un grand bateau. Pendant dix ans, il pratiqua ce métier qui lui permettait de voyager à travers le monde tout en y gagnant sa croûte.

Un jour, c'est justement à cause de ce choix de vie qu'il réussirait à échapper à la SB (police secrète polonaise) et de refaire sa vie au Canada. Mais nous nous devançons.

Comment était la vie sur le bateau?

"C'était un bateau de pêche. L'équipage comptait une centaine de personnes. Nous partions pour de grandes périodes de temps, parfois jusqu'à 200 jours, ensuite nous avions droit à des vacances, de deux semaines à sept mois, dépendant combien de temps nous avions travaillé."

Qu'est-il arrivé pour vous décider à quitter cet emploi?

"Les choses se sont mises à se détériorer en Pologne. Quand le mouvement Solidarnosc (Solidarité) a été déclaré illégal par le gouvernement militaire, j'ai commencé à penser de partir. Je pense que cela s'est su parce qu'un jour, sur le bateau, j'ai téléphoné à ma mère et elle m'a dit que la SB me cherchait.

"Nous étions en route pour Terre-Neuve alors j'ai décidé de descendre là. Mais, avant d'arriver, il fallait que je fasse semblant de rien. Devant certains compagnons de travail j'ai fait semblant d'avoir décidé de descendre au Danemark lorsque le bateau retournerait à Gdansk, comme il devait faire. Comme ça, ils ne se doutaient de rien et j'ai pu descendre à Terre-Neuve comme les autres. Sauf que moi, je suis allé demander l'asile politique à l'ambassade canadienne."

Comment vous ont-ils reçu à l'ambassade?

"Ils posaient beaucoup de questions, des questions sur mon passé, sur l'armée. Mais enfin, ils m'ont accordé l'asile. Là, j'ai trouvé un emploi dans un petit restaurant. J'ai suivi un cours d'anglais avec d'autres immigrants. Puis après, j'ai su qu'il y avait du travail dans le grand Nord, à l'île de Baffin.

"Je suis monté là et j'ai travaillé à trois jobs à temps partiel. J'étais concierge, magasinier et barman - ça, j'ai pris ça pour perfectionner mon anglais. J'ai aussi travaillé avec des handicapés. J'ai bien aimé ce travail avec les handicapés. Il fallait être patient et avoir confiance que ces personnes-là soient capables de progresser beaucoup si on leur donne une chance. Avec moi, ils faisaient de grands progrès parce que je m'en occupais. La plupart des gens ne s'en occupent pas. Ils se contentent de voir à leurs besoins primaires et puis, c'est tout. Mais, si on leur donne un peu d'attention, ils peuvent progresser beaucoup."

Et comment êtes-vous arrivé à Ham Nord?

"Dans le Nord, j'ai connu une fille de Victoriaville et un jour elle en avait assez du Nord. Elle voulait revenir par ici.



Exposition de peintures 1991.



Julien et Clarisse Eschenbrenner et les enfants.



Gia Phong Hua, Solange et les enfants.



Denise Côté.

Je l'ai suivie. Elle travaille pour l'Hydro. Moi, je travaille chez Darveau. Nous faisons de l'équipement pour cabanes à sucre."

Vous avez appris l'anglais à Terre-Neuve. Mais ici, il n'y a pas beaucoup d'anglophones. Trouvez-vous ça difficile?

"J'ai de la misère à apprendre le français. J'ai suivi des cours mais je trouve cette langue difficile. Il y a des gens qui font des efforts pour parler avec moi mais la plupart n'essaient pas de parler anglais."

UNE HISTOIRE D'AMOUR YUGO-QUEBECOISE

La journée a été longue pour **Miomir Matovich**. Huit longues heures après avoir quitté la Yougoslavie, son vol atterrissait à Toronto. Ensuite, il entamait son maigre avoir pour une carte routière, fallait encore eu recours à l'autobus, jusqu'à Drummondville; l'argent disparaissait vite. Ensuite, après quelques attentes, et quelques cafés qui grugeaient encore le porte-feuille, il réussit à poursuivre son trajet avec quelques bons samaritains.

Quel ne fut pas le choc! Matane semblait encore à l'autre bout du monde. Avec moins de 20\$ en poche, il devait se débrouiller. Bon, pour une dizaine de dollars, il pourrait faire Toronto-Ottawa. Après, il se servirait de son pouce.

Et voilà une partie du trajet de fait. Ensuite, Ottawa-Montréal "sur le pouce" s'est bien passé aussi. Mais là, en pleine ville, Miomir a encore eu recours à l'autobus, jusqu'à Drummondville; l'argent disparaissait vite. Ensuite, après quelques attentes, et quelques cafés qui grugeaient encore le porte-feuille, il réussit à poursuivre son trajet avec quelques bons samaritains.

Maintenant il est deux heures du matin et la dernière pancarte annonçait Matane. Matane, quel beau mot pour Miomir Matovich! C'est ici qu'il reverra enfin celle qui le fait rêver depuis le jour où son bateau a accosté ici il y a presque deux mois.

Mais, soudainement les choses se précipitent. Dans le rétroviseur le chauffeur aperçoit les phares clignotants de la Sureté du Québec. "Ah non, tab...", s'écrie ce bon vivant avec qui Miomir a prit, il faut dire, quelques verres durant le long trajet, question de combattre la fatigue, bien sûr.

La peur soudaine de "souffler la baloune" fait fuir l'individu et voilà notre jeune Yougoslave fraîchement arrivé au pays et ne parlant absolument pas le français, seul à expliquer ces comportements pour le moins louches.

"Vos papiers", intime le policier. Il existe de ces demandes policières qui semblent être universelles. Montrer son identité vient sans doute en tête de liste. Miomir s'exécute mais ne peut guère aller plus loin dans ses explications, faute de mots.

Mais, attendez, monsieur l'agent. Je connais quelqu'un qui parle votre langue. Miomir sort un papier de sa poche. Raymonde Gauthier, y lit-on, suivie de l'adresse de ses parents à Matane. Ils pourront tirer toute cette histoire au clair et me sortir de ce pétrin. On monte dans la voiture de police et dans quelques minutes on frappe à la porte des Gauthier, qui sont à pareille heure, il va sans dire, profondément endormis.

C'est madame Gauthier qui vient répondre à la porte. "*Bonsoir, madame Gauthier, connaissez-vous cet homme?*", demande le policier en pointant à un Miomir Matovich très mal à l'aise d'arriver dans de telles circonstances.

Après le choc initial de cette visite inattendue, la bonne dame comprit que "*Oui, ma fille nous a parlé dernièrement d'un marin yougoslave qu'elle a rencontré, qu'est-ce qui se passe?*"

Le policier lui relata les circonstances de sa présence avec lui à cette heure tardive et madame Gauthier comprit que son futur

gendre achevait l'incroyable odyssée de la Yougoslavie à Matane, en passant par Toronto, une journée bien remplie!

L'homme de loi, satisfait de voir qu'il n'y avait pas motif à arrestation ou détention, demanda tout bonnement, "Qu'est-ce que je fais avec lui? Le gardez-vous?"

"Écoutez, après le voyage qu'il a fait là, on va le garder!", répond-elle. Si on a des problèmes, on vous le retournera!"

La route de Sarajevo à Matane

Mais, comment cette histoire abracadabrante a-t-elle commencée et qui est ce jeune marin téméraire qui vient nous prouver encore une fois que l'amour ne connaît pas de frontières?

Miomir a vu le jour dans la très belle région de Sarajevo, dans la Bosnie-Herzégovine, ville mieux connue de nous pour les Jeux Olympiques d'hiver de 1984, événement qui a aidé à faire oublier l'ancienne image que représentait Sarajevo, celle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et qui a déclenché la première Guerre mondiale.

Après une enfance sans histoire, Miomir est allé décrocher un diplôme en cuisine et a trouvé un emploi de chef-cuisinier sur un bateau. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups - pratiquer un métier qu'il aimait et voir le monde. Il était loin de savoir jusqu'à quel point ce choix de carrière allait changer sa vie.

Et, comme Ulysse, Miomir vogua de rivage en rivage et il vit le monde. Bien qu'heureux dans son métier, avec le temps il est devenu rassasié des voyages et plus sélectif dans ses choix de trajets. C'est à ce stage de sa vie qu'un beau jour son bateau accosta dans le port de Matane.

En septembre 1981, une rencontre fortuite dans un café de Matane allait le marquer. Il fit la connaissance de Raymonde et ce fut le coup de foudre.

Mais, vous ne parliez pas français et Raymonde ne parlait surement pas serbo-croate, avons-nous noté.

"On se comprenait quand même", affirme-t-il en ajoutant que "parfois on parle la même langue et on ne se comprend pas." Qui le saurait mieux qu'un Yougoslave?

Lorsque le bateau leva l'ancre, le destin des deux amoureux était scellé. Miomir retourna au boulot mais le cœur n'y était plus. De retour en Yougoslavie, il apprend que le prochain voyage est cédulé pour le Nigéria. Non, il n'irait pas au Nigéria - désormais, il n'y a plus de Nigéria, il n'y a même plus de Yougoslavie. Tout cela, ce ne sont que des noms sur une carte. Il faut retourner au Canada. Désormais, voilà la seule réalité.

Il demande des vacances et sans consulter un atlas, achète son billet d'avion. Un vol sur Toronto? Parfait. Cela ne doit pas être si loin de Matane. Ce n'est que trop tard qu'il constatera comme tant d'autres l'immensité du Canada.

Et c'est ainsi que Miomir Matovich s'était retrouvé cette nuit-là chez les Gauthier à Matane, un seul \$ dans les poches et mort de fatigue mais heureux comme un roi!

Il était attachant, ce gosse, et la famille l'a vite adopté et lui a donné des leçons de français. L'effort qu'il mettait à l'apprendre rapidement pour pouvoir converser avec eux le rendait encore plus sympathique.

Il est resté trois semaines dans la famille. Hélas, les vacances ne sont jamais éternelles et après ces trois belles semaines, il fallait bien retourner au pays et au travail...ou prendre une grande décision!

Avez-vous fait une demande d'immigration?

"Non, il a fait une demande en mariage!", répliqua aussitôt Raymonde. L'autre demande suivra de près.

Après les "au revoir" chargés d'émotion, Miomir a repris ses esprits et est retourné travailler quelques mois afin de gagner assez de dinars¹⁰ pour pouvoir jeter l'ancre une dernière fois et revenir épouser celle qui l'a fait chavirer. C'était en 1983.

Vers les Bois-Francs

Le travail à Matane est devenu rare et comme tout bon marin, Miomir ne fait pas de racines facilement. Avec l'accord hésitant de Raymonde, qui n'a pas vraiment l'âme de marin, le couple partit à la recherche d'emploi, ce qui les amena dans un abattoir près de Drummondville. Les conditions de travail étaient acceptables mais avant longtemps, l'abattoir ferma et les employés qui le désiraient étaient relocalisés à Princeville où les Matovich sont toujours.

Comment sont les conditions de travail à cet endroit?

"Il y a bien du travail", dit-il, "et nous sommes bien payés. Nous faisons de 3000 à 3200 porcs par jour! La compagnie a d'autres abattoirs ailleurs dans la province et a 80% du marché du porc au Québec. Ils exportent 40% de la viande, surtout au Japon et aux Etats-Unis mais aussi dans bien d'autres pays.

Comment aime-t-il la vie ici? Miomir aime la vie ici mais il trouve que nous sommes surtaxés. Raymonde prend plaisir à le taquiner à ce sujet car elle affirme que c'est son sujet de discussion préféré.

Sommes-nous surtaxés? Chose certaine, il ne doit pas souvent trouver quelqu'un qui n'est pas de cet avis! Pour notre part, nous manquons aussi d'arguments pour le contredire à ce sujet!

¹⁰Unité monétaire de la Yougoslavie

DE LA SAAR A LA SARRE

Théo Busch demeure dans le rang de la Montagne, entre Sts Martyrs et St-Adrien. Il y a bientôt cinq ans, après avoir roulé sa bosse de l'Allemagne à l'Abitibi à la ville de Québec, il s'est installé dans ce coin de paradis avec son amie, Marie-Josée, et aujourd'hui, la petite Charlotte est venue compléter leur bonheur. Théo est Québécois depuis 1976. Il est musicien et fait de l'import-export dans le disque.

Il ne faut surtout pas lui demander "Pourquoi es-tu venu ici?" car il répondra que, malgré que ce soit la question habituelle, semble-t-il, il faut plutôt demander, avant tout, "Pourquoi es-tu parti de ton pays?". En effet, avant d'immigrer, l'on prend la décision d'émigrer. Ah, la logique allemande!

Théo est un enfant de la Saar, cette région houillère - pays du charbon et de la grosse industrie. A sa naissance, on le nomme Theodor, en l'honneur de l'oncle qui vient d'être libéré des camps sibériens où il était "pensionnaire" des Russes depuis la guerre.

De cette terrible guerre, nous ne parlerons pas. Chez les Busch, comme dans bien des foyers allemands d'après-guerre, c'était un sujet tabou, beaucoup trop de mauvais souvenirs.

Le jeune Théo était un enfant précoce. Depuis toujours intéressé à la musique, il étudiait le violon et produisait son premier disque à l'âge de 17 ans.

Mais, il avait aussi d'autres préoccupations, même à ce jeune âge. Il songeait déjà à aller voir ce qui se passait ailleurs, surtout en Amérique. Son premier choix était les Etats-Unis mais le visa tardait un peu trop, alors son choix bifurqua sur le voisin au nord de l'oncle Sam.

On part pour l'Abitibi

A Montréal, il connaît une seule personne, une fille violoniste. Parle, parle, jase, jase et d'une chose à l'autre, la copine lui présente son voisin de palier.

"Tu fais de la musique? Tu joues du violon? J'ai justement besoin d'un autre musicien pour mon groupe. Demain, on part pour l'Abitibi!"

Et Théo part pour l'Abitibi. Il y reste quatre ans, apprend le français de la rue - ou plutôt des clubs - avec Richard Desjardins et son groupe, "Abbitibi" pendant que Richard chante "J'm'en va apprendre l'angla, j'va l'apprendre pour le vra." Comme quoi le hasard fait bien les choses!

Il gagne toujours sa vie dans le domaine musical, bien qu'il le fasse plus souvent d'une façon indirecte aujourd'hui. Theoc s'est parti une compagnie de disques import-export et se spécialise dans des oeuvres rares, méconnues et difficiles à localiser. Il a du plaisir à retrouver les oeuvres perdues ou même inconnues des grands musiciens, allemands et autres.

L'ARTISTE ET LA GUERRE CIVILE

En 1992, une tentative de paix vient d'être signée au Salvador entre les dirigeants du pays et les éléments révolutionnaires. La guerre civile fait rage dans ce pays depuis déjà une douzaine d'années. Les chiffres officiels dénombrent 70 000 victimes. Tout le monde sait que les chiffres réels sont plus près du double de cet estimé et, comme dans toutes les guerres du genre, les victimes sont majoritairement des innocents qui n'avaient rien à voir, ni de près ni de loin avec cette sale guerre.

Si les massacres, les tortures et les assassinats sont réellement finis, le peuple pourra enfin reconstruire le pays et mettre le passé derrière lui. Il y en a qui craignent plutôt une période de vengeance, de règlements de comptes. Après tant d'années de fuite et de vie pénible dans les montagnes, l'heure est-elle sonnée de descendre de sa cachette et de faire payer les responsables de ces années de misère?

Ricardo Zepeda a quitté son pays enchanteur d'Amérique centrale il y a déjà trop longtemps. Malgré cela et malgré la signature d'un armistice, il craint le retour et ne songe aucunement à y retourner dans le futur immédiat. N'a-t-il pas un frère dont il est sans nouvelles depuis neuf ans? La prudence lui conseille d'attendre encore et d'espérer un retour à la normale.

Artiste-peintre

Ses armes à lui sont le pinceau d'artiste et la guitare. En 1979, il s'installait à Bogota (Colombie) et l'année suivante au Costa Rica pour une autre année, vivant de son art. De retour au Salvador, il fut rapidement convaincu que la situation dans son pays ne s'était guère améliorée. Le frère d'un de ses grands amis avait été retrouvé assassiné. Après un seul mois au pays, il repartait, un 25 décembre, pour le Guatemala.

Mal lui en pris d'avoir choisi ce pays à ce moment précis. Le Guatemala a connu ses années les plus difficiles en 1980-81, avec ses propres problèmes politiques et les mêmes combats et répressions. Le pays était submergé d'immigrants illégaux et le harcèlement de la part de la police était constant. Les plaques salvadoriennes sur la voiture étaient une invitation aux fouilles en règle. Tout immigrant était un guerillero suspect.

"C'était devenu invivable. Après un an, je suis monté au Mexique, où j'ai vécu trois ans. Mais, là aussi, ça allait de plus en plus mal. L'immigration refusait de donner des permis de séjour pour plus de trois mois. Comme je vivais de mon art et en faisant de la musique, la police pensait que j'étais un trafiquant ou que je faisais de la conscientisation.

"J'ai été obligé de me cacher. Mes copains se faisaient arrêter parce que la police me cherchait alors un jour je suis allé voir le Haut Commissaire des Etats-Unis. Il m'a fait reconnaître comme réfugié alors je pouvais, en théorie, rester au Mexique mais pour les policiers, c'était rien, ces papiers. Ils nous cher-

chaient partout. Plusieurs de mes amis étaient jetés en prison pour que je me présente.

"Enfin, j'ai trouvé un avocat qui s'occupait de réfugiés et de prisonniers politiques - d'organisations comme Amnistie Internationale - une bonne personne qui m'a beaucoup aidé. Il a contacté l'Ambassade canadienne qui venait justement d'ouvrir un programme pour réfugiés."

Le Canada, cela t'intéressait?

"Oui. J'avais connu une fille de Québec, une gaspésienne, qui avait reçu une bourse dans la restauration au Mexique. Elle m'avait dit, "si jamais tu viens à Québec, t'as une amie". Je suis allé à Québec et j'ai demeuré là presque cinq ans."

Tu pouvais vivre de ta peinture à Québec?

"Oui, la peinture et la musique. J'étais parti du Mexique avec un grand ami qui est écrivain et peintre. Nous donnions des récitals et nous faisons des expositions. A Québec, nous avons fait d'autres amis Salvadoriens et avec ce groupe, nous avons tout un orchestre! On jouait partout. Au début, les groupes de Solidarité de toutes sortes nous demandaient. Cela a été une très belle expérience."

Puis, tu a quitté Québec et ce milieu de musiciens?

"C'était dur, on vivait presque la nuit. Les musiciens, ça fête tout le temps! On finissait tard et..."

On prenait un verre?

"C'est ça! Et moi, j'ai trop de passion pour la peinture. A la longue, on finit par perdre la stimulation, ça devient répétitif. Je suis parti pour Montréal. Là, ma copine enseigne à des immigrants. J'ai essayé de vivre de la peinture mais, à Montréal, tout est cher - les galeries, les salles, les ateliers. Souvent, il faut louer la salle, faire encadrer. C'est très, très cher."

"En septembre 1991, j'ai cherché une place à la campagne pour respirer. Je n'avais plus d'inspiration à Montréal. Ici, c'est fantastique. Je passe mon premier hiver à la campagne et je trouve ça tellement beau. Je prends de grandes marches et je fais de la peinture. C'est stimulant ici."

Et puis, j'ai des ami(e)s dans la région. Nous faisons de la musique ensemble et je leur montre l'espagnol. Nous avons composé quelques morceaux ensemble. Après, on se fait une grande bouffe salvadorienne!

Et la famille au Salvador, tu as des contacts réguliers?

"Je téléphone là-bas tous les mois. J'ai mon père et trois frères. Ma mère est décédée il y a longtemps. Un de mes frères est ingénieur de son. Il a son propre studio d'enregistrement. Un autre est technicien en électronique et le troisième est disparu depuis neuf ans."

Ricardo a eu la chance de participer à quelques expositions depuis qu'il est dans la région. Il commence à se faire connaître et son art, qui démontre une grande sensibilité alliée à une versatilité étonnante, ne pourra que le faire remarquer et reconnaître comme un des grands. Il est toute une acquisition pour nous!

L'IMMIGRATION A TRAVERS LES YEUX DE L'ENFANT

Les soeurs Petculescu, Ana Maria et Alina, malgré leur jeune âge, ont connu deux déracinements. Elles sont nées à Bucarest, capitale de la Roumanie, durant l'époque répressive du tyran Ceausescu qui régnait déjà en roi et maître.¹¹

De cette époque, les filles ont peu de souvenirs car elles étaient fillettes lorsque leur père, Mihai, crût bon d'aller se faire oublier par le régime, en Algérie, sur un projet gouvernemental. La famille a passé ainsi six ans à Alger en espérant voir la situation changer en Roumanie. Il est devenu évident que ceci ne se produisait pas et c'est à ce stade qu'on a songé à quitter à la fois l'Algérie et le pays natal pour de bon.

Un caucus de famille fut tenu et on vota sur un choix de pays. Le Canada et plus précisément le Québec, fut choisi pour deux raisons principales: la langue française, que toute la famille parlait déjà, et la situation géographique, c'est-à-dire que c'était loin de l'Europe et des troubles.

Maintenant, laissons la parole à Ana Maria qui nous a fait part de ses impressions.

"Pour moi c'était normal de partir. Quand on décide de partir, c'est parce que ça va être mieux. Et comme je suis curieuse de nature, j'aimais ça, tout était nouveau, on avait plein de choses à raconter en revenant de l'école!

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de Bucarest. Je me souviens de la maison de ma grand'mère, des choses comme ça, mais j'étais jeune. Mes souvenirs d'enfance sont plus de l'Algérie que j'ai quitté à l'âge de 13 ans.

Avant de partir, c'était l'année des Jeux Olympiques et nous avons décidé d'émigrer au Canada. Je me souviens qu'on prenait pour le Canada dans tout les jeux. Quand le Canada allait chercher une médaille, c'était la foire! Et cette année-là, l'URSS avait boycotté les Jeux; alors c'était bon pour le Canada!"

Et l'intégration à l'école?

"On ne se sentait pas différentes. Des fois, j'entends parler la génération avant nous et je crois que l'attitude des 50 ans et plus est différente de celle des jeunes. Ma soeur et moi, nous étions acceptées comme toutes les autres. Si une copine nous présentait à quelqu'un, nous étions tout de suite acceptées parce que nous étions une copine."

"Tu casses ton français!"

Les demoiselles Petculescu ont appris un français correct, avec l'accent de la France tel qu'enseigné à Alger. Ana Maria a trouvé cocasse de se faire dire un jour par un élève Québécois qu'elle "cassait son français"!

¹¹Ce dernier sera passé par les armes le jour de Noël 1989.



Centre de documentation
Du lundi au vendredi
de 9h00 à 17h00

Rallye Tiers-Monde Bois-Francs Inc.

Organisme d'éducation à la solidarité
et au développement international

59, MONFETTE #214
VICTORIAVILLE, Qc G6P 1J8

Tél.: (819) 758-9928
Fax: (819) 758-8270

Son goût pour la littérature lui a valu une médaille d'or dans un concours lancé par la Chambre de Commerce de Sherbrooke. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir une lettre et ensuite un coup de téléphone du Ministre lui-même pour la féliciter. Monsieur Charest voulait connaître cette personne au nom à consonnance étrangère qui avait remporté ce prix. Il voyait chez elle un exemple à suivre.

Elle a participé à un échange d'étudiants à l'âge de 14 ans. Elle a eu le bonheur de demeurer dans une famille anglophone en Ontario et, comme il se doit, la jeune ontarienne est venue lui rendre la pareille chez elle.

"C'est un moyen de connaître des gens", dit-elle en ajoutant qu'elle a bien aimé l'expérience. Ana Maria devait évidemment faire tous ses travaux en anglais. Une des professeurs était un peu sévère dans ses corrections. Devant une note particulièrement basse, la jeune élève demanda à l'enseignante si elle pouvait aller en Chine et faire un projet en chinois!

Les étudiants ontariens sont-ils différents des nôtres?

"Ils sont plus consciencieux en Ontario. Et puis, le système n'est pas pareil. Là-bas, la présentation orale est courante."

Et cette immersion totale en anglais, comment c'était?

"Un jour, c'en était trop! Une copine francophone et moi, nous sommes allées voir la directrice et lui avons dit: nous prenons un congé d'anglais! Et là, nous avons pris un congé d'études et nous sommes allées nous promener, magasiner, et tout, et nous avons parlé français toute la journée, ce que nous n'avions pas le droit de faire d'habitude."

Aujourd'hui, Ana Maria étudie le droit à l'Université Laval et sa soeur, Alina, est en médecine dentaire au même endroit.

**L'ECOLE COMME MOYEN D'INTEGRATION DANS LES BOIS-FRANCS
(point de vue d'Eric Thibault)¹²**

"L'intégration sociale des communautés ethnoculturelles se fait le plus souvent dans le cadre scolaire. Nous avons au moins deux choix dans cette démarche - soit de les assimiler (le "melting pot") ou de les intégrer.

Je crois que l'assimilation était une pratique plus courante à la fin des années '60 et au début des années '70, au moment où j'affrontais pour la première fois l'école primaire, à Victoriaville. L'ignorance du système scolaire de l'époque face à une nouvelle immigration, ne peut être blâmée, surtout dans une région rurale où ce phénomène n'est pas très courant. L'arrivée d'immigrants Vietnamiens ou Cambodgiens dans les années '70 a ouvert le système scolaire à une toute autre réalité.

Le portrait de la société a changé rapidement. L'assimilation a fait place à la curiosité et à l'ouverture d'esprit. On devait parler par la suite d'intégration et d'adaptation. L'adaptation s'est faite dans les deux sens, pour le bien de toute la communauté des Bois-Francis (société d'accueil ↔ groupes ethnoculturels).

Bien sûr, comme immigrant francophone j'ai moi aussi profité de cette ouverture d'esprit. Avant, j'étais un petit garçon avec un drôle d'accent français, à la peau blanche et au nom à consonance très québécoise. Après, on me reconnaissait une culture différente. A Victoriaville et dans toute la région des Bois-Francis, l'école a beaucoup changé. Elle se définit aujourd'hui comme un lieu ouvert. Elle fait appel au pluralisme en tant que mode de pensée qui considère la diversité comme une valeur.

Aujourd'hui, je me sens québécois à part entière. J'ai fait mes études primaires, secondaires et collégiales à Victoriaville. J'ai évolué avec le système scolaire d'ici, j'ai acquis la culture d'ici. Rien n'est plus normal puisque l'école se veut le reflet de la société québécoise et l'outil privilégié pour la promotion de la culture québécoise. Bien sûr, j'ai une culture un peu différente basée sur des expériences familiales et personnelles, sur des valeurs qui ont mûri à partir de ces expériences. Toutefois, c'est le cas de chacun d'entre nous. Nous sommes tous différents, même regroupés dans une société et une culture communes."

¹²Arrivé de la France à l'âge pré-scolaire

JE SUIS A TOI, ARGENTINE

Martin et Ilia Montes n'ont jamais eu l'intention de quitter leur beau pays. Ils souhaitaient seulement quitter la grande capitale pour une plus petite ville. Si Buenos Aires, avec ses 10 millions d'habitants, a les qualités des grandes villes du monde, elle en a aussi les défauts. Le trajet pour se rendre au travail semblait s'allonger ces derniers temps pour le jeune couple.

Mais, pour l'instant, à l'été '90, les Montes n'ont qu'une préoccupation majeure - le Championnat Mondial de Tae Kwon Do qui aura lieu non pas dans une petite ville argentine où il ferait bon vivre mais dans une grande ville dans l'autre Amérique - Montréal. Ils sont loin de se douter que leur séjour se prolongera.

Le 16 août 1990 à Montréal, ils représentent l'Argentine aux championnats et se débrouillent fort bien. Martin décroche un 3e prix, Ilia un 2e en combat et un 3e en forme. Le président de l'Association québécoise de Tae Kwon Do est visiblement impressionné. Il les approche et les invite à Québec pour discuter de possibilités d'emploi. Cette invitation inattendue est tentante.

Quel drôle de pays! Ils viennent d'arriver et déjà deux choses vraiment étonnantes se sont produites car avant cet offre d'emploi, il y a eu une rencontre inoubliable sur le vol Toronto-Montréal, dernière étape du long vol de Buenos Aires.

Le 3e siège de leur rangée était occupé par une dame de Québec. Ilia, tout comme la dame, parle l'anglais comme seconde langue alors les deux ont eu le temps d'entretenir une conversation amicale durant le trajet de 45 minutes. La dame a expliqué que son mari et elle avaient un commerce à Québec mais qu'ils projetaient s'établir à Montréal prochainement, même que la maison était déjà achetée. "Avant que l'avion atterrisse à Dorval, nous avions la clé de sa maison à Montréal", dit Ilia, qui n'en revient pas encore.

Et maintenant, un autre inconnu leur offre un emploi et en plus il se débrouille en espagnol. Et ce ne sera pas la fin des surprises. Les Argentins auront toute une série de preuves qu'il existe encore des gens qui savent donner. Ilia affirme qu'encore aujourd'hui, il lui arrive de se demander si elle n'est pas sur le point de se réveiller d'un rêve incroyable.

A Victoriaville

A Québec, les Montes se font dire que la province manque de professeurs de Tae Kwon Do et que, dans le moment, le meilleur territoire pour eux serait Victoriaville, dans les Bois-Francs. Le président leur refile le nom du responsable de la région. Nous sommes un vendredi - le lundi suivant ils sont au travail! "C'était le premier cours de Tae Kwon Do que je donnais en silence!", affirme Martin, qui ne parlait pas un mot de français. E le transport, le logement, la bouffe? Comment se débrouillent-ils car ils ne sont pas venus ici avec un magot? Encore une fois, c'est de grand coeur que leurs nouvelles connaissances s'occupent

de ces "détails". Le mari de la dame sur l'avion les reconduit à Victoriaville sans rien demander et une fois rendus ici, le responsable du Tae Kwon Do les prend sous son aile.

Il les loge chez lui et remplit le réfrigérateur, organise des cours pour eux, leur fait visiter des appartements. Il les gardera le temps qu'ils voudront, leur donnant une chance de commencer à gagner un peu d'argent avant de tomber seuls. "Et sans jamais rien demander pour tout ça", s'exclame-t-ils.

Dans quatre mois, Martin et Ilia ont eu le temps d'être séduits par le Québec. Hélas, leur visa de séjour est sur le point d'expirer. Des démarches sont faites pour tenter d'obtenir une prolongation mais, rien à faire, la loi est formelle et doit être appliquée sans favoritisme. Ils devront retourner en Argentine et faire une nouvelle demande. En février 1991, les Montes vont attendre leurs visas à Buenos Aires.

Pendant les six mois d'attente, ils ne chôment pas. Faudra renflouer la caisse, le billet d'avion est cher et les cours de Tae Kwon Do n'ont quand même pas été à plein temps alors, bien que l'expérience ait été assez agréable pour vouloir retourner, cela n'a pas été le Klondike. Aussi, on en profite pour raconter toutes ces aventures à la parenté, aux ami(e)s.

En août 1991, c'est le retour à Victoriaville, changement salutaire d'avec le grand Buenos Aires. Ici, les problèmes de stress sont relativement rares, le trajet foyer-travail peut prendre jusqu'à 15 minutes les vendredis et les débrouillards peuvent encore trouver du travail.

Lors de notre rencontre avec les Montes, les deux parlaient un français très acceptable. Ils avaient suivi des cours et trouvaient la langue assez facile à apprendre.

"On ne peut pas vivre longtemps ici en anglais", dit Martin, "et une langue d'origine latine est plus facile à apprendre pour nous."

Chose intéressante, ils ont connu des Argentins vivant à Montréal depuis huit ans. *"Ils parlent moins le français que nous deux",* affirme Ilia. La raison est fort simple: leurs nombreuses connaissances de langue espagnole leur permet de vivre dans leur langue à un degré qui n'est pas possible dans une petite ville.

Après sept mois (en deux coups) au Québec, ont-ils des regrets? Le Tae Kwon Do les amène partout dans la province et même en dehors. Il y a des tournois à toutes les deux semaines alors ils connaissent des gens du métier un peu partout. Ce côté-là est très intéressant pour eux.

"Je connais tout le monde dans le Tae Kwon Do au Québec, même au Canada", affirme Martin.

Le côté négatif de leur situation est qu'ils n'arrivent pas à enseigner cet art martial à plein temps aussi, la rémunération est parfois un peu mince, admettent-ils sans vouloir se plaindre. Ils espèrent maintenant obtenir un permis de travail qui ne les limitera pas dans un seul domaine. Ils aimeraient rester ici mais à condition qu'ils puissent gagner suffisamment d'argent.

"Je ne veux pas rester avec un job que je n'aime pas", dit Ilia, "je veux rester pour connaître ce qu'est vivre dans un autre pays."

Leurs familles sont-elles venu les visiter si loin? Ilia répond: "Sa mère à lui travaille pour venir nous voir. J'ai dit à mon père que je paierais son billet s'il venait. Il a répondu oui, donne-moi un billet mais...pour l'Espagne!" Il n'est pas attiré vers le Nord!

Et quel a été l'attitude des parents envers cette émigration? Le père d'Ilia, comme bien des Argentins présentement, semble-t-il, blâme le gouvernement de ne rien faire pour les jeunes alors il ne faut pas être surpris de tant de départs. Beaucoup d'Argentins émigrent vers les Etats-Unis, le Canada et l'Australie. Martin nous affirme que les bureaux d'émigration sont toujours remplis.

Conseilleraient-ils aux amis argentins d'immigrer ici?

Ilia - "Ce qui est très important est la relation avec la personne. Si on n'est pas bien avec les personnes, on ne peut pas rester."

Martin - "Faut essayer mais ce n'est pas pour tout le monde. Ici tout est différent: la télé en français, pas de soccer, tout. Chez nous, la maison est toujours pleine de monde. Les gens se voient avant et après le travail. Ici, beaucoup moins souvent."

Les Montes seront-ils avec nous encore longtemps? Ils aiment bien les gens et la région, n'ont pas connu de problèmes majeurs, ont connu toutes sortes de bonnes gens et, à leur grande surprise, un bon nombre qui parlent l'espagnol, dont une dans les allées du Steinberg! En fin de compte, tout dépendra des possibilités d'emploi. N'est-ce pas là la réponse à la politique d'immigration?

LA CSN ET L'IMMIGRATION

"Nous n'avons pas grand chose dans les filières. C'est sûrement parce qu'il n'y a pas de problèmes!"

Michel Lacasse est président du Conseil Central des Bois-Francis (CSN). Il a beau chercher dans les dossiers, il ne trouve rien de pertinent concernant quelque problème syndical que ce soit concernant les immigrants.

"Il faut dire que nous n'avons pas vraiment beaucoup d'immigrants dans la région. S'il n'y a que 1% d'immigrants dans la population, il doit y avoir seulement 1% de cas d'arbitrage les concernant."

Sur la politique de régionalisation de l'immigration, **Denis Champagne**, son confrère et ex-président du même organisme, ajoute "qu'on n'attireras pas les gens si on n'a rien à leur offrir. L'économie est en chute."

Les syndicalistes sont tout à fait réalistes. Monsieur Champagne affirme que "nous n'avons pas beaucoup de problèmes avec les immigrants, mais c'est peut-être parce qu'il n'y en a pas beaucoup. Je ne suis pas sûr que cela serait pareil s'il y en avait plus. Nous ne sommes pas plus fins que les autres."

Son collègue nous a offert une copie des résolutions "pour un Québec pluriethnique et français", adoptées par la CSN en 1990. Nous les publions *in extenso* car elles démontre une ouverture encourageante pour les immigrants.



*Société de
Généalogie de
Drummondville*

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

PROPOSITIONS ADOPTÉES PAR LE 55^e CONGRES DE LA CSN

TENU A MONTREAL DU 5 AU 11 MAI 1990

POUR UN QUEBEC PLURIETHNIQUE ET FRANCAIS

Résolution 81

Documents de référence:

Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57

Rapport des Comités pré-congrès, page 16

- 2.9 Favoriser l'intégration des communautés culturelles à la société québécoise, lutter contre le racisme et la xénophobie, négocier dans nos lieux de travail des programmes d'accès à l'emploi.

Résolution 82

Documents de référence:

Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57

Rapport des Comités pré-congrès, page 16

- 2.10 Déployer des méthodes et des efforts appropriés pour syndiquer et accueillir de nouveaux membres faisant partie des communautés culturelles, des peuples autochtones et des minorités visibles, où se recrute une proportion importante des travailleuses et des travailleurs occupant les emplois les plus défavorisés, et qui ont un urgent besoin de se syndiquer pour connaître et faire valoir leurs droits.

Résolution 84

Documents de référence:

Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57

Rapport des Comités pré-congrès, page 16

- 2.11 Favoriser l'expression des membres des communautés culturelles de même que leur intégration et leur accès aux postes de responsabilités dans nos syndicats et dans nos structures.

À cet effet, la CSN doit se doter d'un programme de recrutement des travailleuses et travailleurs issus de minorités culturelles, des peuples autochtones et des minorités visibles, étant entendu que le sens de ce programme de recrutement signifie entre autres la mise en place d'un programme d'accès à l'égalité pour l'embauche de personnes salariées à la CSN.

LE PORTUGAIS DU RESTAURANT VICTORIA

"J'aime l'aventure - découvrir le monde, les idées, les méthodes de travail, le climat, les gratte-ciels." Celui qui affiche ainsi son leitmotiv de vie est José Santos, le propriétaire, depuis 1990, du restaurant Victoria, à Victoriaville. Le Victoria, après avoir toujours appartenu à des Grecs, est passé à ce Portugais qui veut maintenir la bonne réputation de l'établissement.

"Mon père travaillait pour le chemin de fer et avait une terre où nous avions des vignes, des olives et des agrumes. Je suis allé à l'école seulement quatre ans. A l'âge de 11 ans, j'ai commencé à travailler dans l'hôtellerie. Après, j'ai fait mon service militaire en Angola, 48 mois et 3 semaines d'armée obligatoire. Puis après, je suis allé en France où j'ai travaillé pour les PTT de '64 à '66. J'ai appris le français comme facteur et j'ai aussi appris l'espagnol en France."

Pardon? Vous avez bien dit l'espagnol?

"Oui, j'ai appris l'espagnol en France! Il y avait beaucoup d'Espagnols et j'ai appris la langue avec eux."

Et de la France, vous êtes venus ici?

"Le Portugal est un petit pays et, avant 1974 (la révolution des jonquilles), c'était un pays pauvre. Beaucoup de gens devaient partir. J'ai une soeur qui est couturière et un frère qui travaille chez Renault en France. C'est Dieu qui nous guide; nos parents nous encourageaient. Ils voulaient qu'on améliore notre sort. Chacun a son destin."

"A Montréal, j'ai été chauffeur privé pour Greenberg pendant quatre ans. J'ai été 12 ans au Ritz Carlton, 3 ans dans un restaurant italien et 12 ans au Reine Elisabeth. Avant d'acheter le Victoria, j'avais un restaurant à St-Hyacinthe."

Comment avez-vous trouvé les Québécois?

"Ils sont très accueillants, très honnêtes, très bons. Ils sont des gens qui ont du coeur. J'aime causer avec les gens de l'âge d'or et avec les enfants. Les vieilles personnes ont un passé et les enfants ont un avenir. Les enfants me disent tous bonjour en passant devant le restaurant. Tous les enfants me connaissent. J'en reçois une cinquantaine ici le midi. Ce n'est pas payant mais ça me fait plaisir!"

Avez-vous des enfants?

"J'ai une fille au CEGEP, à Montréal, et ma femme travaille depuis 18 ans à l'Hôpital Général Juif. Elle est technicienne dentaire. C'est pour ça qu'elle hésite à partir de Montréal. Pour le moment, je passe du temps dans les deux villes. Après, on verra!"

LE COMITE D'ACCUEIL INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS

En 1971, Jim Aubut est directeur à la Commission d'Emploi et d'Immigration (aujourd'hui le Centre d'Emploi du Canada). Quand il sera approché au sujet de la formation d'un comité d'accueil, il n'aura pas besoin qu'on lui fasse un dessin pour se laisser convaincre de sa nécessité. Dans un vidéo sur le CAI produit en 1987 par la Télévision Communautaire des Bois-Francis, il raconte une anecdote qui en dit long sur le phénomène.

Un jour, un homme se présente à son bureau. Il ne parle ni français ni anglais. Même avec le langage universel des signes et la meilleure volonté au monde, personne ne réussit à comprendre ce qu'il veut. En désespoir de cause, Jim monte dans sa voiture et se rend avec lui (un allemand, apprendra-t-il) à Drummondville, à 50 km, afin de trouver un interprète. Cette aventure le fait réfléchir sur la situation des étrangers qui arrivent dans la région.

A la même époque, Simone Hamel est conseillère en main d'oeuvre au Centre d'Emploi du Canada, à Victoriaville. Elle reçoit beaucoup de gens. Un jour, le réceptionniste lui présente sur un bout de papier le nom d'un monsieur, tout en soulignant qu'il ne parle pas un mot de français.

La surprise fut grande; le monsieur en question était un Français qui s'exprimait dans un français impeccable. Il parlait tellement bien que personne ne l'avait compris!

Le germe de la fondation du Comité a été semé un soir, en 1970, à Trois-Rivières à une réception des Femmes de Carrière. Marguerite Desharnais, une missionnaire laïque active dans le Comité d'Accueil aux Néo-canadiens à cet endroit, croyait fermement que toutes les villes moyennes devraient se doter d'un tel comité. Or, aussi à cette réception, Simone Hamel est approchée par Mlle Desharnais avec sa "mission". Elle l'écoula poliment, lui répondit qu'elle en parlerait à d'autres et qu'en somme, "on verra".

Simone Hamel avait fondé le Club des Femmes de Carrière de Victoriaville en 1968 et en était toujours présidente. Comme elle avait bâti le Club ici, elle pouvait comprendre le travail que cela représentait. Conseillère en main d'oeuvre au Centre d'Emploi du Canada et active dans d'autres organismes, elle choisit de ne pas présider un autre organisme débutant mais accepte d'aider à le mettre sur pied. Elle recrute d'autres membres du Club et les convoque à une réunion chez elle.

Mais on est loin d'être convaincu du besoin d'un comité d'accueil et lorsque Denise Côté et Lise Rousseau sont approchées, leur réaction immédiate est la même: "Mais, il n'y a pas d'immigrants ici, qu'est-ce qu'on ferait d'un comité d'accueil?" Elles prennent le bottin téléphonique et cherchent les noms "étrangers". A leur grande surprise, elles en trouvent plusieurs.

Travaillant au Centre de la Main d'Oeuvre, Simone Hamel est bien placée pour savoir que c'est bien à cette porte que l'on frappe en arrivant dans la région. Elle recrute son collègue, Jim Aubut, et sans trop s'en rendre compte, on pose les premières



Madame Hilde Gilgen



La ferme Fabrice Charmeaux, à St-Rémi de Tingwick.



Les moutons de la famille Charmeaux!



Raymonde Gauthier & Miomir Matovich.



Giacomo Bellini et son épouse, Laurette Lemay, en Suisse.



Le Camping St-Valère.

pierres de la fondation d'un Comité d'Accueil aux Néo-canadiens des Bois-Francs...une poignée de gens impliqués dans leur milieu.

En juin 1971, on se sent prêts à convoquer une première réunion d'information "officielle" avec la présidente du Comité de Trois-Rivières. Qui étaient présents ce soir-là, rue Létourneau?

- *Simone Hamel*, chez qui la réunion a été convoquée,

- *Louise R. Lavoie*, membre des Femmes de Carrière,

- *Lise Rousseau*, aussi membre du même Club,

- *Jim Aubut*, du Centre de la Main d'Oeuvre,

- *Marguerite Desharnais*, présidente du Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens de Trois-Rivières, qui vient en parler.

L'invitée trifluvienne se montre convaincante et les participants sont gagnés à l'idée. Un comité sera mis sur pied à l'automne et madame Rousseau s'en chargera. En septembre, monsieur Aubut et madame Côté assistent à une réunion du Comité de Trois-Rivières et en reviennent encore plus motivés. Fin '71, un comité provisoire est formé et trois des membres: *Lise Rousseau*, *Denise Côté* et *Gisèle Fréchette* se donnent la tâche de dénicher les néo-canadiens de la région, surtout à l'aide du bottin téléphonique. Pour sa part, Jim Aubut agira comme personne ressource et avisera le Comité des nouveaux arrivants qui se présenteront à son bureau.

Le Comité devait fonctionner de façon autonome et non comme appendice d'un autre organisme. On se voyait comme un regroupement d'immigrants et de "locaux", à une proportion d'environ 50/50. On assisterait les arrivants dans leur intégration.

Le Comité devait être mis au courant des nouveaux arrivants par le Comité d'accueil interconfessionnel de Montréal. Il est vite devenu évident que cette méthode était inefficace et que si l'on voulait un aperçu réaliste du nombre de "néos", il fallait prendre d'autres moyens pour y parvenir.

En mars 1972, un sondage est fait par l'entremise de CFDA, le poste de radio de Victoriaville, et des quatre journaux régionaux. Les résultats s'étant avérés très médiocres, on continua à dresser une liste de Néo-canadiens probables à partir du bottin de la région de Victoriaville-Arthabaska, en y écumant les noms à consonance étrangère. A la grande surprise du comité, on y repéra quelques 56 familles de 18 origines différentes dans la région.

Restait à savoir si ces mêmes gens ressentaient le besoin d'un comité d'accueil. On leur fit remplir un petit questionnaire qui démontra, entre autres, que 85% croyaient qu'il serait utile que les Canadiens viennent en aide aux Néo-canadiens qui arrivent et que 88% d'entre eux seraient intéressés à participer à des activités sociales qui réuniraient Canadiens et néo-canadiens.

Si quelqu'un avait douté, ne serait-ce qu'un instant, de la nécessité de ce grand projet, les réponses au sondage balayaient les doutes d'une façon convaincante. La première réunion officielle eut lieu au Centre de la Main d'Oeuvre du Canada, à Victoriaville, un lundi soir, le 17 avril 1972. Étaient présents: *Mesdames Denise Côté*, *Lucie Lauzière*, *Gisèle Fréchette*, *Lise Rousseau* et *monsieur Jim Aubut*. Le journal *La Nouvelle* publiait un communiqué de l'événement le 2 mai 1972.

Le Comité d'Accueil aux Néo-canadiens était né. (Le nom sera modifié deux ans plus tard - nous en parlerons plus loin.)

Raisons, buts et moyens du Comité

"A cause des difficultés que rencontre le Néo-canadien: manque de connaissance de la langue, conditions de vie et coutumes différentes, dépaysement, manque de contact humain, il est souhaitable qu'un groupe de personnes bénévoles puissent l'accueillir et l'aider au besoin."

Voilà les raisons données dans un cahier sur l'historique du Comité, publié en 1977.

Les **objectifs** - 1)l'accueil des Néo-canadiens à leur arrivée,
2)l'aide dans les besoins d'interprète,
3)les visites à domicile et à l'hôpital au besoin,
4)les conseils dans les premiers achats dans la vie quotidienne,
5)l'aide dans les démarches officielles telles que scolaires, gouvernementales à tous les niveaux, loisirs, santé, religieuses, etc. En somme, comme le dit si bien monsieur Aubut, "pour répondre à des besoins humanitaires."

Le Comité reconnaissait l'apport indéniable des nouveaux arrivants comme source d'enrichissement pour la communauté.

Les débuts

Le nouveau comité se divise les tâches et les postes de direction sont distribué comme ceci:

Lise Rousseau - présidente

Denise Côté - vice-présidente

Lucie Lauzière - trésorière

Jim Aubut - secrétaire

Pauline Martin - publiciste

Gisèle Fréchette - comité de téléphone

Dès la première assemblée, on décide d'inviter les médias pour la prochaine réunion. Entretemps, on contactera les immigrants que l'on connaît dans la région et on fera appel à l'Hydro et à Welcome Wagon pour obtenir les noms des nouveaux arrivants.

Cette assemblée chargée durera jusqu'à 23h30!

Le recrutement

"Madame Côté, comment se faisait le recrutement de membres dans les débuts du Comité, par la radio locale? les journaux?"

"Mais non, nous visitions les familles, leur faisons connaître le Comité, leur offrons notre aide et les invitations aux activités."

"Vous avez choisi l'approche la plus directe!"

"Oui, et vous savez, c'est comme ça qu'on a rencontré tant de gens formidables, des amitiés se sont développées qui durent toujours. Tiens, c'est comme ça qu'on a rencontré les De Pauw, les Thibault, par exemple. Et ils sont toujours actifs dans le Comité. Ensuite, avec nos activités sociales, nous avons même permis aux Néo-canadiens de se rencontrer entre eux. Imaginez la surprise et la joie, lorsqu'on demandait, par exemple, au début d'une soirée: "tous les Allemands, levez-vous, faites-vous connaître" et que

chaque Allemand, qui se croyait le seul du groupe, en voyait soudainement quatre ou cinq se lever! Ce n'était pas long qu'à la première occasion on voyait ces gens changer discrètement de place afin d'aller connaître les ex-compatriotes que le Comité leur avait permis de rencontrer."

Dès la seconde rencontre, le 24 avril '72, on compte de nouveaux membres, dont les premiers néo-canadiens: Mme Bo Carlo et M. Giacomo Bellini. Ils seront des membres de qualité et qui apporteront beaucoup à la cause pendant longtemps. Une semaine plus tard, M. Albert Beyrouiti se joindra à l'organisation. Vingt ans plus tard, il est encore de ceux sur lesquels on peut toujours compter.

Le recrutement continue de plus belle et on ne ménage pas les efforts pour faciliter l'intégration. Au besoin, on offre le transport, la gardienne, enfin on règle sur les lieux tout empêchement à la participation. Une des fondatrices du Comité nous a soufflé que Renata Gingras, d'origine suisse-italienne, (une apôtre des plus actives durant plusieurs années) était "la meilleure vendeuse du Comité". Elle ne ménageait aucun effort pour se rendre directement chez les gens, où qu'ils demeurent. "Je n'aime pas téléphoner", nous disait-elle, "je crois que c'est mieux de rencontrer les gens en personne."

A savoir si l'intégration dans notre région était possible sans cette incitation, au risque de généraliser, nous devons dire en toute honnêteté que **plusieurs personnes, autant québécoises de souche que d'origines étrangères**, nous ont répété que la mentalité a beaucoup changé en 20 ans. Pour comprendre, il faut reculer et se rappeler le temps où les familles étaient nombreuses et où l'on avait moins besoin des voisins; d'une certaine façon, on était *auto-suffisant*. On ne ressentait pas le besoin d'accueillir le nouveau voisin. Bien sûr qu'on l'aidait s'il le demandait mais, en général, on ne faisait pas les premiers pas.

Projets et activités

Quelles sont les préoccupations du Comité dans ses débuts? Il se penche sur plusieurs projets: la constitution, un bulletin pour membres et membres potentiels, la procédure de la citoyenneté (devenue une préoccupation majeure et durable, à tel point qu'il nous a paru essentiel d'en traiter dans un chapitre à lui seul), des cours de français et enfin une première activité sociale qui aura lieu au Motel Boifran, le 26 mai 1972.

La générosité du Comité de Trois-Rivières viendra permettre ces premières démarches grâce à une subvention de 300\$, telle que l'atteste une photo parue dans *Le Nouvelliste* le 1er mai ainsi que dans *L'Union* le 9 suivant. Dès l'année suivante, l'oeuvre humanitaire du Comité d'Accueil sera reconnue par le gouvernement provincial et il pourra dorénavant compter sur des subventions généreuses du Ministère de l'Immigration.

La première activité sociale a été une soirée de musique et de danses d'ici et d'ailleurs, suivie d'une collation. Les mairies de Victoriaville et d'Arthabaska étaient représentées, donnant ainsi un caractère officiel à l'événement. L'activité a été signalée

dans La Nouvelle, de Victoriaville, du 30 mai ainsi que dans Le Nouvelliste, de Trois-Rivières.

Soulignons ici la couverture de la presse locale et régionale à travers les années. Le CAI a eu la sagesse de garder des articles de journaux dès ses débuts, ce qui a grandement facilité notre tâche dans la composition de cet historique.

La soirée du 26 mai 1972 fut la première d'une longue série d'activités durant ces 20 premières années d'existence du Comité d'Accueil. Nous dressons plus loin cette liste impressionnante et variée. Elle rappellera des souvenirs inoubliables à plusieurs: soupers et buffets gastronomiques, expositions d'objets ethniques, voyages organisés, soirées folkloriques, soirées récréatives, etc.

Dans les débuts du Comité, il y avait plus d'immigration qu'aujourd'hui; alors, on ne négligeait pas les enfants. On a organisé des parties d'Halloween et de Noël, par exemple, et la participation était vraiment impressionnante. Un soir de tempête, on a accueilli "seulement" 80 enfants au lieu des 150 qu'on attendait, raconte Lise Rousseau! Cela donne une petite idée sur la participation.

Il reste aujourd'hui plusieurs résultats tangibles des accomplissements du CAI. Des cours de français ont été donnés à plusieurs reprises et sont, d'ailleurs, toujours disponibles. Un livre de recettes internationales fournies par les membres a été publié en 1979 et, c'est le cas de le dire, il s'est vendu comme des petits pains chauds. Aujourd'hui, il est introuvable et il est question d'en faire une deuxième édition ou encore de réaliser un second livre tout à fait nouveau.

En 1984, un projet de recherche d'Immigration-Canada a été entrepris par Jean-Marie Clerc. Pour 179 répondants représentant 30 ethnies dans un rayon de 50 kilomètres autour de Victoriaville, plusieurs données intéressantes ont été recueillies. Par exemple, 65 d'entre eux étaient mariés avec des québécois de souche, la langue était une barrière importante que les enfants aidaient à surmonter et, la proportion d'universitaires chez les allophones était plus élevée que chez les indigènes.

En 1988, un Lexique en 5 langues a été publié. Ce travail remarquable donnait la traduction en cinq langues des mots les plus utiles à connaître dans sept domaines: les aliments, les émotions, la famille, la journée (avec le temps et les mois), le corps, l'hôpital et la santé. Les langues jugées les plus utiles dans cette région étaient le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et le vietnamien.

Un à-côté intéressant de ce lexique a été l'idée de fournir à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska une liste de personnes-ressources pouvant servir de traducteurs et traductrices au besoin. Le CAI, avec tant de membres d'origines aussi variées, a pu ainsi former une banque de quelques dizaines de langues.

Vingt ans d'activités organisées par le CAI

- Soirée d'ouverture - 20
généralement autour de l'Halloween
- Soirée culturelle - 28
conférences, diaporamas, photos... sur une vingtaine de pays
- Souper ou buffet gastronomique - 16
parfois comme sujet "connaissance d'un pays", accompagné de danse
ou présentation d'un ensemble folklorique
- Soirée folklorique et exposition d'artisanat - 4
costumes et objets, traditions populaires
- Cabane à sucre - 9
- Activités sportives - 14
ski, balle molle, bicyclette, marche, quilles, pétanque, etc.
- Fête d'enfants (Noël) - 17
- Voyages culturels - 20
différentes régions de la province, Montréal, Québec, Ottawa.

Président(e)s du CAI des B-F 1971-1991

- 1971-73 - Lise Rousseau
- 1973-74 - Denise Côté
- 1974-77 - Colette Ghazal
- 1977-79 - Denise Côté
- 1979-80 - Renata Gingras
- 1980-84 - Yvette Larroza
- 1984-86 - Gilberte Sarthou
- 1986-89 - Colette Martineau
- 1989-90 - Jean-Marie Clerc
- 1990- - Michel Petculescu

Le C.A.N.C. devient le C.A.I. des B-F

L'appellation "Néo-canadien" ne plaisait pas à tous les immigrants, et pour de bonnes raisons. Pour certains, ce terme sonnait comme une chose étrangère, trop distincte. De plus, le terme n'était pas vraiment très exact lorsqu'appliqué à ces gens qui étaient au pays depuis 10-20 ans déjà. Il est évident que ceux-ci se sentaient passablement intégrés et non plus tellement "néo" après tant d'années!

Le 19 septembre 1974, le Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens est mort! Vive le Comité d'Accueil International des Bois-Francis! On convoqua alors une conférence de presse pour expliquer le changement de nom.

L'équipe du bureau de direction - Denise Côté, Colette Ghazal et Albert Beyrouiti - réaffirma à la presse que les buts de l'organisme demeuraient les mêmes: recevoir les arrivants, faciliter leurs achats, les aider à se rencontrer entre eux et à faire connaissance avec les "gens de la place."

Projets à court terme

Ce livre se voulait originalement un simple feuillet pour souligner les 20 ans du CAI. C'est en fouillant les archives du Comité qu'il est devenu évident qu'il méritait beaucoup plus.

L'idée originale a évolué pour devenir ce petit ouvrage mettant en valeur la contribution de l'immigration dans notre région, tout en reconnaissant la place du CAI.

Le CAI n'a pas de "plan quinquennal" ou de buts à long terme. Il est constant dans ses buts d'accueil originaux. Par contre, il ne manque jamais de projets à court ou moyen terme. Les activités sont nombreuses et variées, selon les désirs des membres.

Nous entreprenons présentement un projet d'envergure concernant les immigrants sur la ferme, une immigration importante dans les Bois-Francs. Un lexique allemand-français pour la ferme sera publié, ainsi qu'un guide d'adresses utiles pour l'arrivant.

Nous irons plus loin. Nous avons commencé à rencontrer les immigrants pour connaître les lacunes en ce qui a trait à tout le processus d'émigration, d'immigration, d'achat de fermes, etc., tel qu'il existe présentement. Nous préparerons un dossier complet qui comprendra même une liste de personnes-ressources dans plusieurs municipalités dans la région. Les immigrants ne seront plus seuls.

Le CAI a-t-il toujours sa raison d'être?

Il y a eu les raisons officielles pour fonder un comité d'accueil. Nous les avons énumérées. Quand nous avons posé la question à Denise Côté, la co-fondatrice, c'est elle qui nous a fait comprendre que les vrais raisons, les raisons du coeur, pour l'existence d'un tel comité: *"mieux connaître, mieux comprendre, mieux aimer"* sont toujours d'actualité et le seront encore sans l'ombre d'un doute dans un autre 20 ans.

A travers les années, elle a vu le CAI devenir une grande famille, la seule famille pour certains arrivants durant la période initiale d'intégration. C'est grâce à cette famille qu'on a pu réaliser des contacts et se faire des ami(e)s.

Après des dizaines d'entrevues avec des membres de la première heure jusqu'aux membres des derniers temps, il y a un consensus. Tous sont d'accord pour affirmer que les immigrants nous ont apporté beaucoup dans tous les domaines. L'intégration a été plus difficile pour certains à cause des années passées dans un pays où la liberté d'expression n'était qu'un rêve. On a constaté que parfois, même après plusieurs années au pays, il restait une certaine crainte de s'ouvrir pleinement.

Pour Michel Petculescu, la réponse est fort simple: le Comité d'accueil international des Bois-Francs doit continuer à exister tout simplement *"parce que les nouveaux arrivants se sentent bien avec nous!"*

EN LIEU DE ...

...L'immigrant!... Pourquoi y quitte son pays? Pourquoi y reste pas chez lui?

Pourquoi yé venu icit? Pourquoi yé pas allé ailleurs? Pourquoi faudrait que j'l'accepte? Y vole ma job! Y'm'dérange! Yé pas comme moé, comme nous!...

"Les voilà!"

...Lui, il est blanc,... lui un peu noir et lui, un peu jaune! Mais ça va! Il est comme moi, comme nous!

"Crime... elle, elle est belle!"

"Et lui... pas pire!"

"Pourquoi me regarde-t-il comme ça?"

Ils s'approchent

"Bonjour!"

"Bonjour!"

"Comment allez-vous? Ca va bien? Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas?"

... Simonac... il parle français!

Et il parle bien. Elle, elle se débrouille, je la comprends."

Mais lui pantout"

"Mon nom est"

"Et moi,"

"Elle, c'est"

"Heureux de vous connaître!"

.....

"Au revoir!"

"Au revoir!" " Eh, attend! Comment on dit au revoir chez vous?"

"Auf wiedersehen!"

"Salut mon chum!"

"Mon chum?"

"...Et pourquoi pas!"

EPILOGUE

J'aime le vent. J'aime être emporté sur ses ailes vers les hauteurs du ciel. Il m'emporte à gauche, à droite, loin, très loin ... Je redécouvre les endroits par où je suis passé, je découvre des endroits par où sont passés d'autres comme moi. Je vois la famine, la misère, la guerre, la tristesse, la souffrance, la mélancolie, l'espoir. Je vois aussi le bonheur, la joie, le rire, l'exubérance...

Pourquoi cette différence? Je vole ... à travers les nuages, la pluie, caressé par les rayons du soleil ..., mais je vole vers un autre soleil. Là-bas je suis bien et, cet autre soleil, c'est le Canada, le Québec, le nouveau chez-moi.

Je veux vous dire, gens d'ici:

"Savez-vous que vous avez le meilleur soleil?"

"Savez-vous profiter de ce que vous avez?"

"Réfléchissez, réfléchissez..."



LA CAISSE POPULAIRE DE VICTORIANVILLE

La Caisse Populaire de Victoriaville a toujours été très ouverte, face à l'immigration dans notre région.

Il lui fait donc vraiment plaisir de s'associer au Comité d'Accueil International des Bois-Francs dans la parution de ce livre qui a l'originalité de donner la parole aux immigrants eux-mêmes et dont le lancement a lieu dans le cadre de la Semaine Interculturelle Nationale.

GUY POULIOT
directeur général



TABLE DES MATIERES

PREFACE	1
PROLOGUE	2
LA REGION DES BOIS-FRANCS	3
Qui a peuplé les Bois-Francis?	3
Les Irlandais	4
Les orphelins Britanniques	5
L'industrie a-t-elle attiré l'immigration?	5
Conclusion	6
Pourquoi choisir les Bois-Francis?	6
D'OU VIENNENT-ILS?	7
UN ECOSSAIS PARMI NOUS AU SIECLE DERNIER	8
LES PERIPETIES D'UN FLAMAND	9
DE LA MESOPOTAMIE	11
LES GRECS ET LA RESTAURATION	13
A.D. Sangaragos, le premier Grec à Victoriaville	13
Chez Maxime, une "institution" à Victoriaville	13
LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE ET SES CONSEQUENCES	15
AU GOULAG	16
UN ROUMAIN A VICTORIAVILLE	18
A PRINCEVILLE, UNE SEULE FAMILLE DE LA HOLLANDE	20
On doit partir	21
L'heure de la retraite	22
DE LA MERE PATRIE	25
LE BEARNAIS	26
"Tu connais pas ta religion?"	26
L'ASSERMENTATION	28
Evolution du serment	29
LE MODELEUR DE PLESSISVILLE	31
Vers la retraite	31
LE MONSIEUR AUX GROSSES MALLES	34
Ploc! Une autre grosse!	35
Les français et le joual	35
Jacques Thibault dans "Les aventures du siffleux"	36

Mon meuble, il fait!	37
Les maudits français!	37
LA SOCIETE D'AIDE AUX NEO-CANADIENS	39
LES PORTUGAIS A NICOLET	39
LES HONGROIS	41
LA REVOLUTION HONGROISE ET L'EMIGRATION	41
La révolte est commencée!	42
Les enfants en otage	44
LES PERES CLARETAINS	45
De séminaire en collège classique	45
L'avenir du Collège Clarétain	46
LE GROS BILL	47
UN COUTURIER ITALIEN - AU CANADA VIA LA SUISSE	49
UN GARS DU NORD S'ARRETE A VANCOUVER	52
SUR LE DERNIER BATEAU	54
Du travail dès le lendemain	54
Une deuxième carrière	54
Impressions	55
UN ENFANT DE LA GUERRE	56
Horloger à 14 ans	56
Go West, young man!	57
Le "Good Luck Cafe"	57
Nouveau métier, nouvelle province	58
DE BRUXELLES A WARWICK	60
Le rêve est réalisé	60
Anecdotes	60
UN GROUPE D'ENSEIGNANTS	62
L'immigrant et l'intégration	63
Rencontre de cultures	66
Education	71
La Césarienne...de Ricardo Dorcal	75
"Allez voir monsieur l'abbé"...Albert Beyrouti	75
Jean-Baptiste Fonseca rencontre l'Anglais opaque	75
Un mélange de quoi?...Maria Fonseca	76
Une Labatt 25 pour Jean Sabri!	76
Post scriptum	76
LES "BOAT PEOPLE"	77
LES HUA DE PRINCEVILLE	78

L'IMMIGRATION A LA CAMPAGNE	80
Pourquoi les Suisses quittent leur pays	81
Pourquoi choisir le Canada et le Québec	81
La vente de fermes - une "big business"	82
Les difficultés	83
Quelques opinions de gens du milieu	85
LES SUISSES	87
DE LA SUISSE AU RANG VACHON	88
VERS LES GRANDS ESPACES	90
"LA GRAND'MERE DES SUISSES"	92
Qui est Hilde Gilgen?	92
UN PRODUCTEUR DE CANNEBERGES	94
Un mot sur la canneberge	95
AU CANADA QUEBEC	96
Le choix de la ferme	96
EN PASSANT PAR LA LORRAINE...	98
Points de vue	98
"C'EST UN PAYS QUI M'A PRIS AU COEUR!"	99
L'accueil	99
"Avant, on ne le voyait pas."	100
Et la ferme?	100
A ST-REMI DE TINGWICK, UN ELEVEUR DE MOUTONS	101
LE "RETOUR A LA TERRE"	102
"C'ETAIT ECRIT DANS LE CIEL"	105
TORONTO, CE N'EST PAS LE PEROU!	107
UN POLONAIS ANGLOPHONE A HAM NORD	108
UNE HISTOIRE D'AMOUR YOUGO-QUEBECOISE	110
La route de Sarajevo à Matane	111
Vers les Bois-Francs	112
DE LA SAAR A LA SARRE	113
On part pour l'Abitibi	113
L'ARTISTE ET LA GUERRE CIVILE	114
Artiste-peintre	114
L'IMMIGRATION A TRAVERS LES YEUX DE L'ENFANT	116
"Tu casses ton français!"	116

L'ECOLE COMME MOYEN D'INTEGRATION DANS LES BOIS-FRANCS . . .	118
JE SUIS A TOI, ARGENTINE	119
LA CSN ET L'IMMIGRATION	122
LE PORTUGAIS DU RESTAURANT VICTORIA	123
LE COMITE D'ACCUEIL INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS	124
Raisons, buts et moyens du Comité	126
Les débuts	126
Le recrutement	126
Projets et activités	127
Vingt ans d'activités organisées par le CAI	129
Président(e)s du CAI des B-F 1971-1991	129
Le C.A.N.C. devient le C.A.I. des B-F	129
Projets à court terme	129
Le CAI a-t-il toujours sa raison d'être?	130
EN LIEU DE	131
EPILOGUE	132

INDEX

Philip Ross	8
Hubert Timmerman	9
Michel Haroon	11
A.D. Sangaragos	13
John Angelopoulos	13
Théo Nahorny	16
Pintilii Pocora	18
Peter et Elisabeth Heeremans	20
Jean Sarthou	26
Claude Véraquin	31
Jacques Thibault	36
Jean-Paul Rondeau	39
Louis et Elisabeth Takacs	42
Pères Clarétains	45
Kee Chong Wong	47
Giacomo Bellini	49
Michel Fasquelle	52
Marcel Derenne	54
Léon De Pauw	56
Paul et Marie-Jeanne Nogarède	60
Albert Beyrouiti	62
Ricardo Dorcal	62
Jean-Baptiste et Maria Fonseca	62
Jean Sabri	62
Renata Gingras	77
Yvette Larroza	77
Gia Phong Hua	78
Otto et Margrit Schmucki	88
Bruno et Else Helbling	90
Hilde Gilgen	92
Marc Bieler	94
Jean-Pierre et Suzanne	96
Hubert et Danielle Génion	98
Julien Eschenbrenner	99
Fabrice Charmeaux	101
John Eggena	102
Marie-Josée Ribeiro	105
Presciliano Dextre	107
Jan Kisielewicz	108
Miomir Matovich	110
Théo Busch	113
Ricardo Zepeda	114
Petculescu, Ana Maria et Alina	118
Eric Thibault	119
Martin et Ilia Montes	122
Michel Lacasse	122
Denis Champagne	122
José Santos	123



*Société de
Généalogie de
Drummondville*

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

